

SOIRÉES DE L'OUVRIER

LECTURES

A UNE SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

PAR

Hippolyte VIOLEAU.



PARIS.

SAGNIER et BRAY, Libr.-Éditeurs,
Rue des Saints-Pères 64.

BREST.

V^e J.-B. LEFOURNIER, Libr.-Edit.,
Grand'Rue, 86.



1850.

A Messieurs

GILART DE KERANFLECH,

Membre de l'Assemblée Nationale,

ET ÉDOUARD L. DE BLOSSAC,

Ancien Sous-Préfet.

En vous dédiant ce petit ouvrage écrit pour une Société de Secours Mutuels, à la fondation de laquelle vous avez contribué tous les deux, je rends hommage à votre sollicitude pour les intérêts moraux et matériels des ouvriers, et j'acquitte en même temps une dette personnelle d'amitié et de reconnaissance. Animés l'un et l'autre du désir de vous rendre utiles au plus grand nombre, pénétrés également de cette vérité que des avantages de position, de fortune, d'intelligence, obligent ceux qui les possèdent à des devoirs plus graves et plus étendus, vous avez compris en chrétiens le sérieux de la vie, et, un jour, vos cœurs se sont tournés avec effusion vers un jeune homme inconnu, uniquement parce que vous aviez cru voir dans les premiers essais de ce jeune homme le désir de faire un peu de bien. C'est donc avec une entière confiance que je salue, aujourd'hui, à votre indulgence habituelle, ces études morales sou-

vent applaudies par nos bons ouvriers de Morlaix. Puisse ce livre dissiper dans quelques esprits des illusions funestes et des préventions injustes ! Puisse-t-il réveiller dans quelques âmes, avec l'amour du devoir, les consolations si douces de la foi !...

Tous les faits que je rapporte dans cet ouvrage comme les ayant vus ou comme les tenant de mes amis sont exactement vrais, seulement la nature de mes récits m'a souvent fait une obligation de déguiser des noms propres. Je ne m'excuserai pas auprès de vous d'avoir essayé de temps à autre de répandre un peu de gaieté dans ces entretiens : le pauvre peuple a tant d'occasions de pleurer, qu'on doit se trouver très-heureux de le voir quelquefois sourire.

Tel qu'il est, j'abandonne ce livre aux soins de la Providence, et je vous l'offre comme un souvenir de profonde gratitude et de respectueuse amitié. Qu'il vous rappelle nos longues et intimes causeries dans les vallées du Finistère ou sur les bords de la Charente : qu'il dise à chacun de vous que vous avez rencontré toute l'affection d'un fils dans votre dévoué serviteur,

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Morlaix, Septembre 1850.

LECTURES

A UNE SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS.

DU BONHEUR.

Désir du Bonheur. — Le Bonheur promis par les Socialistes. — La Réciprocité.
 — L'Organisation du Travail. — Le Fouriérisme. — Le Communisme. — Comment
 les Socialistes se jugent les uns les autres. — D'où vient que le Socialisme a
 des adhérents. — Conte de l'étoffe invisible. — Impuissance du Socialisme pour
 rendre les hommes plus heureux. — Idée générale des entretiens qui vont suivre.
 — Les Bretonnes de l'île de Batz. — Le Socialisme ne régnera jamais en
 Bretagne.

De toutes les études proposées à notre intelligence,
 il n'en est pas de plus intéressantes que celles qui
 peuvent contribuer à nous rendre heureux. Nous
 marchons par des chemins différents, souvent opposés,
 mais notre but est toujours le même : nous cherchons
 le bonheur. Le désir du bonheur naît avec nous, que
 la Providence ait placé notre berceau dans un somp-
 tueux hôtel ou sous la pente d'un toit, au coin d'une
 humble mansarde. Enfants, nous poursuivons le
 bonheur dans la possession d'un jouet futile; jeunes

hommes, il nous attire sous l'apparence des plaisirs de la jeunesse; plus tard, c'est lui que nous cherchons à l'autel le jour où nous passons au doigt d'une femme l'anneau de mariage; lui qui encourage nos entreprises les plus diverses; lui qui nous apparaît sous toutes les formes, à tous les points de l'horizon. Depuis le mendiant qui promène sur les chemins sa vie indolente et nécessaire jusqu'au riche capitaliste, jusqu'au prince, partout où l'on voit encore des princes, tous nous voulons être heureux, plus heureux que nous ne le sommes, plus heureux qu'aucun homme ne le sera jamais. Ces révolutions qui se succèdent sur la surface du globe, ces trônes qui tombent en poussière, ces héros du jour brisés le lendemain, ces convulsions d'un monde qu'on dirait à l'agonie, ne sont autre chose que les méprises de l'humanité à la poursuite du bonheur.

Parlons donc du bonheur puisque ce mot n'est ignoré de personne et qu'il désigne un bien universellement désiré. Ce désir est tellement enraciné en nous, tellement violent, tellement fascinateur qu'il crève les yeux de notre raison et nous livre, nous créatures douées d'intelligence, à d'incroyables aberrations d'esprit et de cœur. Sans cet irrésistible désir, séide de toutes les impostures, la France, autrefois spirituelle, ne présenterait pas aujourd'hui l'aspect d'un cliamp de foire entouré de barraques de

charlatans. N'entendez-vous pas d'ici les saltimbanques et les empiriques du socialisme et du communisme se disputer l'attention des passants candides, lutter à qui attirera le plus de curieux et de chalands autour de son phénomène ou de son élixir? — Ils nous promettent le bonheur, toujours le bonheur sous les noms divers de *Réciprocité* ou *Banque d'Echange*, *d'Organisation du Travail*, de *Fouriérisme* ou de *Communauté Icarienne*. Qu'est-ce que la communauté Icarienne, le Fouriérisme, l'Organisation du Travail et la Banque d'Echange? Nous connaissons, il est vrai, les noms de MM. Proudhon, Louis Blanc, Considérant, Cabet; nous savons que chacun d'eux se flatte d'avoir découvert le remède à tous les maux, le moyen d'abolir la misère, le secret d'une richesse et d'une joie universelles; mais ce que nous ignorons pour la plupart, c'est la valeur réelle de ces prétentions; c'est la définition bien claire, bien arrêtée de la félicité qu'on nous présente comme un appât. Écoutons avant de commencer, nous aussi, une suite d'entretiens sur l'art d'être heureux; écoutons ces hommes si habiles, et voyons ce qu'en réalité ils peuvent nous donner.

Voici d'abord l'Hercule du socialisme, M. Proudhon. Il fait plus de bruit que ses rivaux; sa trompette est plus aiguë, ses cymbales plus retentissantes, et, à ce titre, sa barraque, où nous lisons le mot *Réciprocité*,

à droit à nos préférences. Là nous apprenons du fondateur de la banque d'échange, que l'athéisme pratique est la loi de sa raison et de son cœur (1); que Dieu et le mal ne sont qu'une seule et même chose et que notre premier devoir est de chasser l'idée de Dieu de notre esprit et de notre conscience (2). Ainsi, M. Proudhon renverse nos autels et avec eux toutes les consolations, toutes les espérances que tant de générations d'hommes y ont trouvées durant dix-neuf siècles de Christianisme! — Passant de la religion à la propriété, le même homme nous déclare que ce droit sacré est un vol comme Dieu est hypocrisie et mensonge (3). Il affirme également que nos vertus les plus hautes se réduisent aux excitations aveugles de l'instinct; que le sens moral nous est commun avec la brute, et qu'il ne voit pas de différence essentielle sur ce point entre l'homme et les bêtes (4). Tout ceci ne regarde que l'œuvre de destruction, destruction de la dignité de l'homme, de l'homme lui-même par la négation de Dieu et de la conscience du bien et du mal. Maintenant, quelles institutions nouvelles s'élèveraient sur les ruines de la société bouleversée? Aucune: car la Ré-

(1) Proudhon, *Système des contradictions économiques*. Avant-dernière page.

(2) *Idem*. T. 1, pages 415 à 417.

(3) *Idem*. T. 1, mêmes pages; T. 2, page 328.

(4) Premier Mémoire, pages 246 et 247.

ciprocity de M. Proudhon n'est que l'état sauvage: le bien-être qu'il recherche pour nous, c'est l'abrutissement de toutes nos facultés dans la vie errante, c'est la Barbarie. La rente, le loyer, l'intérêt de l'argent, le capital sont supprimés d'un trait de plume; le numéraire disparaît de la circulation et tous les paiements et les marchés se font par des échanges en nature. Le bel avantage, en admettant que les trocs de la banque d'échange remplacent un jour le commerce des civilisés; le bel avantage pour l'ouvrier de recevoir le prix de son travail en pain et en viande au lieu des pièces de monnaie qui lui servent à acheter cette viande et ce pain! — L'homme privé du droit d'acquiescer un champ pour le féconder de ses sueurs, et le transmettre plus fertile à sa famille; l'homme sans Dieu, sans foyer domestique, sans nationalité, chargé seulement de pourvoir à ses appétits du moment, et devenu bien positivement alors l'espèce de brute que M. Proudhon se hâte un peu trop de voir, dès à présent, en nous; l'homme ainsi dépouillé, dégradé, abêti, pourrait-il être heureux, à moins qu'on ne regarde comme le bonheur l'existence misérable des tribus sauvages? Ah! gardez pour vous, illustre fondateur de la banque d'échange, gardez votre athéisme pratique; gardez vos négations désolantes et infécondes, au bout desquelles nous ne voyons que le tatouage, le casse-tête et la perspective assez peu fraternelle de

nous scalper les uns les autres comme autant de Mingos et d'Iroquois :

Une autre enseigne réclame notre attention. Approchons-nous de ce petit homme qui crie si courageusement à la foule : — « Entrez, entrez, Messieurs, prenez vos places ! ceci est la grande organisation du travail !... »

Nous prêtons l'oreille et, à notre grand regret, nous ne trouvons ici ni la même clarté ni la même franchise. Le socialiste Proudhon sait ce qu'il veut, et il se fait aisément comprendre. Mais ceux-là même qui ont écrit de si beaux livres sur l'organisation du travail, s'il leur fallait parler simplement, catégoriquement de leur système, ne seraient pas moins embarrassés que nous pour l'expliquer. Deux choses, cependant, nous frappent au milieu de ces ténèbres : la création d'ateliers nationaux dans le but de tuer l'industrie privée au profit de l'Etat, et l'égalité des salaires sans s'inquiéter des capacités, comme le voulait d'abord M. Louis Blanc, ou bien, comme le même l'a voulu plus tard, le salaire d'après les besoins du travailleur. L'Etat seul manufacturier ! L'Etat maître de tout ! Ah ! M. Louis Blanc, au lieu d'organiser le travail, vous organisez le despotisme et la servitude ! La concurrence a sans doute des inconvénients, mais au moins, avec la liberté de l'industrie, si l'ouvrier est mécontent de son patron, il peut le quitter,

il peut trouver ailleurs, dans des ateliers indépendants, l'emploi de ses bras et de son intelligence. Il n'en serait plus ainsi quand l'Etat fabriquerait tout seul et emploierait tout seul les travailleurs. Rien n'empêcherait l'Etat, devenu par notre folie l'unique dispensateur de tous les travaux, rien ne l'empêcherait de nous traiter comme le planteur américain traite ses esclaves. Une fois chassés, repoussés par l'Etat, où irions-nous, que deviendrions-nous quand l'industrie privée n'existerait plus ? Quand l'atelier national une fois fermé, il ne s'en ouvrirait aucun autre ? Que dire aussi de l'égalité des salaires entre le manoeuvre ignorant et l'ouvrier habile ? l'homme laborieux et le fainéant ?... Quoi ! le bon ouvrier se donnerait toutes sortes de peines pour perfectionner son art, et le plus insouciant de ses compagnons profiterait autant que lui de ses fatigues ! Tandis que le paresseux se croiserait les bras en bâillant, lui, le bon ouvrier, il travaillerait sans relâche du matin au soir, et la rétribution serait la même pour tous les deux !... Et qui donc pratiquerait un dévouement aussi absurde ? — N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, dans les trop célèbres ateliers nationaux de Paris, de braves ouvriers qui voulaient gagner consciencieusement leur argent, insultés, bafoués, maltraités par leurs confrères qui passaient leur temps à fumer, à lire des journaux, à jouer au bouchon ou aux cartes ? M.

Louis Blanc ne paraît croire qu'au point d'honneur dans le bien ; et pourtant il y a aussi un point d'honneur dans le mal ; surtout aux époques de désenchantement et de scepticisme. Nous avons rencontré cent fois des fanfarons de gourmandise et de libertinage, des goinfres, des ivrognes, des débauchés qui se paraient de leurs vices, les grossissaient à plaisir et ne parlaient qu'avec ironie des hommes vertueux. Le travail organisé à la façon de M. Louis Blanc, multiplierait les fanfarons de l'oisiveté et de la paresse. On a cité l'exemple de quelques essais de travail en commun, entrepris par nos soldats en Afrique. Ces soldats prièrent eux-mêmes le maréchal Bugeaud de dissoudre leurs associations parce que, n'étant pas rétribués chacun selon ses œuvres, ils ne se sentaient ni émulation ni courage. — « Nous nous mettons au » niveau des paresseux, dirent-ils au gouverneur ; » et c'est pour cela que nous perdons notre récolte. »

Revenant un jour sur son projet de l'égalité des salaires, M. Louis Blanc proposa de le remplacer par *un salaire réglé suivant les besoins du travailleur*. Cette idée vaut l'autre. L'homme sobre et économe ayant moins de besoins que le débauché et le prodigue, ce dernier verrait encourager ses désordres par la haute paie, tandis que l'autre, réduit au *minimum*, porterait la peine de sa bonne conduite. L'augmentation de salaire, si légitimement gagnée par l'ouvrier actif

et habile, reviendrait sans conteste au grand buveur et au grand mangeur : à *chacun suivant ses besoins* ! — Nous fera-t-on observer qu'il y a des besoins réels et des besoins factices, et qu'on prendra des mesures pour éviter de les confondre ? A la bonne heure ! On organisera donc une armée de mouchards assez nombreuse pour espionner plus de trente millions d'hommes dans le secret de leurs maisons ? Dispensatrice des biens et des maux, des rigueurs et des faveurs de la fortune, la police s'invitera sans façon à notre table, comptera les plats, s'assurera si nos bouteilles contiennent du vin vieux ou de la piquette, si nos femmes sont laborieuses ou nonchalantes, si elles laissent aller en loques les robes de nos marmots, ou si, au contraire, comme la femme forte des livres saints, elles ont l'œil à tout et prolongent leurs veilles dans la nuit. Chacun de nous, dans l'intérêt de la justice, de la bonne répartition du salaire promis suivant nos besoins, chacun de nous se chargera peut-être volontiers d'une partie de l'inspection à domicile ! Le voisin surveillera les dépenses de son voisin, l'ami celles de son ami, et, en cas d'abus, ils les dénonceront aussitôt ! — Nous croyons à votre science, M. Louis Blanc ; mais le despotisme, l'espionnage et l'abaissement universel ne seront jamais le bonheur.

Voyons maintenant la lanterne magique léguée par Charles Fourier à ses intrépides continuateurs. De

toutes les sectes socialistes celle-ci est la plus ridicule et la plus immorale, et c'est avec raison que le socialiste de la *Triade*, le nuageux Pierre Leroux, compare le Fouriérisme à *ces chapelets d'œufs de crapauds qu'on trouve en été dans les marais fangeux* (1). On comprend, dès-lors, que M. Considérant, le plus zélé propagateur de cette doctrine, dans un discours prononcé à l'Hôtel-de-Ville après la révolution de Juillet, ait avoué que les fouriéristes n'étaient pas chrétiens (2). Jusqu'à présent nous avons cru comme Saint-Paul qu'il y avait en nous deux hommes, l'un inclinant vers le bien, l'autre vers le mal. Mais détrompons-nous, voici que Fourier et ses disciples nous affirment que toutes les passions sont bonnes, que toutes doivent être satisfaites, et que les caractères qualifiés de vicieux en civilisation, rempliront les missions les plus utiles et les rôles les plus honorables une fois le système phalanstérien en vigueur. Des énormités, des goûts monstrueux dont l'idée seule est une souillure et que la société actuelle punit comme les plus honteux des crimes (3), s'étaleront fièrement en plein soleil dans tous ces lieux de débauche appelés *phalanstères*, qui renfermeraient chacun envi-

(1) *Revue sociale*. Avril 1847.

(2) Voir la lettre de M. Proudhon à M. Considérant.

(3) Fourier, *Traité d'association*. T. 1, chapitre des transitions harmoniques.

ron deux mille individus. — Une femme chaste aurait à la fois trois espèces de maris sans nuire encore à ce que Fourier nomme, dans son jargon, les amours de *passade*, c'est-à-dire des infidélités convenues en faveur des passants (1). Par respect pour nos mères, nos femmes, nos sœurs, nos filles qui, cependant, ne peuvent nous entendre, écartons le tableau de ces mœurs infâmes où l'innocente enfant encore bercée sur les genoux de sa mère reçoit les mêmes insultes et les mêmes outrages que l'aïeule à cheveux blancs. Mentionnons plutôt d'autres plaisirs harmoniens ; montrons les hommes habitués à consommer quatre fois plus de nourriture que nous ne le faisons aujourd'hui, et cela au moyen de drogues qui refouleraient bien vite les aliments, de façon que cinq ou six repas copieux par jour ne donneraient d'indigestion à personne (2). N'oublions pas les amitiés fondées sur la gloutonnerie ; l'affection de deux amis basée sur l'amour des courges à la moutarde ou des raves cuites (3), des pères, des mères se détachant de leurs enfants qui n'ont pas comme eux la passion des asperges ou des épinards, et adoptant à leur place des enfants étrangers habiles à cultiver, à perfectionner le légume favori (4). On dit quelquefois

(1) Fourier, *Traité d'association*. T. 2, p. 510.

(2) Fourier, *Nouveau-Monde industriel*. P. 407.

(3) *Traité d'association*. T. 2, p. 452.

(4) Briancourt, *Visite au Phalanstère*.

d'un livre : Il est écrit avec le cœur ; — l'utopie phalanstérienne est écrite avec le ventre. C'est là qu'on apprend que la première vertu de l'enfant doit être la gourmandise (1) ; que des commissions seront nommées et de longs voyages entrepris uniquement pour étudier la manière de mieux nourrir une carpe, et que des concours seront ouverts entre des armées de six cent mille goulus pour perfectionner les omelettes et les petits pâtés (2). Faut-il ajouter que l'on nous assure avec un sérieux imperturbable que les enfants de quatre ans élevés dans les phalanstères seront égaux en industrie à nos ouvriers de vingt ans (3). — Et l'épilepsie, la phthisie, la folie, toutes les maladies contagieuses inconnues dans ces bienheureux phalanstères ! et les centenaires conservant toutes leurs dents ! et l'âge de cent quarante-quatre ans devenu la durée moyenne de la vie de l'homme ! et l'Océan changé en un vaste bol de limonade ! et la révolution des astres faisant naître sur la terre entre plusieurs animaux encore inconnus, l'anti-lion qui remplacera le cheval de poste, franchira quatre toises par bond rasant, et, néanmoins d'une allure si douce que le cavalier perché sur son dos se croira mollement couché dans une berline (4) ! Enfin, parmi tant d'in-

(1) Fourier, *Traité de l'Harmonie*. T. 2, p. 458.

(2) *Idem*. T. 4. livre 3, section 6.

(3) Fourier, *Traité de l'Harmonie*. T. 4, livre 4, section 3.

(4) *Traité d'association*. T. 1, p. 519-529.

ventions bouffonnes et qui semblent avoir été écrites pour les lecteurs de *Peau d'Ane* et de *la Belle au bois dormant*, n'omettons pas un ornement gracieux accordé à la plupart des animaux et qui jusqu'à présent nous manque, un ornement destiné à nous compléter, et tellement perfectionné par l'influence harmonienne que nous serons bien dédommagé de l'avoir attendu six mille ans. Cet ornement, c'est une queue ; oui, une queue avec un œil au bout ! — Et l'on prétend que la folie sera inconnue dans le phalanstère, quand elle seule a pu l'inventer, et que, seule elle peut essayer de l'établir ! — Une pieuse légende nous montre saint François d'Assise parlant aux poissons et aux oiseaux comme s'ils étaient des hommes. Mais ici, au contraire, on parle aux hommes comme on le ferait à des animaux privés de raison. — Les Fourieristes nous prennent pour des oies lorsqu'ils nous exposent leur théogonie, et, quant à leur morale, elle ne convient qu'à des pourceaux.

Encore plus dégoûtés du phalanstère que des deux autres sectes socialistes, interrogeons le fondateur d'*Icarie*, M. Cabet, et tâchons de nous faire une idée du Communisme. Le Havre a vu partir pour le Texas un grand nombre d'honnêtes ouvriers, dont la plupart, et tous peut-être, avaient amassé des économies, fruit de leurs sueurs de chaque jour. On leur a per-

suadé que la république qu'ils allaient fonder serait un paradis de délices. On y travaillera peu, dit le livre où sont racontées ou prédites les futures merveilles du Communisme, mais on y chantera et l'on y mangera beaucoup (1). Quels repas que ceux des Icariens dont les goûts gastronomiques seront éclairés par un comité de savants, choisis dans la représentation nationale (2) ! Quels palais que leurs demeures où les meubles brilleront d'or et d'argent, où les marbres, les cristaux, les précieux tissus entoureront de leur inutile somptuosité ces bons émigrants qui, dès qu'ils auront touché la terre promise, deviendront tous des philosophes, des sages, et, par conséquent, n'auront nullement besoin de ces splendeurs (3). Quels jeux aussi que ceux des Icariens ! — Tantôt cinquante énormes ballons emportant cinquante hommes dans leurs nacelles pavoisées, s'élèveront dans les airs au bruit des trompettes, et charmeront par leurs évolutions aériennes la foule restée en bas, et qui, à l'aide de milliers de télescopes, les suivra des yeux ; tantôt, au moyen de nageoires mécaniques, ces hommes, si étonnants dans leurs plaisirs, feront des promenades sous-marines, et viendront ensuite raconter à leurs camarades ébahis

(1) Cabet, *Voyage en Icarie*. — Travail, musique, nourriture.

(2) *Idem*. Nourriture.

(3) *Idem*. Description de l'Icarie et de ses habitants.

leurs impressions de voyages dans les profondeurs de la mer (1). Tout cela est admirable. Mais, écoutons jusqu'au bout l'apôtre du Communisme. — « Mes amis, nous dit-il, vous devez attendre que vos enfants aient dix-sept ou dix-huit ans avant de leur donner aucune notion religieuse. Il faut que vous sachiez aussi que notre grand conseil a bien reconnu une *cause première*, un Dieu, si vous voulez, mais quant à vos livres saints, nous les supprimons, la divinité du Christ nous la nions, l'Église nous la culbutons, tous vos dogmes enfin nous les repoussons (2). » — Nous secouons la tête, ne comprenant pas trop cette religion d'une *cause première*. Le Communiste reprend : — « Ne dites pas ma blouse, ma table, mon lit, car vous ne posséderez rien au monde, pas même vos habits qu'on aura soin de faire élastiques pour qu'ils puissent servir à d'autres qu'à vous (3). Vous tenez aux vieux meubles qui vous rappellent vos parents qui s'en sont servis, ces meubles sont à la communauté, et, comme elle n'aime que les dorures et les cristaux, elle commencera par les mettre en pièces. » Je suppose que l'Icarien qui ne sait pas ce que c'est qu'un Breton, après avoir parlé ainsi, entre chez l'un de nous et s'approche du foyer où se prépare le

(1) Cabet, *Voyage en Icarie*. — Ballon.

(2) *Idem*. Religion.

(3) *Idem*. Logement, vestiaire.

dîner de famille. — Pardon, Messieurs, mille fois pardon pour ce qui va suivre : le grotesque se rencontre partout dans l'Icarie et le Phalanstère, et, malgré soi, en touchant à ces bouffonneries on devient trivial. — Une sorte d'instinct pousse donc le réformateur vers la marmite. Qu'y trouve-t-il ? — Ah ! que ce ne soit pas au moins ce que j'ai vu tant de fois serré précieusement dans un sac de toile sous le couvercle fumant de la marmite bretonne ! — Vous figurez-vous la stupéfaction du Parisien ! — Il a beau lire et relire la liste des aliments reconnus bons par le comité de censure, il n'y trouve rien qui ressemble à ce je ne sais quoi enveloppé avec tant de soin. Arrière ! arrière ce mets suspect que nos maîtres n'ont pas autorisé ! Nous ne mangerons (c'est le livre de M. Cabet qui nous en prévient), nous ne mangerons que ce qui flattera le palais de messieurs les docteurs-essences (1). Bien mieux, le réformateur nous parlera du divorce, et, chose inouïe et que j'ose à peine indiquer, il vous invitera, vous maris chrétiens, vous qui honorez dans votre femme la modestie de la jeune fille préférée au temps de la jeunesse et la sainteté de la mère de vos enfants, il vous invitera à conduire le lendemain de vos noces à un cours d'anatomie obligatoire pour elle, la femme que vous

(1) Cabet, *Voyage en Icarie*. — Nourriture.

aimez, que vous respectez, et qui doit apprendre de la bouche d'un professeur effronté, au milieu d'une assemblée cynique, qu'il n'y a pas de chastes mystères que le Socialisme et le Communisme ne foulent aux pieds (1). Le socialiste Proudhon a dit du socialiste Louis Blanc que son système de l'organisation du travail était radicalement nul et qu'il méritait d'être sifflé dans les écoles de petites filles (2) ; il a dit des Fourieristes que nul ne savait ce que renfermait de bêtise et d'infamie le système phalanstérien (3) ; il a dit des Communistes qu'il voyait en eux des huîtres attachées côte à côte sur le rocher de la fraternité, et qu'ils étaient pour lui une puanteur (4). A son tour, le socialiste Considérant lui a répondu que lui, Proudhon, n'avait pas une miette d'idée, pas un brin de pensée qui lui fût propre, et qu'un zéro très-gros, très-boursoufflé, plein de tapage et de venin, mais un zéro en chiffre et pas autre chose était tout son compte (5). Ce que nous pouvons assurer de notre côté, c'est que, si jamais la France endurait les félicités du Socialisme, il ne se trouverait de mots assez énergiques, assez lamentables dans aucune langue pour

(1) Cabet, *Voyage en Icarie*. — Mariage, éducation.

(2) Profession de foi de Proudhon. — 1848.

(3) Premier Mémoire. Page 145.

(4) *Contradictions économiques*. Page 361.

(5) *Lettre de Considérant à Proudhon*.

flétrir notre honte et déplorer notre malheur. Entraînés par les doctrines et les exemples des matérialistes de salons hors de la route sévère frayée par le Christ, on dirait de beaucoup de nous des voyageurs perdus au milieu d'un marais et exposés à chaque instant à disparaître dans un abîme de vase. Les fondrières du Socialisme sont là dans le brouillard; elles nous entourent. Avançons ou reculons, prenons à gauche ou à droite, partout nous les rencontrons; partout, si nous n'y prenons garde, nous pouvons y trouver la mort. La nation française, livrée par le sensualisme doré au sensualisme en haillons, ne périrait point de cette mort glorieuse qui fait qu'un peuple éteint reste un objet d'admiration pour les autres peuples. Prise au piège des joies menteuses du faux bonheur, ramenée à la barbarie, et à une barbarie d'autant plus hideuse qu'elle aurait passé par la civilisation, la France disparaîtrait par une nuit sombre, misérablement engloutie dans un de ces cloaques où, comme d'affreux reptiles, toutes les inventions de la corruption humaine se sont donné rendez-vous. Le voyageur tombé dans une fondrière est bien l'image d'une nation devenue Icarienne ou Fouriériste. A chaque mouvement, le malheureux enfonce davantage dans le précipice de tourbe : la vase entoure sa poitrine, monte à sa gorge, pénètre dans sa bouche, ses oreilles, ses yeux; il meurt

étouffé dans une boue infecte qui ne rend pas même son cadavre à la pitié du passant.

Mais, direz-vous peut-être, comment des doctrines aussi absurdes et aussi monstrueuses peuvent-elles séduire tant d'esprit? A cela, il y a trois réponses à faire. D'abord, ces doctrines flattent tous les mauvais instincts de notre nature, l'envie, l'égoïsme, la paresse, la sensualité. Ensuite, elles s'adressent à un sentiment de malaise presque universel, à de vagues espérances; elles promettent le bonheur, et nous avons déjà remarqué que ce mot magique exerçait une puissance de fascination. Enfin, sur cent socialistes, quatre-vingt-dix-neuf au moins n'ont aucune idée du socialisme, mais on en parle tant, on proclame si haut ses incalculables mérites, qu'on aurait mauvaise grâce à lui demander au juste ce qu'il est; d'autant plus que notre amour-propre trouve aussi son compte à paraître comprendre, sans aucune étude préalable, ce qu'en effet nous ne comprenons pas. Pierre admet les conceptions Fouriéristes ou Icariennes : n'est-il pas évident qu'en le priant de m'expliquer ces conceptions, en les déclarant obscures pour mon intelligence, je me montrerais moins savant et moins subtil que lui? Ce que les autres voient si bien ou prétendent si bien voir, nous déclarons le voir comme eux, de peur que notre myopie intellectuelle n'attire sur nous le mépris de nos compagnons.

Ceci me remet en mémoire une historiette espagnole assez réjouissante. L'auteur, don Juan Manuel, prince de Castille, l'écrivait au XIV^e siècle, et il ne se doutait guère alors que cinq siècles plus tard son apologue nous serait si applicable.

Trois aventuriers, se disant ouvriers tisserands, brodeurs et tailleurs, se vantaient d'avoir le secret d'une certaine étoffe au moyen de laquelle on pouvait découvrir si un homme était d'une naissance honorable, et si sa femme ne le trahissait point. Le Roi entendit parler de ce prodige, et, comme il était aussi crédule qu'un Icarien ou un Fourieriste de nos jours, il fit appeler les trois voyageurs et les pria de lui expliquer leur invention. Ceux-ci répondirent qu'il leur fallait beaucoup d'or, d'argent et de soie pour la fabrication de l'étoffe, et ils ajoutèrent que cette étoffe, qui serait vue et touchée par tout le monde, deviendrait invisible et impalpable pour ceux-là seulement dont la naissance serait illégitime ou qui auraient à se plaindre de la fidélité conjugale. Le Roi pensa qu'il serait curieux de soumettre ses courtisans à cette épreuve, et remettant aux ouvriers l'or, l'argent et la soie dont ils avaient besoin, il les invita à fabriquer au plus vite le précieux tissu. Quelques jours après, un des ouvriers vint lui dire que l'étoffe était commencée, et que, s'il voulait la voir, lui et ses deux camarades étaient aux ordres

de sa majesté, à condition, toutefois, qu'elle vint seule. — « Non, dit le Roi, je vous enverrai mon grand chambellan; je veux savoir à quoi m'en tenir sur l'honneur de sa famille. »

Le chambellan arriva seul à l'atelier, et l'un des trois ouvriers lui fit connaître avant tout la vertu singulière de l'étoffe. Le grand seigneur frémit. « — Voyez-vous maintenant la variété de ces couleurs? dit le tisserand en paraissant étaler quelque chose sur son métier vide: touchez ce tissu; est-il rien de plus finement travaillé? de plus moelleux? »

« — Oui.... oui.... balbutia le grand chambellan, la rougeur au front et les yeux baissés, je vois bien.... c'est très-beau. » Mais, en réalité, il ne voyait rien, il ne touchait rien. Il revint au palais la mort dans le cœur. « — Eh bien! et mon étoffe? » demanda le Roi. « — Merveilleuse, sire, dit le courtisan en dissimulant de son mieux sa honte et son dépit; je n'ai jamais rien vu de semblable. »

« — Les autres seront-ils aussi heureux? » dit tout bas le prince. Et comme de trois jours en trois jours l'étoffe, assurait-on, avançait prodigieusement, les courtisans furent envoyés l'un après l'autre à l'atelier, et tous, dans l'intérêt de leur honneur, sans avoir rien vu de ce que les ouvriers faisaient mine de leur montrer, renchérirent sur l'éloge d'un ouvrage qui n'existait pas. Tout fier des vertus de sa cour,

et apprenant d'ailleurs que le travail allait être terminé, le Roi se rendit lui-même auprès des trois artisans. « — Ah! sire, s'écrièrent-ils à la fois en s'agitant beaucoup autour du métier, qu'il nous tardait de connaître votre avis sur notre besogne! Que pensez-vous de ces fleurs d'or et d'argent sur ce fond bleu d'azur?... Ces oiseaux sont-ils bien imités?... et ces feuillages?... et ces étoiles?... »

Le pauvre Roi ne voyait ni feuillages, ni étoiles, ni fleurs d'or et d'argent, et comme tous ses envoyés lui en avaient parlé, il crut que ce rare travail n'était invisible que pour lui, et cette pensée le remplit de honte et de tristesse. Cependant il n'eut garde de montrer son désappointement : au contraire, sur la proposition des malins aventuriers, il se laissa prendre mesure et convint de porter le surlendemain, à une grande revue de toutes ses troupes, un habit complet taillé dans cette mystérieuse étoffe.

Le jour de la cérémonie arrive, et les trois ouvriers se présentent au lever du Roi. « — Voici l'habit! » disent-ils. « — Quelle magnificence! quelle richesse! » s'écrient les courtisans à l'envi l'un de l'autre. « — Ils le voient donc! » murmura le Roi en poussant un gros soupir. Et on l'habille, ou plutôt on feint de l'habiller du vêtement magique. — L'histoire de cette pièce d'étoffe, visible à ceux dont l'honneur était intact, invisible à tous les autres, s'était répandue dans toute

la ville; aussi, bien que le Monarque apparut tout-à-coup au milieu de ses gardes dans le negligé le plus insolite, il n'y eut qu'une voix pour exalter la forme et la couleur de l'habit. « — Un habit? s'écria un petit palefrenier perdu dans la foule, Dieu me pardonne, le Roi est en chemise! » C'était la vérité. Vingt bambins répétèrent les mêmes paroles; le peuple et l'armée les redirent un peu plus bas, mais ils les redirent. Enfin, les courtisans en se parlant à l'oreille convinrent aussi que Sa Majesté avait tout l'air d'être en chemise.

Plus de doute! le Roi et sa cour avaient été joués par trois imposteurs. La justice courut à l'atelier. Mais les ouvriers étaient partis, et avec eux l'or, l'argent et la soie qui devaient servir à la fabrication de l'étoffe.

Me trompé-je en voyant de l'analogie entre ce conte et ce qui se passe sous nos yeux? — Les charlatans du socialisme, comme les trois aventuriers, nous demandent de grands sacrifices, beaucoup d'or, beaucoup d'argent, beaucoup de choses précieuses, et, en échange, ils nous promettent un merveilleux ouvrage, invisible jusqu'à présent. Ils se sont mis à l'œuvre. M. Proudhon établit la banque d'échange qui doit renouveler le globe, et, trois mois après, la banque d'échange n'existe plus. M. Louis Blanc fonde à Clichy un atelier social, et presque aussitôt cet

atelier, se sentant périr, est obligé de renier son principe. Les Fourieristes gaspillent des millions à Condé-sur-Vègres, à Citeaux et ailleurs pour la création de leurs phalanstères, et avant l'achèvement des constructions, le dégoût se glisse dans les groupes et le *saute qui peut* devient général. M. Cabet achète au Texas un terrain qui deviendra bientôt l'incomparable Icarie; il y envoie à plusieurs reprises de crédules ouvriers qui lui ont confié leurs épargnes, et ceux-ci, une fois arrivés dans le prétendu paradis d'Icare, ne trouvent, comme ils l'ont écrit eux-mêmes, que la faim, la soif, la maladie et l'abandon. Promettre l'impossible, nous enlever le peu que nous possédons et nous donner le néant en échange, telles sont les conclusions de ces mystificateurs que nous appellerons les trafiquants du socialisme. Croira qui voudra au manteau de pourpre qu'ils feignent de vouloir jeter sur nos épaules. Pour moi, j'imiterai le petit palefrenier de l'apologue, et je dirai simplement que le peuple habillé par eux est en chemise. Actionnaires de la banque d'échange, adorateurs de M. Louis Blanc, sociétaires du Fourierisme, émigrants de l'Icarie, vous êtes tous en chemise, vous n'avez rien obtenu, vous n'obtiendrez rien de vos fabricants de merveilles! Ces richesses, ces magnificences dont on vous leurre, elles sont, elles seront toujours invisibles et impalpables pour vous!

Toutefois, n'allez pas conclure de mon mépris pour les doctrines socialistes, doctrines renouvelées des Gnostiques, des Albigeois, des Vaudois, des Anabaptistes, n'allez pas conclure que moi, fils d'ouvrier, familier de toutes les misères du peuple, je sois un de ces calculateurs au cœur de glace, un de ces aveugles systématiques qui nient des souffrances notoires, méconnaissent des plaintes légitimes et écriraient volontiers sur le berceau préparé à l'enfant du pauvre cette douloureuse inscription: « — Entrez, et laissez l'Espérance! » — « Je crois à des améliorations sociales et de jour en jour plus efficaces en faveur des classes laborieuses auxquelles je suis fier d'appartenir. Je crois aux promesses du progrès, aux bienfaits de l'avenir, comme je crois au droit, comme je crois au devoir, comme je crois à ce père des riches et des pauvres, à ce Dieu juste qui nous a fait un commandement de nous aimer. Cependant, vous l'avez deviné déjà, ce n'est pas dans l'ordre purement matériel que j'aimerais à chercher avec vous la science du bonheur. En attendant les créations ou les améliorations possibles de ce côté, je voudrais examiner si, dès à présent, il ne serait pas en notre pouvoir d'alléger une partie de nos maux, d'adoucir quelques-unes de nos peines, et, par conséquent, d'approcher un peu plus de cette félicité terrestre qu'on ne possède jamais qu'imparfaitement. Nous

nous entretiendrons ensemble du Travail, de l'Économie, de la Tempérance, sources du bien-être dans la maison du travailleur. Nous peindrons les charmes de l'amitié et des affections de famille, joies intimes et délicieuses à la portée de tous. Nous dirons les douceurs de la compassion envers les malheureux, de la bienveillance entre frères, de la justice et de la reconnaissance envers les hommes qui nous ont fait quelque bien. Nous saurons aussi ce que peuvent pour la paix de nos âmes les consolations religieuses et la patience dans les épreuves. Des épreuves !... Eh ! mon Dieu oui, en dépit des rêveurs humanitaires, nous soutenons qu'il y aura toujours des épreuves ! Nous parlons à des ouvriers bretons, à des hommes, et non pas à ces natures étiolées, moitié des hommes, moitié bêtes, tenues sous châssis, l'hiver, dans les ateliers du phalanstère, et qui passeraient des mois entiers sans oser sortir de leurs galeries souterraines, de peur de voir leur existence menacée par une goutte de pluie ou une bouffée de vent. Non ! ces odieux systèmes d'esclavage, de mollesse, de sottise, de dépravation ne souilleront jamais notre vieille province, la terre de l'indépendance et de l'honneur, celle qui a protesté et qui protestera éternellement contre toutes les tyrannies ! A la menace de l'invasion socialiste ou communiste, une vertueuse colère, une indignation généreuse, pareille à la

croix de feu que les montagnards d'Ecosse se passaient de main en main pour s'appeler aux armes, courrait de ville en ville, de village en village, de chaumière en chaumière, et réunirait bientôt dans un même esprit de résistance tous *ces hommes forts d'Armorique* dont le nom et le caractère resteront à jamais glorieux. Que dis-je ? à quoi bon une défense si terrible contre des ennemis si peu à craindre là où règnent la foi religieuse et l'amour de la liberté ! Rappelez-vous, habitants de Morlaix, ce qui se passait il y a environ quarante ans à quelques lieues de vous ? Les braves marins de l'île de Batz étaient tous absents et une flottille anglaise voulut profiter de cette absence pour surprendre l'île où il ne restait que des femmes. Que firent nos courageuses Bretonnes ? Chacune d'elles traîna sa charrue sur le rivage, en fit un affût, y plaça son *ribot* (1) en guise de canon, et attendit l'ennemi qui, devant cette batterie singulière, fit volte-face et se retira. Loin de nous l'idée de cette croix de feu, de ce signal de guerre ! Si un jour le communisme ou le socialisme, comme ces Anglais effrayés par des *ribots*, essayaient de surprendre la Bretagne, vous n'auriez pas besoin de vous armer contre lui ; vos femmes le chasseraient avec leurs quenouilles.

Je termine cette introduction à nos entretiens sur

(1) Baratte à beurre.

le Bonheur en répétant avec une variante les paroles d'un Icarien désabusé : — Socialisme, Communisme, vous ne régnerez jamais en Bretagne ! — Malheur aux imprudents qui tenteraient de renverser nos autels, de détruire à nos foyers l'esprit de famille, d'étouffer notre amour de l'indépendance dans le berceau profané de nos enfants ! — Les affections domestiques et la dignité humaine pourraient disparaître de toute la surface du globe, qu'elles se conserveraient chez un peuple qui, comme ses chênes s'attachent à la terre, s'enracine dans son honneur et dans ses nobles et héroïques amours. Les compatriotes de Beaumanoir, de Dugueselin, de Cadoudal, de La Tour d'Auvergne ont donné des preuves de tous les genres de courage, mais que les ennemis de la famille le sachent, nous sommes surtout vaillants par le cœur.

II.

DU TRAVAIL.

Punition infligée aux paresseux en Allemagne. — Nécessité du Travail. — Difficultés vaincues par l'amour du Travail. — L'horloger Bréguet. — André Roubo. — L'aveugle Montal. — Fortunes considérables acquises par le Travail. — Stolz. — Michel Boulard. — Claude Martin. — L'artisan laborieux devenu patron. — Un mot sur le Droit au Travail. — Sot orgueil de quelques industriels. — Le maréchal Launes et son ancien patron le teinturier. — Les hommes du peuple. — Vœux pour la reprise du Travail.

Un jeune Français, envoyé par sa famille à Amsterdam pour des affaires de commerce, racontait, à son retour, à ses amis, la manière assez bizarre dont les graves Hollandais rappellent la loi du travail à ceux qui ont le malheur de l'oublier. Il disait qu'en se promenant un matin au bord de l'Amstel, il avait rencontré un grand nombre de curieux réunis autour d'un puits où l'on venait de descendre un homme aux formes athlétiques. L'eau échappée d'un robinet qu'on avait ouvert, aurait bientôt rempli la moitié du puits.

et noyé l'homme, si celui-ci, au moyen d'une pompe, n'avait défendu sa vie courageusement. Emu de pitié, le Français voulut avoir l'explication de ce qui lui paraissait un jeu cruel. — « Monsieur, lui répondit un vicillard qui, les mains dans les poches, venait de parier contre un de ses voisins pesismistes que le malheureux ne se laisserait pas noyer, l'homme que vous voyez est fort et robuste, moi-même je lui ai vingt fois offert du travail, et néanmoins, il s'abandonne à la paresse, et mendie de porte en porte le pain qu'il pourrait gagner. En ce moment, nous lui faisons comprendre la nécessité du travail. Qu'il utilise la force de ses bras, et il est sauvé. Qu'il s'engourdisse au contraire, et il est perdu. Mais tenez, continua le vieux Hollandais en se rapprochant de l'ouverture du puits, le drôle s'aperçoit qu'il a des muscles, et, dans une heure, nous le renverrons, j'espère, avec de meilleures résolutions pour l'avenir. »

Convenez-en, quoique sévère, cette leçon était méritée. L'homme a été condamné au travail au premier chapitre de son histoire, et nous voyons encore, après six mille ans, qu'il n'est aucun moyen de soutenir notre existence, de nous procurer des aliments, des habits, des demeures, sans le secours de notre travail ou de celui d'autrui. Dieu fait germer le grain de blé dans le sillon; il dit au soleil de dorer les épis,

et de les mûrir; mais, auparavant, il faut que la sueur du laboureur, en se mêlant à la semence, l'ait rendue féconde. Quelque pauvres que nous soyons, nous mangeons, nous sommes vêtus, nous avons un abri, et c'est assez pour que des milliers d'hommes aient travaillé pour nos besoins et pour que la société réclame de nous la réciprocité. A combien de mains laborieuses ne doit-on pas la modeste chemise de chanvre pliée dans l'armoire de l'ouvrier? Il a fallu semer et recueillir ce chanvre, puis le rouir, le tiller et le peigner. Ensuite la fileuse en a garni sa quenouille. De la quenouille, il a passé sur le métier du tisserand, et, devenu toile, les ciseaux et l'aiguille de la lingère l'ont réclamé à leur tour. Des objets d'une valeur presque nulle exigent des opérations encore plus nombreuses. L'épingle que nous voyons briller entre deux pavés et que personne ne ramasse, l'épingle demande pour sa fabrication dix-huit opérations distinctes, et, dans beaucoup de manufactures, chacune de ces opérations est exécutée par un ouvrier spécial. Les produits du travail s'offrent donc à nous dans les plus petites choses comme dans les découvertes les plus importantes, les conceptions les plus gigantesques. Le travail est la vie de l'humanité; ôtez-le, faites qu'il disparaisse de la terre, et la race d'Adam est à l'instant frappée de mort. Saint Paul, qui lui-même exerçait un métier, se glorifiait dans

son épître aux Thessaloniciens de n'avoir mangé gratuitement le pain de personne, et il allait jusqu'à dire que l'homme qui ne veut point travailler, ne doit pas manger. — Peu d'années auparavant, il y avait aussi à Nazareth une maison où la sentence prononcée contre notre premier père recevait son application la plus haute et la plus consolante. Celui qui allait régénérer le monde, et qu'on appelait le fils du charpentier, travaillait du matin au soir dans la boutique de son père adoptif. « On se souvenait dans son église naissante, dit Bossuet, des charrues qu'il avait faites, et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. »

Cette double tradition du travail infligé à l'homme comme un châtiment et du travail revendiqué par lui comme un honneur à quatre mille ans de distance, s'accorde merveilleusement avec les contradictions qu'éveille en nous l'idée même du travail. Le travail est à la fois une peine et un plaisir, un composé de misère et de grandeur. Il est une peine, il est une misère puisqu'il nous coûte des fatigues et qu'il témoigne de notre indigence native, de nos besoins multipliés; il est un plaisir, il est une grandeur puisqu'il nous sauve de l'ennui, entretient la santé, et que c'est aussi par lui que le génie de l'homme se manifeste. Le Tout-Puissant s'est montré miséricordieux et magnifique jusque dans sa colère : le travail

est un châtiment, comme le disent les livres saints, mais un châtiment glorieux.

Riches ou pauvres, la loi du travail est commune à tous; car, dans toutes les positions, à défaut d'un métier, d'un art ou d'un emploi, on peut et l'on doit se créer des occupations utiles. Il est triste d'entendre certains hommes murmurer sans cesse contre cette loi, quand son observation n'est pas seulement un acte d'obéissance à la volonté divine, mais aussi un besoin pour l'application et le développement de l'intelligence, ce don particulier à l'homme, et qui lui devient funeste dans l'oisiveté. Sans parler ici de ces désœuvrés de salons dont j'ai déploré tant de fois la vie nonchalante et stérile (1), combien ne rencontre-t-on pas, là même où le travail serait absolument nécessaire à l'existence, de ces paresseux, toujours mécontents de leur tâche, toujours rebutés par elle, et qui s'en tiennent toute leur vie à l'envie de faire quelque chose? Si vous leur demandez la cause de leur indolence, l'un s'excusera sur son manque d'aptitude pour l'état qu'on lui a choisi, l'autre sur les dégoûts qu'il éprouve dans sa famille, l'autre sur des obstacles physiques, comme si une volonté forte ne se jouait pas de toutes les difficultés! — Vous avez peu de goût pour votre métier, répon-

(1) Livre des Mères : le Figueur maudit, — les trois têtes de Géryon.

drai-je d'abord à celui qui prend cette excuse ; vous pensez qu'un autre état vous eût mieux convenu : je le veux bien ! mais , si vous ne pouvez recommencer un apprentissage , ce qui est probable , à quoi vous sert le découragement ? Songez plutôt qu'il n'y a pas de profession incompatible avec le talent et l'honneur , et qu'on peut tirer un bon parti de chacune d'elles à force de persévérance. Bréguet , l'artisan Bréguet , mort en 1823 , membre de l'Institut , a éprouvé , comme vous , au commencement , de grandes défaillances , et peu s'en fallut qu'il ne se laissât vaincre par le dégoût. Cet horloger , dont les découvertes importantes ont étonné les vingt premières années de ce siècle , ne fit aucun progrès au collège , n'apprit rien dans l'atelier de son beau-père , et passa d'abord , comme écolier et comme apprenti , pour un esprit obtus et condamné , sans ressources , à végéter toujours au dernier rang. Un jour , pourtant , le beau-père , fatigué de ne pouvoir lui faire rien comprendre au mécanisme d'une montre , se décida à l'envoyer à Versailles chez un autre horloger. C'était encore la même profession : le jeune homme ne dut entrer qu'avec une grande répugnance chez son nouveau maître , et , néanmoins , peu à peu , cette intelligence si profondément endormie se réveilla. Une fois les premiers succès obtenus , l'ouvrier se passionna pour son art , et son génie multiplia les chefs-d'œuvre.

« On voit là , répèterons-nous avec l'auteur des *Artisans sans illustres* , on voit là une nouvelle preuve de la puissance de l'homme qui est armé d'une volonté courageuse. D'abord , la lutte contre les difficultés semble dure , pénible , insoutenable , mais que l'on persévère un peu , et les obstacles tombent un à un , la carrière s'aplanit ; puis les épines qui en défendaient l'approche finissent par faire place à de verdoyantes couronnes , récompense du travail et de la persévérance. »

Mais le manque d'aptitude n'est pas la seule excuse des apprentis indolents. Quelques-uns se plaignent encore des entraves qu'ils trouvent dans leurs propres familles. — Et le menuisier André Roubo , demanderons-nous à ceux-ci ; Roubo qui construisit , à Paris , l'ancienne coupole de la Halle aux blés , l'escalier en acajou de l'hôtel Marbœuf et le berceau qui couvre la Halle aux draps ; croyez-vous qu'il eut beaucoup à se louer de ses parents et qu'il lui fut si aisé d'acquérir les connaissances nécessaires pour tant de travaux admirables ? — Son père , souvenez-vous en bien , était un de ces hommes grossiers , ne connaissant que la vie animale , et qui n'ont à léguer à leurs enfants que des exemples d'insouciance et d'inconduite. Au lieu d'encourager André dans les dispositions qu'il montrait pour l'étude , dans les privations qu'il s'imposait sur sa nourriture pour se

procurer des livres et des modèles de dessin, ce père ignorant et brutal, au dire d'un biographe, aurait plutôt infligé à son fils les châtimens que d'autres parents réserveraient pour punir la dissipation et la paresse. Quelle énergie, quelle persistance ne fallut-il pas au jeune apprenti dans ces temps d'épreuve où sa pauvreté et la sottise de son père l'entouraient d'obstacles à peu près insurmontables ! — Drouot étudiait à la clarté d'un four, Roubo, privé comme lui de chandelle dans les longues veillées d'hiver, recueillait partout où il en trouvait des restes de suif ou de graisse, et s'en fabriquait une lampe qui l'aidait à s'instruire et à se perfectionner dans la pratique de son art. Enfin, un architecte de mérite, M. Blondel, entendit parler de cet ouvrier studieux, et Roubo eut un protecteur. Ainsi, l'auteur d'un *traité complet sur la menuiserie* dont il a dessiné lui-même toutes les planches, l'ouvrier habile à qui l'on demandait de tous les côtés des combles à la Philibert Delorme, ne se laissa pas arrêter dans son enfance par des barrières que bien des hommes dans toute la force de l'âge n'auraient pu franchir. L'amour du travail fait de ces prodiges et de plus étonnans encore. Citons un dernier exemple de ces merveilles de courage, d'activité et de persévérance. Il répond à toutes les autres excuses de ceux qui ne veulent pas travailler.

Il existe à Paris un établissement fondé pour les jeunes aveugles par Valentin Haüy, fils d'un pauvre

tisserand du village de Saint-Just. Un ancien élève de cette institution, M. Claude Montal, devenu ensuite professeur de ses compagnons d'infortune, entreprit, il y a environ vingt ans, de se créer une position aisée et indépendante, et il y parvint bientôt, malgré son infirmité. « Il avait entendu dire, raconte M. Foucaud dans son livre des *Artisans illustres*, que » l'on pouvait vivre très-honorablement en accordant » des pianos. Toute son ambition se dirigea d'abord » dans le sens de cette idée. Des études consciencieuses et pénibles devenaient indispensables; il s'y » livra avec un courage infatigable et mit tout en » œuvre pour parvenir à son but. Du fruit de ses » économies, qui n'étaient pourtant que bien modestes, il s'acheta un piano et se mit à en étudier le » mécanisme pièce à pièce avec une attentive sagacité, » cherchant à se rendre compte de tous les effets résultant ou devant résulter du fonctionnement de » chacune des parties de cette mécanique musicale. » Dans le même temps, de jeunes clairvoyans qu'il » payait, lui lisaient tous les ouvrages propres à » éclairer ses recherches. A l'aide de ces travaux, » il acquit rapidement une rare habileté dans l'art » d'accorder les pianos. Peu à peu son talent se fit » jour; les plus célèbres professeurs se plurent à lui » accorder leurs suffrages; et, dès ce moment, M. » Montal fut considéré comme le maître par excellence dans sa spécialité. M. Montal a fait plus en-

» core, il a publié une lumineuse et savante théorie
 » de son art sous ce titre : *l'Art d'accorder soi-même*
 » *son piano*, qui a mis dans toute son évidence la sû-
 » reté de ses principes.

» Devenu accordeur des professeurs les plus re-
 » nommés du conservatoire, M. Montal conçut le
 » projet d'agrandir encore sa sphère en se livrant à
 » la facture des pianos. L'exécution suivit de près, et
 » ses essais en plusieurs genres ont été remarqués
 » des connaisseurs et lui ont assuré une place hono-
 » rable parmi les bons facteurs de pianos. »

Voilà donc trois noms à recommander aux jeunes gens qui se lamentent sur des difficultés de position, sur des obstacles prétendus invincibles pour justifier ce qui est toujours injustifiable, l'apathie et l'oisiveté. L'horloger Bréguet, le menuisier Roubo, le facteur de pianos Montal étaient des hommes comme nous, seulement, comme Napoléon, ils sentaient que le mot *impossible* n'est pas français, et ils l'effaçaient de leur dictionnaire. Nous disions dans notre premier entretien que nous aspirions tous au bonheur et nous pourrions ajouter qu'il existe bien peu d'hommes qui n'attachent pas à l'idée du bonheur certaines conditions de bien-être. Or, Franklin, (encore un ouvrier parvenu par son courage et sa capacité aux honneurs et à la fortune) Franklin nous assure que si quelqu'un vient nous dire qu'on peut s'enrichir

sans travail et sans économie, ce quelqu'un là est un empoisonneur. Combien ne voyons-nous pas d'ouvriers devenir patrons, directeurs de manufactures sans autre premier capital que leur activité et leur bonne conduite! — Voulez-vous savoir ce qu'étaient d'abord quelques-uns des plus riches capitalistes de ce siècle? Eh! mon Dieu, c'étaient de simples artisans! — Stulz, mort en 1832 dans la ville d'Hyères, en Provence, et dont les legs charitables montent à près de 400,000 fr., Stulz commença par être garçon tailleur et mit des fonds de culottes à tant par jour, dans le grand duché de Bade. Le fondateur de l'hospice de vieillards qu'on rencontre en allant de la barrière du trône à Saint-Mandé, Michel Boulard, le tapissier artiste, avant de léguer 1,200,000 fr. aux pauvres, fut lui-même élevé par l'aumône à l'hospice de la Pitié. Enfin, que reçut Claude Martin, devenu plus tard major-général dans l'Inde, et qui laissa neuf millions de fortune, que reçut-il pour tout partage en quittant, à Lyon, la maison de son père le tonnelier? Le compte est bientôt fait, ma foi! il reçut de sa belle-mère un rouleau de pièces de vingt-quatre sous et deux soufflets!

Loin de moi la pensée d'éveiller dans une seule âme la soif des richesses! Je me contente de faire remarquer en passant que des fortunes colossales ont été acquises par de pauvres ouvriers. La modération

dans les désirs est une condition essentielle du bonheur ; mais cette modération ne peut aller jusqu'à l'insouciance, et nous avons tous le droit d'employer les ressources du travail à améliorer notre position. Le jeune homme, qui veut aider ses parents et, quand il sera en âge de se marier, prendre une compagne et élever une famille, ce jeune homme, en commençant son apprentissage, ne négligera rien pour devenir un bon ouvrier. Il a vu ce que nous disions tout-à-l'heure, des enfants aussi pauvres que lui parvenir à une heureuse aisance ; il a vu qu'avec l'amour du travail on devient ouvrier habile, que l'ouvrier habile est recherché par tous les patrons, qu'il a moins de jours de chômage, et, par conséquent, bien plus de chances de tirer un bon parti de son état. Qu'il est heureux, le jeune artisan, le jour où il prend un petit établissement à son compte ! Tout ce qu'il possède, il le doit à son labeur assidu, ses bras ont tout fait, et à moins de calamités publiques, à moins de quelque infortune privée comme il s'en rencontre malheureusement aussi pour les gens de bien, le passé lui répond de l'avenir. Le matin, à l'heure où l'allouette chante sa chanson au-dessus des blés, joyeux et reposé comme elle, le nouveau patron quitte son lit où le sommeil ne se fait jamais attendre. En un instant sa toilette est faite, et les manches de chemise retroussées, le tablier devant lui, il reprend sa tâche avec ses ouvriers ou avec ses apprentis, s'il n'a pas encore

assez de besogne pour prendre des ouvriers à sa solde. On scie, on moule, on frappe, qu'importe ! C'est toujours le travail ! Et, tandis que le corps se démène, l'esprit ne reste pas inactif. On voit en imagination la clientèle augmenter, les commandes arriver en foule, l'atelier s'agrandir, et quand ces rians tableaux ne deviendraient jamais des réalités, on en jouit, on est déjà heureux de ses rêves. La femme, lorsque tout est bien rangé dans la maison, prend sa couture et vient s'asseoir aussi près qu'elle le peut de l'établi : les enfants s'en rapprochent encore davantage ; ils épient les mouvements des travailleurs ; leurs premiers jouets sont des rabots ébréchés, des marteaux de rebut, et ils ne connaissent pas deux lettres de l'alphabet qu'à l'imitation de leur père ils frappent et ils rabotent. Comme la vue de ces chers enfants décuple les forces et donne du cœur à l'ouvrage ! Qu'il est doux de les entendre mêler leurs petites voix aux chansons de l'atelier et de se dire alors : « Je travaille pour eux ! Tout ce qu'ils auront de bien-être, je l'aurai gagné ! » Cette vie laborieuse et si honorable, j'ai pu l'étudier à loisir dans ma famille, et je bénis le ciel de ce qu'il a préféré pour mon berceau, à la richesse de l'or, la richesse des bons exemples. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, mon grand-père travaillait encore tout le long du jour, et il répondait à sa fille, qui l'engageait quelque-

fois à sortir dans la semaine, qu'il ne voulait point passer pour un paresseux en se promenant un autre jour que le dimanche.

Mais, pourra-t-on dire, à quoi bon l'amour du travail si le travail manque? Ah! si nous avions le droit au travail! — Ceci est une question politique, et nous voulons écarter la politique de nos entretiens. Toutefois, répondons que, s'il nous paraît possible d'obvier en partie aux chômages par la bonne direction des grands travaux de l'Etat et par le développement de la science agricole, seul remède à l'encombrement des villes, nous ne croyons pas, fût-elle inscrite cent fois dans une constitution, à l'efficacité d'une loi qui garantirait du travail à chacun suivant sa profession, à moins que cette loi ne nous assurât en même temps qu'à un jour donné, en dépit des émeutes, des prédications incendiaires, des menaces les plus folles, la confiance et le commerce renaîtront tout-à-coup de leur cendre comme le phénix. Au reste, si le chômage forcé est un malheur pour l'individu et une calamité pour la société tout entière, si nous déplorons amèrement ce malheur, cette calamité, cela ne change rien à nos réflexions sur l'amour du travail. — Qu'il soit ou non couronné de succès, qu'il embellisse notre existence ou ne la soutienne que difficilement, pourvu que cet amour soit dans notre cœur, nous accomplissons, autant qu'il dépend de nous, la loi de Dieu,

et notre conscience est du moins sans reproche. Fais ce que tu dois, advienne que pourra! disait une ancienne devise. Toute la vie de l'honnête homme est dans ces mots.

J'ai parlé du travail, et du travail manuel comme d'un honneur, et ici je prévois une nouvelle objection. S'il n'y a pas de fortune plus légitime que celle qu'on a créée soi-même par ses efforts, ses veilles, ses fatigues, d'où vient que tant d'industriels, de négociants, s'évertuent à cacher l'origine de leur aisance ou de leur richesse quand cette origine remonte à un ballot de toile, une roue de gagne-petit ou un panier d'étameur? — Au lieu de se glorifier comme saint Paul, le faiseur de tentes, d'avoir travaillé, d'avoir vécu au jour le jour de l'œuvre de leurs mains, ils se rebiffent contre le souvenir de leur ancienne pauvreté; ils biaisent, ils mentent pour persuader à la foule, qui les connaît bien cependant, que la fortune a été déterrée par eux dans je ne sais quel testament gothique ou qu'elle leur est tombée du ciel sur la tête comme un grêlon. Que voulez-vous? On peut être à la fois un gros bourgeois et un sot; l'un n'exclut pas l'autre. — Tant que le monde existera, vous rencontrerez de ces oisons, tout gonflés de leur importance, et qui renieront bêtement ce qu'ils ont de plus méritoire. Ils ne veulent pas, ces braves gens, nous prouver par leur exemple que la

propriété est la récompense du travail. Qui sait ? une autre définition de la propriété, celle de M. Proudhon, leur plairait peut-être davantage, tant leur passé les dépote, tant la pauvreté, même la plus honorable, leur paraît le pire des affronts ! — Eh ! Messieurs, leur dirons-nous pour les consoler et, s'il y a moyen, pour les réconcilier avec notre mémoire trop fidèle, des hommes un peu plus illustres que vous ne l'êtes, ont porté comme vous la veste de l'ouvrier, et, croyez-le bien, leur renommée n'en a passé souffrir. Socrate est sorti d'un atelier de sculpteur et Démosthènes d'une forge. Phocion, Iphicrate, Euripide..... Mais qu'avons-nous besoin des Grecs et de l'histoire ancienne quand les héros de la Grande Armée sont encore si près de nous ? — Kléber était fils d'un ouvrier terrassier, le maréchal Ney d'un tonnelier, Murat d'un aubergiste, Augereau d'une fruitière, Drouot d'un boulanger, Lannes d'un garçon d'écurie, et lui-même il fut apprenti teinturier dans son enfance ! — Dites-moi, vous qui cachez si piteusement un acte de naissance dont vous devriez être fiers, est-ce que la parenté de tous ces généraux sortis du peuple vous humilie ?... Honte à nous, ouvriers ou fils d'ouvriers, si jamais nous vous imitions dans vos stupides dédains ! Le mépris que vous affichez pour le travail manuel et les travailleurs n'atteint ni les travailleurs ni le travail manuel. Gardez-le pour vous,

ce mépris, il vous revient tout entier, en témoignant de votre ignorance, de votre sottise et de votre ingratitude !

N'attachons aucun prix, Messieurs, à l'estime de ces hommes qui nous prouvent si bien qu'ils ne s'estiment pas eux-mêmes. Un cœur fier ne tient qu'à la considération du vrai mérite, et le vrai mérite honore toujours le travail. Le maréchal Lannes, après avoir contribué puissamment aux victoires d'Arcole, de Montebello, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, allait prendre le commandement d'un corps d'armée en Espagne et se dirigeait vers la ville d'Auch où il avait été garçon teinturier. « Au moment d'arriver aux portes de la ville, dit M. Foucaud, ses regards s'arrêtent, par hasard, sur un charretier occupé à entasser des cailloux sur le bord de la route. Il reconnaît aussitôt dans cet homme un de ses anciens camarades d'enfance. Il fait arrêter sa voiture, met pied à terre, et, s'avancant vers le charretier, il lui dit en patois :

» — Eh ! bien, poltron, ne valait-il pas mieux aller croiser la battonnette avec les Autrichiens que de faire ton diable de métier ? Tu ne me reconnais pas peut-être ?... Regarde-moi, voyons ! y es-tu maintenant ?.... Allons donc ! tope là.

» Et, en prononçant ces paroles du ton le plus affectueux, le maréchal de France, le duc de Mon-

» tebello, le grand capitaine, le noble ami de
» Napoléon, pressait de sa main la main calleuse du
» charretier, qui ouvrait de grands yeux d'étonne-
» ment.

» — Ah! ça, reprit le maréchal, il me semble que
» tu n'as pas fait de brillantes affaires. Puisque tu
» n'aimes pas l'odeur de la poudre, le commerce te
» convient-il? Oui, n'est-ce pas? Alors, je me charge
» du reste.

» Le lendemain même, grâce aux soins généreux
» de Lannes, le pauvre charretier se trouvait posses-
» seur d'un fort joli établissement.

» Arrivé à Auch, le duc de Montebello avait à
» essuyer le feu de toutes les visites officielles. Tou-
» tefois, sa première pensée fut pour le teinturier
» Duleau, son ancien patron, qu'il fit mander en
» descendant de voiture. Il conversait avec ce brave
» homme lorsqu'on introduisit les autorités civiles et
» militaires, ayant à leur tête le préfet du départe-
» ment, qui venait offrir au maréchal un diner d'ap-
» parat. Le brave teinturier, un peu troublé par la
» vue de tous ces costumes de cérémonie, et crai-
» gnant d'être importun, voulait se retirer; mais
» Lannes, passant son bras sous le sien, l'en empêcha,
» et s'adressant au magistrat qui venait de lui parler :
» — Monsieur le préfet, lui dit-il, j'accepte avec
» plaisir le diner que vous m'offrez, mais à la con-

» dition d'amener avec moi le digne homme que je
» vous présente (1). »

C'est ainsi que le maréchal Lannes se plaisait à
rappeler son premier état. Qu'il y a loin de cette
noble fierté aux vanités inintelligentes de quelques
orgueilleux enrichis! — Encore une fois, ne tenez
compte que de la considération des esprits élevés; le
reste n'est d'aucune valeur; et celui qui s'en occupe
est trop modeste.

Et puis, indépendamment des vaines louanges de
la foule, n'y a-t-il pas une récompense plus douce,
une récompense toute intérieure dans l'approbation
de notre conscience et aussi dans ce contentement in-
tellectuel de l'homme qui a créé quelque chose d'utile
et de bon! — Que de services rendus à la société
dont les auteurs sont entièrement ignorés ou à peine
connus de quelques savants? Dites-moi les noms de
ces ouvriers réunis en corporations, qui couvraient
l'Europe de merveilles architecturales! Dites-moi les
noms de ces fils d'artisans ou de laboureurs, de ces
soldats tombés sur tous les champs-de-bataille pour
la défense du territoire, de ces intrépides matelots
ensevelis dans les gouffres de la mer ou massacrés
par les sauvages, de ces moines, de ces franciscains
qui sauvegardaient, sous leur froc, les libertés popu-
laires, admonestaient les grands, protégeaient les

(1) *Les Artisans illustres.*

petits, et dans le temps d'épidémie, couraient en foule à la mort autour du lit des pestiférés?... — Ces ouvriers, ces artistes, ces soldats, ces matelots, ces moines ont accompli fidèlement leur tâche et le nom générique d'hommes du peuple, conservé à leur mémoire, a suffi à leur ambition. Une fois leur journée faite, ils nous ont passé leurs œuvres et leur exemple comme un testament sublime, certains qu'ils étaient que nous reconnaitrions ce testament pour authentique sans qu'ils prissent la peine de le signer.

Acceptons loyalement, courageusement, chacun selon ses forces et ses aptitudes, l'héritage de nos ancêtres. Aimons le travail comme ils l'ont aimé; cherchons en lui comme ils l'ont fait avant nous l'accomplissement d'un devoir religieux, l'emploi de notre intelligence, la gloire de notre patrie et la prospérité de nos familles. Peu d'années avant la révolution de 89, les six corps de marchands et les communautés d'arts et de métiers offrirent au roi Louis XVI 1,600,00 fr. pour la construction d'un vaisseau, arche inutile, qui ne protégea point l'ancienne France. Aujourd'hui, les nuages ne sont pas moins sombres à l'horizon : la France nouvelle est menacée à son tour d'un dernier naufrage. Mais si Dieu, touché par les prières de quelques-uns, calme les passions, dissipe les préventions et les terreurs, dispose les cœurs à l'union, à la concorde, tout peut encore être sauvé,

et alors le salut de la société sera dans la reprise du travail. Oh! qu'il ne tarde pas trop à paraître le signe consolant de l'alliance; que la confiance renaisse, que les capitaux circulent, que l'ouvrier laborieux n'entende jamais plus ces paroles désespérantes : — L'ouvrage manque, nous ne pouvons vous en procurer. — L'homme ne vit pas uniquement de pain, nous le savons, mais il vit de pain aussi, et le pain de l'ouvrier est dans son labeur assidu. Vienne donc le jour où, avec l'amour du travail, la prospérité publique nous donnera à tous le moyen de travailler! — Les utopistes modernes nous promettent dans l'avenir l'universalité des richesses : Ambitieux! au milieu des calamités qu'ils font naître, qu'ils trouvent seulement le secret du travail pour tous, du pain pour tous, et nous les tiendrons quittes du reste!

III.

DE L'ÉCONOMIE.

Les deux Matelots. — Economie et Prodgalité. — Saint Lundi. — Calcul sur la perte des journées du Lundi. — Le Marchand d'allumettes. — Gout de la parure chez les femmes. — Les Dettes. — Querelles intérieures. — L'économie n'est point l'avarice. — L'habit d'Arlequin. — Les penates de l'ouvrier.

Un soir, dans un cabaret de Lorient, un calfat et un gabier étaient assis à une petite table, et le premier, qui venait de recevoir le prix de trois ans de navigation, comptait à son camarade une certaine somme, que celui-ci demandait à lui emprunter. Le calfat s'était bien dit que cent pièces de vingt sous faisaient cent francs, mais au beau milieu du compte, deux ou trois pièces de deux francs et une de cinq s'étant trouvées sous sa main, il se voyait arrêté dans son calcul. « — Trois fois deux.... une fois cinq.... » quarante-cinq fois un, disait-il en se frappant le front, diable de métier ! C'est clair comme la soute

» à charbon, et je m'y reconnais comme si j'étais
 » dans le ventre d'une baleine!... Allons, qu'importe-
 » cinq de un, une de cinq, trois de dix.... Pas
 » moyen de nous en tirer, matelot, à moins de nous
 » faire remorquer par le commissaire. — Eh! nom-
 » d'une pipe! reprit-il en remplissant sa main, au
 » hasard, de pièces de toutes sortes, que nous som-
 » mes bêtes de tant louer! Tiens, voici une
 » poignée d'argent; tu m'en rendras une poignée,
 » et nous serons quittes. A quoi ça mène-t-il de
 » compter? »

Que répondit l'autre matelot? il applaudit sans
 doute à l'idée du calfat, et il se promit, à l'avenir, de
 n'employer jamais d'autre calcul dans ses comptes.
 Pour nous, Messieurs, qui ne sommes point des gens
 de rien, et n'avons pas pour excuse leur vie de con-
 tinuels dangers, tout en reconnaissant dans ce calfat
 le vrai caractère du marin, nous nous garderons
 d'imiter une telle insouciance. Être laborieux sans
 être économe, travailler pour gaspiller ensuite son
 argent, c'est marcher sur les traces du héros d'un
 conte de veillées, dont les bévues ont amusé notre
 enfance, et qui s'obstinait à vouloir remplir d'eau
 une écuelle sans fond. C'est vraiment une écuelle
 sans fond, aussi, qu'un ménage où l'économie ne
 conserve rien de ce que le travail apporte. Nous
 avons tous rencontré de ces familles où la prodiga-
 lité du père ou de la mère, peut-être de tous les

deux, est la seule cause de la détresse où nous les
 voyons. Simon est ouvrier et Jacques est manœuvre;
 Simon est plus fort, plus habile, il a moins d'enfants,
 il gagne deux fois plus, et pourtant vient un chô-
 mage, ce n'est pas Jacques, c'est Simon qui s'endet-
 tera le premier. Jacques gagne beaucoup moins, il
 est vrai, mais il règle sa dépense; sa famille est plus
 nombreuse, mais avec lui rien ne se perd. Quand
 l'ouvrage donne, chez Simon la profusion règne;
 chez Jacques, au contraire, tout continue à aller
 doucement, et l'on semble prendre pour loi le mot
 de Socrate: *Rien de trop!* — « Comment, dit à Jac-
 » ques l'ouvrier Simon, comment se fait-il, voisin,
 » que ton ménage prospère quand ma position à moi
 » décline tous les jours? » — Cela est bien simple,
 répond le manœuvre, chez toi au premier accroc un
 habit est rattaché avec une épingle, au second de
 même, au troisième il est jeté à l'écart, et, chez moi,
 à la première déchirure on le raccommode, à la se-
 conde, à la troisième, à la vingtième, on le raccom-
 mode encore. Pourquoi aussi, à certain jour, cette
 abondance de nourriture dont une grande partie se
 gâte et ne sert à personne? Pourquoi, même en été,
 une fois le dîner servi, ce bois qu'on ne se donne pas
 la peine d'éteindre, et qui se consume inutilement?
 Un habit usé un peu plus vite, un peu de pain moisi,
 un peu de bois brûlé sans raison, dis-tu; et c'est
 bien la peine d'y regarder!... Et c'est justement

» à charbon, et je m'y reconnais comme si j'étais
 » dans le ventre d'une baleine!... Allons, quarante-
 » cinq de un, une de cinq, trois de deux.... Pas
 » moyen de nous en tirer, matelot, à moins de nous
 » faire remorquer par le commissaire! — Eh! nom
 » d'une pipe! reprit-il en remplissant sa main, au
 » hasard, de pièces de toutes sortes, que nous som-
 » mes bêtes de tant louvoyer! Tiens, voici une
 » poignée d'argent; tu m'en rendras une poignée,
 » et nous serons quittes. A quoi ça mène-t-il de
 » compter?»

Que répondit l'autre matelot? il applaudit sans
 doute à l'idée du calfat, et il se promit, à l'avenir, de
 n'employer jamais d'autre calcul dans ses comptes.
 Pour nous, Messieurs, qui ne sommes point des gens
 de mer, et n'avons pas pour excuse leur vie de con-
 tinuels dangers, tout en reconnaissant dans ce calfat
 le vrai caractère du marin, nous nous garderons
 d'imiter une telle insouciance. Être laborieux sans
 être économe, travailler pour gaspiller ensuite son
 argent, c'est marcher sur les traces du héros d'un
 conte de veillées, dont les bévues ont amusé notre
 enfance, et qui s'obstinait à vouloir remplir d'eau
 une écuelle sans fond. C'est vraiment une écuelle
 sans fond, aussi, qu'un ménage où l'économie ne
 conserve rien de ce que le travail apporte. Nous
 avons tous rencontré de ces familles où la prodiga-
 lité du père ou de la mère, peut-être de tous les

deux, est la seule cause de la détresse où nous les
 voyons. Simon est ouvrier et Jacques est manœuvre;
 Simon est plus fort, plus habile, il a moins d'enfants,
 il gagne deux fois plus, et pourtant vienne un chô-
 mage, ce n'est pas Jacques, c'est Simon qui s'endet-
 tera le premier. Jacques gagne beaucoup moins, il
 est vrai, mais il règle sa dépense; sa famille est plus
 nombreuse, mais avec lui rien ne se perd. Quand
 l'ouvrage donne, chez Simon la profusion règne;
 chez Jacques, au contraire, tout continue à aller
 doucement, et l'on semble prendre pour loi le mot
 de Socrate: *Rien de trop!* — « Comment, dit à Jac-
 » ques l'ouvrier Simon, comment se fait-il, voisin,
 » que ton ménage prospère quand ma position à moi
 » décline tous les jours? » — Cela est bien simple,
 répond le manœuvre, chez toi au premier accroc un
 habit est rattaché avec une épingle, au second de
 même, au troisième il est jeté à l'écart, et, chez moi,
 à la première déchirure on le raccommode, à la se-
 conde, à la troisième, à la vingtième, on le raccom-
 mode encore. Pourquoi aussi, à certain jour, cette
 abondance de nourriture dont une grande partie se
 gâte et ne sert à personne? Pourquoi, même en été,
 une fois le dîner servi, ce bois qu'on ne se donne pas
 la peine d'éteindre, et qui se consume inutilement?
 Un habit usé un peu plus vite, un peu de pain moisi,
 un peu de bois brûlé sans raison, dis-tu; et c'est
 bien la peine d'y regarder!... Et c'est justement

parce que chacune de ces pertes est de mince valeur, qu'elles te sont plus nuisibles. Répété vingt fois par semaine *peu* devient *beaucoup*, et tel qui se serait effrayé de *beaucoup* si ce mot terrible s'était présenté brusquement à son esprit, ne se défie point de *peu*, et se laisse conduire en aveugle à la même ruine.

Avant d'attirer sérieusement votre attention sur cette importante question de l'économie, nous devons reconnaître qu'à tous les degrés de l'échelle sociale on trouve également des prodiges. Sans parler pour le moment des vices qui existent en haut comme en bas et partout si coûteux à entretenir, que d'argent perdu en superfluités brillantes, en extravagances somptueuses, et dont la moitié employée sagement aurait pu faire tant d'heureux. Qu'il soit donc bien entendu que si nous peignons de préférence le prodige de l'atelier, ce n'est pas que le portrait d'un dissipateur nous générerait choisi dans une autre classe. Nous voulons seulement resserrer notre cadre, et en écarter tout ce qui ne serait pas d'une utilité pratique pour les travailleurs.

De toutes les pertes que le manque d'économie nous occasionne, la principale est la perte du temps. Dans les jours les plus malheureux, quand l'ouvrier laborieux manque souvent de travail, ne voyons-nous pas un certain nombre d'hommes heureusement occupés, négliger par système un ouvrage qui ferait la joie de beaucoup de leurs camarades, et s'obstiner à

se promener le lundi ? — Interrogez les entrepreneurs, les maîtres-ouvriers, et ils vous diront que si chaque métier a son patron spécial, les cordonniers saint Crépin, les charpentiers saint Joseph, les forgerons et les maréchaux saint Eloi, on trouve indifféremment des serruriers, des forgerons, des tonneliers, des cordonniers, des charpentiers, des maçons, des tailleurs rangés en bataille sous la bannière de saint Lundi. Qu'il a dû faire d'excellentes choses dans son temps ce saint dont la fête revient toutes les semaines, et qui semble inspirer à ses dévots une si grande vénération !... Comme saint Bernard des Alpes, saint Benoît, saint Boniface, a-t-il donné l'exemple du travail ? — Je ne sais, mais aujourd'hui le premier hommage à lui rendre est de désertier l'atelier et de se croiser les bras. — Comme saint Jean-Baptiste et tant d'autres, a-t-il prêché la sobriété, la tempérance ? — Peut-être ; mais à présent on le fête habituellement au cabaret. — Comme Vincent-de-Paul, a-t-il fondé des hôpitaux pour les malades ? — Je l'ignore, mais, de nos jours, il fournit seulement des malades aux hôpitaux. Il nous faudrait un des joyeux conteurs du seizième siècle pour nous raconter la légende de ce mystérieux patron. Essayons au moins, nous qui n'avons ni la même gaité ni la même verve, de vous rapporter dans toute sa simplicité une aventure où saint Lundi joue un rôle.

Vers le milieu du dernier siècle, une jeune fille

du Conquet, nommée Barba, épousa un ouvrier maçon appelé Corentin, et vint habiter avec lui la petite ville de Landerneau. Barba était laborieuse, économe, elle avait toutes les vertus, et s'il lui manquait quelque chose, c'était uniquement un peu d'esprit. Corentin qui n'était pas un sot au contraire, et n'en valait guère mieux puisqu'il perdait son temps de parti pris et dépensait à tort et à travers; Corentin vit bien en se mariant qu'il avait affaire à une femme ignorante, et qu'il lui ferait croire tout ce qu'il voudrait. Un matin donc (c'était quatre ou cinq jours après la noce) Barba lui demanda pourquoi il n'allait point à la bâtisse, lui qui disait l'avant-veille que la bâtisse pressait, et que l'entrepreneur se multipliait pour hâter la fin de la construction. — C'est aujourd'hui la fête du plus grand saint du calendrier, répondit gravement Corentin, la saint Lundi; est-ce que ton curé de là bas ne l'annonçait pas au prône? — Vraiment non, répondit Barba; mais puisque c'est aujourd'hui fête à Landerneau, il est bon de ne pas travailler. — La semaine se passe, le lundi revient, et la même question de la femme reçoit la même réponse. Cela dura trois mois ou environ. Au bout de ce temps, la paysanne perdit patience, car l'ami Corentin ne se contentait pas de sacrifier le lundi sa journée de travail, il enlevait les petites épargnes de la ménagère, il courait les auberges, il rentrait ivre, et déjà deux fois il avait répondu aux remontrances

conjugales par des injures et des coups. Barba prit une grande résolution : elle mit son plus beau jupon, son mouchoir à fleurs, sa cornette blanche, et d'un pas ferme elle se rendit au presbytère et demanda M. le curé. Celui-ci parut aussitôt. — « M. le curé, dit Barba, puisque dans les villes vous honorez des saints que nous ne connaissons pas au Conquet, ordonnez au moins que la saint Lundi soit pour tous les hommes un jour de jeûne. » Le curé devina l'histoire : — « Mon enfant, dit-il, suivez-moi dans l'église, et je vous montrerai l'image de saint Lundi. » — Barba ne demandait pas mieux. Le prêtre marcha devant elle, et arrivé dans un coin de l'église saint Thomas, il lui montra le serpent que sainte Marguerite foule aux pieds. — « Voilà saint Lundi, reprit le curé en se penchant à l'oreille de la paysanne; c'est à lui qu'il est dit dans la Genèse : je mettrai une initiation entre la femme et toi. »

Ce curé n'avait-il pas raison ? — Autant certains maris affectionnent le lundi et le voient arriver avec plaisir, autant leurs femmes le redoutent et voudraient l'effacer du calendrier. Pour ma part, je me range du côté des femmes, et je le fais d'autant plus volontiers qu'elles ne sont pas ici au milieu de nous. Il est triste, il est décourageant pour ces pauvres femmes, lorsqu'elles ont de l'ordre et qu'elles font ce qu'elles peuvent pour que tout marche bien dans

la maison, il est triste et décourageant de se voir quelquefois si mal secondées par ceux-là même qui leur ont promis devant Dieu protection et assistance. Certes, l'ouvrier ne peut travailler toujours, il faut qu'il se repose; mais le dimanche, où l'homme rangé, le bon travailleur, quitte le marteau ou la scie, et va prier en famille, parcourir les campagnes avec une mère et des sœurs, une femme et des enfants, respirer à pleine poitrine un air pur qui le rendra plus fort à l'atelier; le dimanche, pourquoi révient-il le septième jour sinon pour délasser l'homme de labeur? Nous parlons d'économie; nous disons que *peu* devient facilement *beaucoup*; eh bien, nulle part cette vérité n'est aussi palpable que dans le calcul que nous pouvons tous faire sur le chômage volontaire du lundi, sur la perte répétée d'une journée de travail. Il y a, n'est-il pas vrai, cinquante-deux lundis dans l'année? Supposons un ouvrier qui pourrait être toujours occupé et qui les fête tous; s'il gagne deux francs par jour, c'est au bout de l'an cent quatre francs de perdus; s'il ne gagne qu'un franc cinquante centimes, c'est encore soixante-dix-huit francs. Mais ce n'est pas tout: on ne fait pas le lundi le gousset vide, et personne, je pense, ne nous taxera d'exagération si nous portons à un franc la dépense moyenne de chacun de ces cinquante-deux jours. Aussitôt notre chiffre de 104 fr. monte à 136, et celui de 78 à 130.

Au bout de dix ans, et sans compter les intérêts que pourrait rapporter cet argent placé à la caisse d'épar-gnes ou ailleurs, les lundis perdus, pour les journées à deux francs, représentent un capital de 1360 fr., et ceux des journées à 1 fr. 50 c. une somme de 1300 fr. ce qui est encore beaucoup puisqu'il n'en faut pas tant pour prendre un petit atelier à son compte, racheter un fils de la conscription ou doter une fille. Toutefois, on peut objecter que, dans le cours de l'année, même dans les temps ordinaires, il arrive parfois que l'ouvrage manque, et qu'alors le chômage du lundi étant forcé, ce chômage ne représente plus le prix de la journée que nous supposons sacrifiée par le travailleur. Soit! qu'on réduise si l'on veut de moitié le chiffre de nos calculs, il en restera toujours assez pour donner à réfléchir. Le jeune homme qui, de vingt à trente ans, pouvait gagner sept à huit cents francs de plus pour s'établir, et cela sans excès de travail, en employant seulement les six jours de la semaine, ce jeune homme, s'il a du bon sens, n'attendra pas des jours de détresse pour regretter le gaspillage des heures, le plus commun et le plus irréparable de tous. L'insouciant Lundi se lève en sou-riant; il rôde la casquette sur l'oreille, les mains dans les poches; il cause au bruit des verres; il s'endort les pieds sous la table. Mais attendez! voici Mardi qui s'éveille et le suit comme un remords; Mardi, les yeux éteints, la mine refrognée, la tête

basse et la bourse vide. — « L'oiseau de l'Oubli » chante devant ceux qui s'enivrent, » disent les Scandinaves : le Mardi, c'est l'oiseau du Souvenir qui chante devant ceux qui, la veille, se sont enivrés. Et à quoi bon le souvenir quand notre mémoire ne nous rappelle que des fautes ? Pourquoi les jours d'ivresse ont-ils un lendemain ? Pourquoi ce lendemain regarde-t-il en arrière, si attentif et si clairvoyant ? Questions inutiles ! nous ne pouvons échapper à notre punition : en avance sur les hommes du phalanstère, toutes nos folies ont déjà une queue et un œil au bout.

Le pauvre est condamné à de rudes épreuves en ce monde, et il est clair que lorsqu'il n'est pas économe, il souffre encore bien plus. Il n'est pas moins certain que le prodigue, quelles que soient d'ailleurs ses richesses, meurt rarement assez vite pour éviter la rencontre de la pauvreté. Dernièrement les journaux annonçaient la mort d'un vieillard nommé André Guéret, lequel, après avoir joui d'une fortune considérable, se vit réduit à vendre des allumettes et à implorer la charité des passants. Dans sa jeunesse, André avait vendu tout ce qu'il possédait en immeubles et, calculant que sa vie ne dépasserait pas soixante ans, il avait fait, de l'argent de son patrimoine, autant de parts qu'il lui fallait d'années pour arriver à cet âge. Chaque année il dépensait une de ces sommes égales jusqu'au dernier sou. Puis, un beau jour,

la soixantaine l'atteignit d'un pied agile, et avec elle la vieillesse et le dénuement. On le vit alors s'installer piteusement sur le quai des Célestins, à Paris ; et là, depuis 1843 jusqu'en 1849, il vécut d'aumônes et du produit de ses paquets d'allumettes. Nous avons entendu des dissipateurs répéter avec complaisance l'adage populaire : *Vivons bien, nous mourrons gras !* — L'adage a menti, Messieurs ! Vivons bien ! vivons trop bien, et nous mourrons maigres.

Tout-à-l'heure, en parlant du vagabond lundi, de ce saint de contrebande, nous avons constaté la haine qu'il inspire aux femmes. Est-ce à dire que ces dames, dont nous prenions galamment le parti, sont toujours des modèles de prévoyance ? Est-ce à dire qu'il ne s'en voit pas quelques-unes qui aident leurs maris à pousser l'économie hors de la maison ?... Il ne serait ni délicat ni loyal d'insister sur ce sujet dans une réunion d'hommes. Néanmoins, mentionnons le goût de la parure si dispendieux quand la raison ne le règle pas. Dès le commencement du troisième siècle, Tertullien reprochait aux femmes chrétiennes leurs ornements inutiles : « — Secouez les délices pour ne pas être accablées des persécutions, leur disait-il » dans les deux livres qu'il leur adressait : des mains » accoutumées aux bracelets supporteraient mal » le poids des chaînes ; des pieds ornés de bandelettes » s'accommoderaient peu des entraves ; une tête char-

» gée de perles et d'émeraudes ne laisserait pas de
» place à l'épée.» C'est ainsi qu'il parlait à des femmes
courageuses, pleines de foi, et qui, pour la plupart,
héroïques à l'heure du martyre, se couvraient, en
attendant, d'étoffes précieuses, se peignaient le visage
et empruntaient de faux cheveux. Ferions-nous in-
juré aux femmes du dix-neuvième siècle en les
comparant aux premières chrétiennes ? en supposant
que plusieurs d'entr'elles, admirables dans les épreu-
ves, fortes contre tous les genres de persécutions, se
montrent faibles devant les séductions de la parure et
le désir de briller ?

Qu'un ménage soit ruiné par l'intempérance,
l'amour du luxe, les chômages volontaires, la pas-
sion du jeu ou l'insouciance paresseuse de l'un des
époux, le manque d'ordre n'en conduit pas moins
aux emprunts, et les dettes ont une déplorable fécon-
dité, une seule en produit une multitude d'autres.
Avec les Dettes, la Peur, le Mensonge, la Ruse péné-
trent dans la maison. Est-on chez soi ? on verrouille
soigneusement la porte, hier encore ouverte à tout
le monde. Faut-il sortir ? on fait un long détour ; on
cherche les rues les moins fréquentées, et l'on s'y
glisse l'oreille attentive, l'œil au guet comme un
malfaiteur. Que ne ferait-on pas pour éviter la figure
du créancier, ce hideux vampire des temps moder-
nes ! — N'a-t-on pas vu dans une ville voisine une

dame leste, fringante, décoiffée en pleine rue par une
modiste à qui elle avait négligé de payer son cha-
peau ? — Un tel affront est horrible ; et pourtant
n'est-il pas juste que l'ouvrier réclame le prix de son
travail, le marchand celui de sa marchandise ?

Lorsqu'une situation aussi pénible n'est due qu'à
l'insuffisance des salaires, à des maladies ou à des mal-
heurs, au milieu de nos inquiétudes, de nos souffrances,
de nos humiliations, une consolation nous reste,
c'est que, dans notre misère, il n'y a rien de notre
faute. La même consolation n'existe pas pour les pro-
diges : aussi, au lieu du calme qui n'abandonne
jamais une bonne conscience, chez eux l'aigreur, les
reproches, les scènes violentes aggravent les blessures
de l'amour-propre et ajoutent une amertume nouvelle
aux privations. Si le mari est le coupable, c'est alors,
comme dit le poète anglais Dodsley que « une femme
» est aux oreilles de son époux comme une crécelle
» qui crie toujours ; comme un tambour qui ne cesse
» de battre une marche de guerre. » Si, au contraire,
la femme est l'auteur des folles dépenses, comme le
mari déplore le *oui* conjugal ! Comme il se dépite sur
ce nom de *ménagère* donné si libéralement aux fem-
mes et que la sienne mérite si peu : « — Une ména-
gère, s'écrie-t-il, et c'étaient tous les jours de nou-
veaux schals, de nouvelles robes ! et les enfants
étaient négligés pour le caquet des voisines au café
du coin !... Une ménagère ! Une ménagère ! — »

Est-il nécessaire avant de finir de vous donner une définition de l'Économie? — A quoi bon! le mot d'économie est assez clair, et personne ici ne le confondra avec l'avarice. Théophraste parle d'un homme qui va lui-même acheter des viandes au marché, et qui, pour obtenir du marchand une réduction sur le prix, lui rappelle qu'autrefois il lui a rendu service : « Il fait ensuite peser ces viandes, continue » le philosophe Grec, et il en entasse le plus qu'il » peut : s'il en est empêché par celui qui les lui » vend, il jette du moins quelques os dans la balance. » Si elle peut tout contenir, il est satisfait; sinon, il » ramasse sur la table des morceaux de rebut, sourit » et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura » reçu de quelques étrangers pour leur louer des » places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part » franche du spectacle et d'y envoyer le lendemain ses » enfants et leur précepteur. Se trouve-t-il dans une » maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge et à » la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête » fasse les frais de les faire porter jusque chez lui. Cet » effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain » public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il » rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est » remplie d'eau, se la répand sur tout le corps : — Me » voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans » en avoir obligation à personne. » Dans ce portrait,

écrit il y a plus de deux mille ans, et dont je ne cite que quelques traits, est-ce un homme sage, économe, que Théophraste a voulu peindre? — Pas du tout! Quels que soient les temps écoulés et la différence des mœurs, aujourd'hui encore un petit enfant y reconnaîtrait un avare.

Nous avons commencé ces réflexions par l'anecdote du calfat, terminons-les par le récit d'une aventure toute différente.

Dans un village du département de la Meurthe, une vieille aubergiste pleurait et sanglottait tandis que deux voisins, qui venaient d'ensevelir son mari devant elle, le déposaient dans un cercueil. « — Ils lui ont mis une chemise fine, murmurait-elle entre ses dents; ils ont employé pour lui un drap tout neuf... Oh! mon drap! Oh! ma chemise! — » Comme elle se lamentait, une voix du dehors appela les deux voisins, et ceux-ci sortirent un moment et la laissèrent seule. Aussitôt, il lui vint une idée lumineuse: peu de jours auparavant une troupe de comédiens s'étaient arrêtés chez elle, et comme ils n'avaient pu payer leur dépense, ils lui avaient laissé quelques vieux costumes de farceurs en dédommagement. La veuve court à son armoire: elle tient son affaire; c'est un habit complet d'Arlequin. Vite, vite, elle lève une planche du cercueil, reprend le drap, la chemise, habille le bonhomme en saltimbanque, remet la planche à sa place, et retourne s'asseoir dans son coin. Malheu-

reusement le prétendu mort n'était qu'en léthargie. Les porteurs arrivent; ils placent le cercueil sur leurs épaules, et les voilà partis pour l'église, suivis de la vieille, qui se croit bien sûre du secret, et maintenant ne pleure que d'un œil. Tout-à-coup un bruit singulier se fait entendre; le cadavre s'agite.... les porteurs s'épouvantent... le cercueil tombe, se brise, et l'Arlequin apparaît avec son costume de trente-six couleurs. — On se figure la confusion de la bonne femme, l'étonnement de la foule et de l'Arlequin lui-même.

Concluons : l'homme sage se tient à égale distance de l'avarice et de la prodigalité, et ce n'est pas moins à l'économie qu'au travail qu'il demande de lui procurer le bien-être. Les anciens Romains croyaient à des Dieux domestiques chargés de veiller à la conservation des biens de chaque maison, et ils plaçaient les petites statues de ces Dieux au coin de leur foyer, où, pour les retenir plus sûrement, ils les attachaient au moyen d'une chaîne de fer. Nous aussi, Messieurs, à quelque condition que nous appartenions, nous avons nos génies protecteurs du foyer, nos pénates qui préparent, maintiennent et souvent accroissent la prospérité matérielle de nos familles. Aimons-les, honorons-les ces bons génies qui sont l'économie et l'amour du travail. Avec eux, sans doute, nous n'arrivons pas tous à l'aisance, mais le moins favorisé est toujours sûr d'y gagner une amélioration quelconque dans sa pauvreté, la paix de l'âme et l'estime de soi,

IV.

L'INTEMPÉRANCE.

Le verre d'eau du père Mathew. — La mort dans une tonne de whisky. — Les boissons alcooliques. — Histoire d'Augustin Chevert. — Le Ferblantier de Louhans. — Misère et désordres causés par l'ivrognerie. — La Cruauté. — Différence entre *user* et *abuser*.

« Le père Mathew, disait l'autre jour un journal de
» Nantes, le père Mathew, prêtre catholique, fondateur des sociétés de tempérance, vient d'être à
» New-York l'objet d'une véritable ovation. Vingt-un
» coups de canon ont été tirés à son arrivée. Le
» maire et les notables sont venus le recevoir, et
» lui ont offert un banquet duquel les vins et liqueurs
» étaient rigoureusement exclus. — Au toast porté
» par le maire de New-York, le père Mathew a répondu : — La vérité et la sincérité se trouvent aussi
» bien dans l'eau que dans le vin; j'en donne la
» preuve en buvant cette rasade d'eau pure à la prospérité du maire et des habitants de New-York. »

Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il me semble que cette rasade d'eau pure n'eût pas été du goût de la plupart des Bretons. Quant à moi, tout en rendant hommage au zèle du père Mathew, tout en désirant aussi parmi nous une noble émulation de tempérance, j'avoue que la proscription absolue du vin ne me sourit pas. Pris avec modération, en famille, le vin a la propriété de réjouir l'esprit, surtout à la table frugale où il ne paraît que rarement. Après vingt ans écoulés, je me rappelle encore une modeste bouteille qu'une ménagère économe plaçait chaque dimanche devant l'assiette de mon grand père, et toujours avec une certaine solennité. Si durant toute la semaine, la fontaine voisine arrosait seule le dîner du vieil ouvrier de la rue du Rempart, au moins le septième jour la bouteille détrônait la carafe, et tandis qu'elle se vidait entre sept ou huit personnes, la couleur inusitée des verres donnait un air de fête à toute la maison. Aux grands maux les grands remèdes, se sera dit le réformateur Irlandais ; pour combattre les excès du vin, et surtout des alcools, je prêcherai l'abstinence complète. — Ainsi, vous le voyez, dans la grande confrérie du père Mathew, partout la carafe en permanence ! partout la bouteille, même la bouteille hebdomadaire, celle qui ne paraissait sur la table que le dimanche, le jour de la prière, du repos et du plaisir, partout la

bouteille repoussée comme un poison ! De l'eau du lundi matin au dimanche soir ! de l'eau de la Circuncision à la saint Sylvestre ! de l'eau ! toujours de l'eau !... — Père Mathew, disent les Bretons, c'est bien moral, mais c'est bien fade !

Pourtant il est impossible de méconnaître la haute raison du père Mathew, et s'il fait une guerre acharnée, impitoyable, au vin et aux boissons alcooliques, c'est que les boissons alcooliques et le vin sont la source de bien des maux. J'ai eu quelque temps en ma possession une carte des Sociétés de tempérance établies en Irlande et en Angleterre, et, sur cette carte, on voyait la mort, sous la forme d'un squelette, sortir d'une tonne de Wiski. Oui, ce qu'on appelle, par dérision sans doute, *eau-de-vie*, le père Mathew le nomme *eau de mort*, et il n'a pas de peine à prouver que l'image lugubre de ses cartes n'est pas un tableau d'imagination. Nous qui cherchons ensemble l'art d'être heureux, consacrons aussi un instant à examiner les obstacles au bonheur suscités par l'intempérance.

Autrefois les alcools, dont l'usage est si généralement et si malheureusement répandu aujourd'hui, ne se trouvaient que dans les pharmacies et ne servaient que de médecine curative⁽¹⁾. Dès qu'ils furent employés comme boissons enivrantes, les abus, les désordres commencèrent, et malgré les décrets, les lois, les

(1) Édit du duc Ernest-Auguste de Ralemberg, en 1691.

réglemens de toutes sortes accumulés pour arrêter le mal ou du moins pour le combattre et le diminuer, les boissons spiritueuses ont continué leurs ravages, l'eau-de-vie est restée le *Diable homicide*, ainsi qu'une peuplade noire l'avait nommée très-judicieusement. Pour ce démon corrupteur, des millions d'hommes ont sacrifié et sacrifient encore tous les jours leur santé, leur raison, leur honneur et leur existence. Ils disent qu'une fois ivres, ils oublient les soucis de la pauvreté, la gêne de la famille, les inquiétudes de l'avenir; et, en effet, ils oublient tout cela pour un instant, ils l'oublient avec leurs devoirs les plus sacrés, leurs intérêts les plus chers: mais l'ivresse ne dure pas toujours, la mémoire revient, et alors, est-ce le souvenir d'une journée de paresse, d'orgie et d'abrutissement qui ôtera aux chagrins domestiques une goutte de leur amertume. Entrez chez l'ivrogne le lendemain du jour où quelque voisin charitable l'a relevé du coin d'une borne; écoutez-le parler de ses querelles, de ses batailles de la veille, se plaindre de la pesanteur de sa tête, de l'affaissement de tous ses membres; écoutez-le maudire ses compagnons de débauche, s'injurier lui-même, et voyez, ensuite, si les tourmens auxquels il prétendait vouloir échapper, ne lui reviennent pas cent fois plus lourds et plus poignants. Les excès de l'intempérance ont si peu le pouvoir d'adoucir les peines de la vie, de rendre l'existence

plus supportable, qu'on a remarqué en Allemagne que sur dix-huit cents suicides, on en compte au moins mille causés par l'abus des liqueurs fortes.

Et d'abord, quand l'ivresse occasionnée par l'excès du vin et de l'alcool n'aurait d'autre effet que de nous priver momentanément de notre raison, ce serait déjà un grand mal. Un instant d'égarement suffit quelquefois pour nous enlever le fruit d'une vie irréprochable, nous entraîner dans les fautes les plus énormes, et nous précipiter dans un abîme de honte ou de malheur. Les exemples ne manquent pas sans sortir de notre Bretagne. J'en choisirai un entre mille.

Dans les dernières années de l'Empire, il y avait à Dinan une pauvre veuve que je désignerai sous le nom de Marguerite Chevert. Fille d'un petit marchand mercier de la rue de l'Horloge, elle avait épousé, dans sa jeunesse, un tonnelier, ouvrier habile, mais qui malheureusement passait trop de journées à boire pour qu'il lui en restât beaucoup pour travailler. En moins de six ans, la dot de Marguerite, l'héritage de son père mort de chagrin, les meubles, le linge, tout fut dévoré, ou plutôt tout se changea en boissons, et aida le chef de famille à s'abrutir de plus en plus. Enfin, un soir en revenant de Jugon à Dinan, en compagnie de trois ou quatre autres buveurs, Chevert se laissa tomber sur la route, et, comme on ne prit pas la peine de le relever, il resta toute la nuit

sur le chemin, où une charrette de meunier lui passa sur la tête et l'écrasa. Marguerite se trouva donc veuve, veuve avec un fils de cinq ans et deux filles, l'une de quinze mois, l'autre de deux mois à peine. Vous comprenez, Messieurs, ce qu'il fallut de courage, d'ordre et d'activité à cette femme pour lui permettre de subvenir aux besoins de ses trois enfants ; elle y réussit pourtant à force de privations et de travail ; elle y réussit, et les deux petites filles furent mises à l'école ; le garçon entra dans un atelier et apprit l'état d'ébéniste, sans que la mère eût rencontré d'autres bienfaiteurs, d'autres secours que ses doigts et son aiguille.

La femme du peuple, la femme qui vit de son travail a un avantage sur les autres mères lorsqu'elle reste seule chargée du soin de sa famille. Par son labeur pénible, par ses veilles multipliées, elle donne une seconde fois la vie à ses filles et à ses fils ; elle les enfante de nouveau dans la douleur ; en un mot, elle est deux fois leur mère. L'enfant ingrat est partout un être déchu, méprisable ; mais au foyer d'une pauvre veuve, là où chaque morceau de pain représente une fatigue, une souffrance, un sacrifice, l'enfant ingrat n'est pas seulement un être dégradé, il est un monstre. Augustin Chevert, le fils de Marguerite, comprenait bien, lui, ce qu'il devait à cette femme vieillie avant l'âge, et qui n'avait eu d'autre joie en

ce monde que de s'épuiser pour élever ses enfants. — « Ma mère, lui disait le jeune homme dans ses heures d'épanchement si fréquentes entre une mère et un fils qui s'aiment, ma mère, c'est maintenant à moi de travailler. Autant mon père vous a causé de chagrins, autant je veux vous donner de contentement par ma conduite. Surtout, j'éviterai cette passion désastreuse qui a causé votre misère. L'argent que quelques-uns de mes camarades dépensent au cabaret, je l'emploierai pour vous et pour mes jeunes sœurs, et nous serons tous heureux. »

Les actions d'Augustin répondaient à ses paroles ; aussi les ouvriers de Dinan le citaient comme le modèle des bons fils. Les jours de fête, on le remarquait dans les promenades, le bras de sa mère sous le sien, et suivi de ses jeunes sœurs. Tous ses camarades l'admiraient ; seulement quelques-uns se moquaient un peu de la répulsion qu'il montrait pour les auberges, et, sans prévoir les conséquences de ce qui leur paraissait une espièglerie, ils guettaient l'occasion de le griser.

Le départ d'un compagnon d'atelier enlevé par la conscription, et à qui l'on fit la conduite, amena cette occasion favorable. Les étourdis s'étaient donné le mot ; ils employèrent peut-être quelque mélange perfide ; toujours est-il qu'à la fin du dîner, la raison d'Augustin chancelait comme celle des autres convives.

On parlait de Napoléon, on buvait à ses victoires, on tirait gaiment l'horoscope du conscrit. « — Et moi aussi je veux servir le héros d'Austerlitz et d'Iéna, s'écria tout à coup Augustin. Je veux devenir général et promener ma mère en carrosse! — » Cette résolution subite fut saluée par une acclamation. L'ivresse d'Augustin ne dura que quelques heures; mais ce fut assez pour signer un engagement et perdre sa liberté.

Les larmes de sa mère et de ses sœurs, éclairées par les premières paroles qu'il leur adressa, le rendirent au monde réel, et il put juger ce qu'il venait de faire, ou plutôt ce que le vin avait fait de lui. Il essaya vainement de revenir sur sa folle démarche, on avait trop besoin de soldats pour l'écouter. Le cœur navré, Augustin dit adieu à cette chère famille, qu'hier encore il espérait nourrir de son travail, et il partit avec son régiment pour l'Allemagne, ne laissant à ses sœurs et à sa mère d'autres ressources qu'elles-mêmes.

Si ce récit n'était déjà bien long, je parlerais des regrets du fils et des chagrins de la mère. Marguerite écrivait au jeune soldat, elle se plaignait à lui du vide et de la gêne de la maison, et, au nom de leur malheur à tous, elle lui recommandait à l'avenir la tempérance. Un jour elle reçut une lettre qui lui donna un moment de bonheur. La bataille de Wagram avait

eu lieu; le régiment d'Augustin était de retour en France, et une partie du régiment venait en Bretagne pour tenir garnison à Brest. C'est dans cette ville que plusieurs de mes parents connurent Augustin. Toujours occupé de sa mère et du désir de lui venir en aide, dès qu'il fut arrivé à Brest il s'arrangea avec ses camarades pour son service, et il entra dans un atelier d'ébéniste, où il se mit à travailler avec ardeur. Tout ce qu'il gagnait, il l'envoyait à sa famille. Qu'il me tarde, disait-il, de retourner à Dinan et de réparer ma faute en travaillant plus efficacement pour ma pauvre mère!

L'heure de délivrance approchait, encore six mois et Augustin était libre, et l'heureuse mère pouvait, comme la mère du jeune Tobie, monter sur la hauteur pour découvrir de loin son fils si impatiemment attendu. Un mois, deux mois s'écoulaient, — Augustin ne vivait plus que d'espoir; il parcourait en imagination les bords fleuris de la Rance, son corps était dans l'atelier, mais son cœur était à Dinan, dans la rue de l'Horloge, à ce troisième étage où la veuve et ses deux filles pleuraient en pensant à lui! La joie troublait l'esprit du jeune soldat, il ne tenait plus en place; pour la première fois, le travail pesait à ses bras laborieux qu'il voyait déjà autour du cou de sa mère! Hélas! à cette époque, des soldats de la garnison de Brest organisèrent un banquet pour célébrer un nouveau succès de Napoléon, cet homme

prodigieux qui ne comptait pas les victoires. Augustin assistait à cette fête, et, pour la seconde fois dans toute une vie d'une sobriété exemplaire, Augustin s'oublia quelques instants et s'enivra. Le repas fini, les jeunes gens se dispersèrent dans les faubourgs, et là, comme il n'arrive que trop souvent quand les têtes sont échauffées, on en vint aux querelles et aux batailles. Des sabres furent dégainés, et le malheureux Augustin, outré par une parole grossière qui l'avait blessé dans ses affections de fils, se servit un des premiers de son arme. La mêlée était affreuse ; ils étaient plus de quarante soldats animés l'un contre l'autre, et prêts à tuer ou à se faire tuer, le plus grand nombre sans savoir pourquoi. Par malheur, un général passait en ce moment, et fort de son grade élevé, de la discipline militaire, il voulut apaiser le tumulte. Il s'adressa à Augustin, Augustin aveuglé par la colère, Augustin qui ne répondit aux ordres de son chef qu'en levant son sabre sur lui, et en le frappant au visage.

Vous devinez ce qui suivit. Traduit devant un conseil de guerre, le coupable fut condamné à la peine de mort. Le général, qui n'avait été que légèrement blessé, multiplia les démarches pour obtenir une commutation de peine ; on ne répondit à ses sollicitations qu'en faisant valoir la publicité du crime, et l'utilité d'un exemple dans un corps où la

discipline est une impérieuse nécessité. D'ailleurs, ajoutait-on, en excusant les fautes commises dans l'ivresse, ne serait-ce pas encourager ce vice dégradant, et pousser tous les hommes malintentionnés à recourir à l'eau-de-vie et au vin, pour commettre ensuite avec impunité les crimes les plus atroces. Augustin dut se résigner à mourir. Il écrivit une dernière fois à Dinan, non plus pour annoncer son arrivée au pays, mais pour apprendre à sa mère et à ses sœurs qu'ils ne se reverraient qu'au ciel.

Le jour fixé pour l'exécution, trois femmes arrivaient à Brest, et demandaient la route du quartier de la marine où le régiment d'Augustin était caserné. Le prisonnier leur avait laissé ignorer l'époque où il devait subir sa condamnation, et la veuve et ses deux filles accouraient confiantes dans l'efficacité de leur tendresse et de leurs larmes. Elles iront implorer le colonel, le général, tous ces personnages à qui elles supposent un pouvoir illimité ; elles se traîneront s'il le faut aux pieds des soldats, elles écarteront ces fusils dirigés sur le bon, le brave Augustin, le meilleur des fils et des frères. Soutenue par les deux jeunes filles, la veuve descend la rue de la Mairie, elle arrive au coin de la rue Fautras, où se trouve la grille du quartier de la Marine. La place était encombrée de monde, et l'on voyait du dehors tous les soldats sous les armes. Les trois femmes s'arrêtent effrayées. Une des jeunes filles interroge

un enfant qui, pour mieux voir, avait grimpé le long des barreaux de fer et se tenait assis sur le haut de la porte. « C'est un pauvre diable qu'ils vont fusiller, répond l'enfant. L'officier vient de commander le feu, mais les soldats ont baissé la tête, et pas un n'a tiré.... Tenez, voici que l'officier se fâche; cette fois c'est fini!... Entendez-vous? »

En effet, les voyageuses entendirent la détonation. Augustin, après avoir baisé le crucifix qu'il tenait à la main, et prononcé le nom chéri de sa mère, tombait frappé de vingt balles.

On frémit, Messieurs, en songeant aux terribles conséquences que peut avoir une seule faiblesse, une faute rare, accidentelle, et l'on ne sait que penser de ces hommes qui s'enivrent de gaité de cœur, renoncent à leur raison de parti pris, et se font de la démenche un besoin, une habitude. La mort d'Augustin paraîtra un fait isolé, exceptionnel, et néanmoins, tous les jours, les feuilles publiques nous racontent quelque catastrophe dont l'abus du vin ou de l'alcool a été la cause première. Quoi de plus épouvantable, par exemple, que ce fait rapporté il y a moins d'un an par la *Sentinelle du Jura*: Un ferblantier de Louhans, dans un accès de fureur occasionné par l'ivresse, avait entrepris de tuer sa fille, jeune personne de seize ans, et qu'il aimait beaucoup. La pauvre enfant, renfermée dans une chambre haute, lutta quelques moments sous

le couteau, puis, désespérant d'apaiser son père et n'ayant aucun moyen de fuir : « — Mon père, dit-elle, s'il faut que je meure, laissez-moi au moins vous sauver de l'échafaud! — » Et elle se précipite par la fenêtre, et tombe d'un troisième étage sur le pavé.

On pourrait multiplier ces récits. Il n'y pas une ville, pas un quartier, pas une rue qui ne cache dans quelque maison des histoires aussi douloureuses. S'il était possible d'instruire le procès d'un vice comme d'un individu; si l'on pouvait appeler comme témoins à charge contre l'ivrognerie toutes ses victimes, que de révélations n'entendrions-nous pas? Une femme nous dirait comment son mari, par sa bonne conduite, par sa tempérance, pouvait lui procurer une aisance relative, et pourquoi il l'abandonne avec une famille nombreuse au pain de la charité. Une jeune fille tombée dans l'opprobre, accuserait son père de l'avoir dégoûtée du travail par le mauvais emploi qu'il faisait de ses gains, ou, ce qui se voit aussi à la honte de l'humanité, de l'avoir livrée lui-même à qui voulait bien lui payer à boire. Des enfants se plaindraient d'avoir été jetés sur la rue comme des immondices, et de ne connaître que par leurs mauvais traitements le père ou la mère qui les oubliait au cabaret. Parlez des liens sacrés de la famille à l'homme qui, pour me servir du langage énergique de l'Ecriture, s'est fait un Dieu

de son ventre, et vous verrez ce que cet homme vous répondra. Un père, une mère, une femme, des enfants, eh! mon Dieu! il se rappelle vaguement d'avoir entendu ces noms là entre deux orgies, mais quant aux devoirs attachés à la famille, allons donc, est-ce qu'il en sait quelque chose lui qui ne croit avoir qu'une femelle et des petits! — Aussi, qu'arrive-t-il? la nature méconnue se venge en rendant souvent outrage pour outrage. Que je voudrais être grand et fort! disait devant moi un enfant de six ans dont le père était toujours ivre, et qu'il venait de voir frapper sa mère. — Et pourquoi voudrais-tu être un homme? lui demandai-je, c'est pour avoir bien soin de ta mère, n'est-ce pas? pour la consoler? — Non! dit l'enfant en serrant les poings et la fureur dans les yeux, je voudrais battre mon père. — Ce mot me parut effrayant dans la bouche qui le prononçait.

La passion du vin n'éteint pas seulement dans nos cœurs les affections domestiques, elle nous enlève aussi notre intelligence. Suivant le docteur Bayles, un tiers des aliénés existant en France ne devraient leurs maladies mentales qu'à l'abus des spiritueux. — D'autres médecins affirment qu'à Hildesheim, ville de Hanovre, le nombre de ces fous par suite d'ivrognerie forme le huitième de la population: à Dublin ce nombre est de moitié; à Saint-Petersbourg sur 966 aliénés du grand hospice, 837 ont aussi laissé leur raison dans l'alcool. Mais sans entrer dans les

maisons de fous, nous avons tous rencontré de ces buveurs monomanes qui servent de jouets à la populace. Les fables du paganisme parlent de la magicienne Circé qui offrait à ses hôtes une liqueur dont le pouvoir les changeait en ours, en loups, en animaux de toutes sortes. Eh bien! nos cabaretières sont aussi des Circés, tous les jours elles changent des hommes en brutes.

Est-il autre chose qu'une brute l'homme qui a noyé dans le vin et l'alcool ses affections les plus intimes, sa part d'intelligence, et jusqu'au dernier sentiment de dignité humaine? — Je me souviens d'avoir assisté à l'âge de douze ans à une scène comique et qui montre à quel degré de bassesse descendent certains buveurs. De jeunes ouvriers proposèrent à un homme à tête grise, qui nettoyait les lampes de leur atelier, de lui payer un sou d'eau-de-vie, à condition qu'il irait prendre ce sou d'eau-de-vie au cabaret voisin dans une énorme cruche. Le vieillard ne se fit pas prier: il vida soigneusement l'eau de la cruche, et revint impassible un instant après au milieu des huées et des éclats de rire. Il fallait le voir les lèvres collées au goulot, et aspirant avec une sorte de frénésie impatiente la liqueur perdue dans les profondeurs de la cruche, et dont quelques gouttes à peine arrivaient à son gosier. Sourd à tous les quolibets, il ne s'occupait que de ce vase malencontreux qui lui dérobait peut-être deux liards d'eau-de-vie, et qu'il eût voulu briser pour en sucer les morceaux.

Le père Mathew a raison, la mort est dans les boissons spiritueuses, la mort physique par les mille accidents, les maladies, les crimes provenant de l'ivresse; la mort intellectuelle et morale par la perte des facultés de l'esprit et des plus doux instincts du cœur. Je n'insisterai pas davantage sur ce pénible sujet, et à quoi bon, quand nous sommes tous d'accord pour condamner l'intempérance et reconnaître combien elle est contraire à la paix des familles et au bonheur des individus. Ce que j'ai voulu, Messieurs, en vous soumettant ces réflexions, au moins inutiles pour vous, c'est réveiller votre sollicitude en faveur de ceux de vos camarades d'atelier qui auraient besoin de vos conseils; c'est vous engager, non pas à leur offrir brusquement l'inexorable verre d'eau du père Mathew, mais à leur faire comprendre qu'entre *user et abuser* d'une chose, il y a autant de différence qu'entre le plaisir et le remords.

V.

DES PLAISIRS.

I.

Le Bouc émissaire. — La passion du Jeu. — Les joueurs de boule de Gonfreville. — Moyen d'empêcher un délassement de se changer en passion. — Le sens dépravé. — Encouragements donnés aux doctrines contraires à la morale et à la famille. — Dangers de l'atelier pour l'apprenti. — Les débauchés veulent l'égalité dans l'abjection. — Un odieux mensonge. — Le mépris de la Femme — Conseil de Silvio Pellico.

« Ce n'est pas le vin seul qui enivre, » a dit un moraliste; et, en effet, toutes les passions déréglées ont leur ivresse, toutes, aussi bien que l'Intempérance, conduisent à la misère, à l'opprobre, à la maladie et à la mort. Si nous n'avons réellement que deux chemins pour arriver au bien-être, le Travail et l'Economie; il y en a cent par où l'Indigence, la Honte et le Désespoir peuvent nous atteindre. Nous connaissons tous un grand nombre de familles bien malheureuses, bien à plaindre, mais pourrions-nous en citer beaucoup qui n'ont point fait au moins

quelques pas au devant du Malheur ? Les Israélites , dans une de leurs cérémonies religieuses ; traînaient aux pieds du Grand-Prêtre un bouc qu'ils nommaient le *bouc émissaire* , et après avoir rejeté sur ce bouc tout le poids de leurs fautes , ils le chargeaient d'imprécations et le sacrifiaient. Nous en usons de même , dans nos jours de détresse et d'expiation , à l'égard de nos faiblesses : le paresseux , le prodigue , l'intempérant , le joueur , le débauché accusent à l'envi le pauvre bouc qu'ils appellent tantôt la société , tantôt la *mauvaise étoile* , et quelquefois même la Providence. Soyons justes , pourtant ! Ni la Providence , ni la mauvaise étoile , ni la société ne sont responsables de nos égarements. « — Le plus souvent , me disait avec raison un de mes amis , M. Tirel de La Martinière , le plus souvent on pourrait nous appliquer les paroles de ce soldat plongeant son glaive dans le sein de Marius , l'un des tyrans des Gaules , qui avait été armurier dans sa jeunesse : — Meurs de l'épée que tu as forgée toi-même. »

Nous avons déjà parlé de la paresse , de la prodigalité , de l'intempérance , parlons aujourd'hui de la passion du jeu et d'une autre passion la honte de l'humanité. Je n'ai connu que deux joueurs ; l'un d'eux qui , lorsqu'il avait beaucoup perdu , se vengeait en foulant aux pieds le berceau de son fils , est mort fou dans un hôpital ; et l'autre , après avoir ruiné sa femme , le jour où ses créanciers vendaient ses meu-

bles , s'est tué en se précipitant d'une hauteur de plus de deux cents pieds sur les rochers de la grève. Il faut distinguer sans doute entre l'amusement et la passion. L'homme ne peut toujours travailler ; il a besoin de se distraire par quelque plaisir , et le jeu , lorsqu'il n'enrichit pas celui qui gagne , lorsqu'il n'appauvrit pas celui qui perd , est souvent un délassement agréable. Il ne viendra à l'idée de personne de comparer une joyeuse réunion d'amis où le joueur le moins heureux se montre aussi gai que les autres , où l'intérêt consiste beaucoup plus dans le plaisir de se voir , de causer et de rire ensemble que dans l'avantage du gain ; il ne viendra à l'idée de personne de comparer cette réunion à ces assemblées d'ennemis qui ne se cherchent que pour se dépouiller mutuellement. Il faut avoir assisté à l'une de ces batailles à coups de cartes , de dés ou de billes , pour savoir tout ce qu'il y a d'acharnement , de fureur , de rage dans la passion du jeu. D'un côté , les traits bouleversés , la pâleur du désespoir ; de l'autre , l'expression d'une joie atroce et d'une avidité insatiable. Ce ne sont plus des hommes que vous voyez , mais des forcenés , des maniaques , prêts à tout sacrifier à leur effroyable délire. Quand les bateliers Napolitains n'avaient plus d'argent , ils jouaient quelques années de leur liberté. Un Vénitien joua sa femme , un Chinois ses enfants ; les Indiens jouent leurs doigts qu'ils remettent tout sanglants au vainqueur ; les Huns allaient plus loin , une fois leurs

armes perdues, ils jouaient leur vie, et s'ils perdaient encore, ils se tuaient. Pour le joueur, une seule chose existe, c'est le jeu. Qu'un de nos marins, arrivé depuis peu aux îles Philippines, interroge un Tagal sur le coq qu'il porte partout sous le bras. « — Ce coq, répondra l'habitant de Manille, ah ! Monsieur ! il m'est cent fois plus cher que ma femme et mes enfants ! Hier encore, il m'a fait gagner quinze réaux, et j'espère qu'il me vaudra une petite fortune. — » Pauvre Tagal ! comme il est fier de ce complice qui usurpe dans son cœur la place des affections de famille, et le rend impifoyable pour la ruine d'autrui ! — Encore, si au troisième chant du coq, il revenait à lui et pleurerait sa faute comme saint Pierre ! mais l'oiseau peut chanter cent fois, mille fois, à moins d'une longue suite de défaites dans l'arène où il s'élance le cou tendu, l'œil en feu, les plumes hérissées, la crête sanglante, à moins de pertes considérables pour son maître qui reçoit le contrecoup de toutes ses blessures, il ne sait plus éveiller le remords.

Non ! le cœur du joueur est fermé à toutes les souffrances qui ne lui sont pas personnelles. Ce qu'il faut au joueur, c'est son gain ; et pour mieux s'assurer ce gain, le mot *sacré*, ce mot qu'on applique aux vases de l'autel, il a su le faire accepter par un consentement presque unanime pour les dettes de jeu. « — Je ne puis te payer ! » s'écriait un jour un malheureux qui s'était engagé au-delà de sa fortune ; je n'ai

plus rien à donner que ma vie. — Et moi je veux mon argent, répondit l'autre d'une voix de tonnerre : paie d'abord, et je consens à te tuer ensuite. »

Le joueur, disons-nous, ne s'attendrit que sur lui-même, et encore il ne s'attendrit pas ; quand il a consommé sa ruine, il se réfugie dans le désespoir. Un dimanche de septembre 1848, un jardinier de la commune de Gonfreville, près du Havre, proposa une partie de boule à un garçon de ferme, son voisin. Ce dernier accepta, et, d'abord, l'enjeu ne fut qu'un pot de cidre. Le jardinier perdit, demanda sa revanche, et perdit une seconde fois. Echauffé par le cidre qu'il avait bu, le joueur maladroit voulut jouer de l'argent, et, bientôt, tout ce qu'il avait dans sa bourse passa dans la poche du garçon de ferme. Exaspéré, poussé par ce vertige qui s'empare de nous dès qu'une passion mauvaise nous domine, le jardinier joua sa montre, et la montre eut le même sort que l'argent. « — Eh bien ! jouons mon chapeau... mon gilet... ma veste. » Et, l'une après l'autre, il perdit ces différentes pièces de son vêtement. « — Veux-tu maintenant, s'écria-t-il, jouer mon âne contre tout ce que j'ai perdu ? — » Le garçon de ferme acceptait. Mais alors, tous les ouvriers réunis au jeu de boule s'interposèrent entre les joueurs, et forcèrent l'âne et son maître à retourner ensemble au logis. Le lendemain, quand la raison revint au malheureux jardinier, il éprouva un tel chagrin qu'il ne vit rien de mieux à faire que de se pendre. On le surprit au

moment où il allait exécuter son dessein et l'on parvint, quoi qu'à grand'peine, à le décider à vivre pour réparer sa folie par une conduite plus sage à l'avenir.

Il y aurait un moyen bien simple de ne pas se laisser entraîner trop loin par le plaisir du jeu, et ce moyen les Perses l'avaient trouvé et ils le mettaient en usage. Si la cupidité n'est pour rien dans le plaisir, si l'on ne veut qu'un délassement honnête, si l'on ne tient pas plus à gagner qu'à perdre, pourquoi ne serait-il pas convenu d'avance que l'enjeu appartiendrait aux pauvres ? — Plus de danger alors de glisser sur la pente de la passion, et l'on ajouterait au plaisir la consolation de soulager quelques infortunes. Mais, comme l'a bien fait observer Dusaulx dans son *Traité de la passion du jeu*, avec de telles conditions, on ne jouerait plus, ou, si l'on jouait encore, ce ne serait guères qu'aux épingles.

Nous avons promis en commençant de signaler aux jeunes gens une autre passion que le jeu, une passion plus funeste encore et surtout plus dégradante. « — N'avez-vous pas rencontré, disait le père Lacordaire à son brillant auditoire de Notre-Dame, n'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps, qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les

yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque ? Qui a fait ces cadavres ? Qui a touché cet enfant ? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années ? Qui a mis sur sa face des siècles honteux ? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes.... et le voilà, il s'en va pris du vin de la mort, et d'un pied méprisé, porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours.

Oh ! si ce n'est pas là un sens dépravé, quel nom lui donner ? Un nom plus dur encore, car j'ajoute que c'est un sens abject. — C'est un sens abject parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu, dans ma vie, bien des jeunes gens ; et, je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché ; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaien contre lui. Une fois, en effet, qu'on s'habitue aux émotions violentes, comment voulez-vous que le cœur, une plante si délicate, qui se nourrit de quelques gouttes de rosée tombant çà et là du ciel pour lui ; qui s'ébranle par de légers souffles ; qui est heureux pour des jours par le souvenir d'une parole qui a été dite, d'un regard qui a été jeté, d'un encouragement que la bouche d'une mère ou la

» main d'un ami a donné; le cœur, dont le battement
 » est si calme dans sa vraie nature, presque insens-
 » sible, à cause de sa sensibilité même, et de peur
 » qu'il n'eût été brisé par une seule goutte d'amour
 » si Dieu l'avait fait moins profond; comment,
 » dis-je, voulez-vous que le cœur oppose ses douces
 » et frêles jouissances aux jouissances grossières et
 » exagérées d'un sens dépravé? L'un est égoïste,
 » l'autre généreux; l'un vit de soi, l'autre hors de
 » soi. Entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir.
 » Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit
 » peu à peu, il ne sent plus la force des joies
 » simples; il ne va plus vers autrui; il finit par ne
 » plus battre que pour donner son cours au sang,
 » et marquer les heures de ce temps honteux dont
 » la débauche précipite la fuite. Mais quoi de plus
 » abject que de tuer le cœur dans l'homme! Que
 » reste-t-il de l'homme quand son cœur ne vit plus?
 » Pourtant le sens dépravé fait davantage encore;
 » aucun vice comme aucune vertu n'arrête ses effets
 » à l'homme seul; l'un et l'autre ont dans la société
 » le contre-coup de leur action. Et, sous ce rapport,
 » le sens dépravé est l'oppression et la ruine du
 » monde.

Nous ne suivrons point l'orateur chrétien dans
 les développements qu'il donne à sa pensée; l'ennemi
 qu'il nous dénonce n'est ignoré de personne, et
 aux désordres particuliers que nous connaissons, il
 nous est facile de mesurer le désordre général. Les

mœurs dissolues conduisent les peuples aux abîmes
 comme elles y poussent les individus isolés. Aurions-
 nous à nous inquiéter aujourd'hui pour la société
 française des monstruosité fouriéristes et icariennes,
 si cette société ne ressemblait dès longtemps à ce
 débauché qui, pour parler comme l'illustre domi-
 nicain, s'en va pris du vin de la mort, porter son
 corps au tombeau? — Ayons-nous assez encouragé
 dans les salons d'abord, dans les ateliers ensuite,
 les doctrines les plus contraires à la morale et à la
 famille? Avons-nous assez applaudi, au théâtre, au
 triomphe des faux amis et des épouses parjures?
 Avons-nous assez ri, depuis des siècles, des maris
 trompés?... — Un écrivain de génie a commis un
 crime envers la pudeur et envers la gloire nationale,
 et le grand homme, je dis moi le grand coupable,
 a été glorifié par la *patrie reconnaissante*!... Plus
 récemment, dans un roman honteusement célèbre,
 toutes les sentines du vice ont été explorées avec
 un soin minutieux, et partout, dans les hôtels comme
 dans les bouges, il s'est rencontré par milliers des
 femmes, des mères, des jeunes filles, pour suivre
 avec l'intérêt le plus tendre et surtout la curiosité
 la plus vive le hardi conteur qui, par l'imagination,
 les traînait, haletantes et ravies de mauvais lieu en
 mauvais lieu! On a souvent cité la réponse de Go-
 defroy de Bouillon à des Musulmans qui admiraient
 sa vigueur : « — Ne vous étonnez point; je suis
 » robuste parce que je suis chaste — » Si la nation

française semble avoir perdu à la fin une grande partie de sa force morale, si nos oreilles s'effraient de ce qu'elles entendent, si nos yeux se troublent par instant devant des fantômes, c'est que trop de générations déjà ne peuvent se rendre le témoignage de Godefroy de Bouillon. Nous défaillassons devant les honteux dangers qui nous menacent, la confiance et la vigueur nous manquent, parce que nous avons manqué nous-mêmes à ce qui assure le règne de l'ordre et le respect de la famille, — la chasteté.

J'ai hâte d'en finir avec la dépravation du plus noble sentiment de l'âme, celui de l'amour, et pourtant, en indiquant le péril à nos jeunes amis, il me reste à dire comment ils peuvent conjurer ce péril. Nous avons signalé ailleurs les fanfarons du libertinage ; ces fanfarons sont de toutes les classes, dans toutes les carrières on est sûr de les rencontrer. Qu'on se figure un enfant de douze ou treize ans, transporté tout-à-coup du sein d'une famille chrétienne dans un atelier où la licence la plus effrontée remplacera pour lui les enseignements maternels. Sans doute, à Morlaix, ces ateliers corrupteurs n'existent pas, mais il s'en trouve dans d'autres villes et, durant quelques mois, j'en ai fait la rude expérience. Quel courage ne faut-il pas au jeune apprenti pour résister à l'entraînement de l'exemple, pour répondre que par un silence méprisant aux sarcasmes imbéciles dont il sera peut-être l'objet ! —

Dans l'atelier dont je parle, ce n'était pas assez du cynisme des conversations, des vanteries impies et ordurières, on avait aussi recours de temps à autre, pour mieux nous empoisonner, à ces romans immondes qu'on croirait écrits avec la boue du ruisseau. Parfois, insultant à notre innocence effrayée, on osait nous demander à nous, pauvres enfants couverts de confusion et de rougeur, on osait nous demander notre avis sur ces turpitudes. Il y avait surtout parmi ces hommes un père de famille, un vieillard qui se distinguait par ses plaisanteries licencieuses. On admirait sa gaité, et, en effet, cette gaité qui ne respectait rien, pas même l'enfance, était un dévergondage perpétuel. Le matin, en arrivant un des derniers à l'ouvrage, il envoyait devant lui, du bas de l'escalier, sa voix chevrottante, et tandis qu'il montait les marches d'un pas alourdi par les années, l'atelier était déjà rempli des miasmes de ses chansons. On ne l'avait pas encore vu que ses paroles fétides l'annonçaient. On eût dit que ce vieux Cynique avait un bourbier dans la poitrine à la place du cœur.

Que sont devenus les trois ou quatre enfants qui furent un moment mes camarades dans cet enfer ? Je l'ignore, mais tandis que la Providence me destinait à une carrière différente, j'aime à croire qu'à temps encore un atelier mieux composé ou mieux surveillé se sera ouvert devant eux. Partout cependant les sollicitations perfides entourent le jeune

homme ; partout des compagnons d'études ou de travail, après s'être vautrés eux-mêmes, voudront le porter à les imiter. Il y a dans l'Evangile une parabole où un damné supplie Abraham en faveur de ses frères encore vivants, et le prie de les faire avertir de son sort pour qu'ils en évitent un semblable. C'est tout le contraire dans le monde. A peine déchu, à peine tombé dans le vice, toute supériorité morale irrite ; ce qu'on veut, ce qu'on cherche, c'est abaisser le niveau à sa hauteur, c'est l'égalité dans l'abjection. « — Allons donc ! tu n'es pas un homme ! — » Et l'on hausse les épaules, et l'on ricane, et si celui qu'on veut perdre a l'esprit faible, il est bientôt entraîné et sali. « — Tu n'es pas un homme ! — » Et c'est précisément parce que je suis un homme, leur répondrais-je si j'étais encore à l'âge où l'on croit pouvoir nous intimider et nous séduire par un semblant de dédain, c'est parce que je suis un homme que je tiens à conserver ma raison et ma dignité. Que n'aurions-nous pas à raconter sur la facilité avec laquelle on accorde aux moqueries d'un méchant et d'un sot ce que la fougue des passions n'aurait jamais pu obtenir ! — Un de ces malheureux jeunes gens à qui l'on répétait aussi qu'il n'était pas un homme parce que jusque-là il s'était respecté, commit un jour une action atroce. Il avait rencontré plusieurs fois dans les rues une pauvre fille du peuple, une de ces laborieuses ouvrières qui soutiennent leurs vieux parents par leur travail, et

il l'avait suivie d'un pied furtif jusqu'à la porte de la maison où elle habitait. Ce jeune homme était riche, conseillé par les débauchés qu'il appelait ses amis et qui lui avaient appris à spéculer sur les besoins d'une famille indigente, il osa parler, il osa offrir de l'argent pour payer le sacrifice de l'honneur. La réponse fut ce qu'elle devait être : la jeune fille repoussa les offres coupables avec une vertueuse indignation. Le tentateur se retira confondu. Mais comment avouer son échec à ces libertins, nés d'une femme pourtant, et qui ne croient point à la vertu des femmes ? Lui éconduit ! lui méprisé par une courtisane ! . . Mais c'était proclamer sa gaucherie, sa maladresse ! — il ne le pouvait pas ; il sentait qu'il ne le pouvait pas. Il s'empressa donc de répondre aux questions de ses camarades que tout avait réussi selon ses désirs ; mais il n'était pas encore habitué au mensonge et les autres s'aperçurent de son embarras. Grande contestation entre les amis. On cria à la dissimulation, l'ironie s'éveille, les sarcasmes pleuvent : « — Eh bien ! dit l'imposteur, voulez-vous la preuve de ce que j'avance ? Venez ce soir devant la maison de cette fille, vous me verrez y entrer, et demain matin, avant le jour, revenez-y, et vous me verrez sortir. » Les camarades acceptent la proposition. Le jeune homme entre, comme il l'avait dit, dans la maison de l'ouvrière, mais, une fois la porte

fermée derrière lui, au lieu de monter à la chambre de l'honnête famille, il se glisse sous l'escalier, il se cache dans un caveau comme un voleur. Il passa ainsi toute la nuit, et, l'heure convenue arrivée, il sortit fièrement, tout glorieux d'avoir terni par une ruse abominable la réputation d'une femme vertueuse. Dites, Messieurs, vous qui avez une femme, une fille ou une sœur, dites si cette action est l'action d'un homme ou celle d'un démon? dites si parmi les forçats vieillis dans les bagnes, on rencontrerait aisément un crime aussi lâche et aussi odieux?..

Que les hommes sans mœurs, toujours si empressés à grossir la liste de leurs victoires et conquêtes, y ajoutent ce que je viens de raconter. Au reste, si nous ne voulons pas reconnaître la preuve d'une âme virile dans une pareille infamie, nous ne la verrons pas davantage dans aucune de ces actions qui profanent, avilissent de pauvres créatures plus faibles que nous, et que nous devrions défendre nous-mêmes contre les entraînements de leur cœur. Séduire une jeune fille pour la précipiter dans l'opprobre, ôter à une femme mariée le respect de ses devoirs, s'engager dans une union illicite, une grossière parodie du mariage sans autorité devant la loi, sans valeur devant Dieu, condamner celle dont on a fait sa compagne à envier, à haïr les véritables épouses, à ne fréquenter que des femmes méprisées comme elle, à rougir du nom de mère, ce nom le premier

sorti de nos lèvres, le plus doux à prononcer, tout cela, on aura beau nous le montrer sous des couleurs séduisantes, nous le réprouvons, nous le flétrissons de toutes nos forces comme ce qu'il y a de plus cruel et de plus honteux. Non! le mépris de la femme, à peine caché sous le masque d'une adoration brutale, non! ce mépris ne sera jamais la marque à laquelle nous reconnaitrons qu'un enfant est devenu un homme, c'est-à-dire un être raisonnable, et pouvant choisir entre le bien et le mal.

Nous avons dit que les débauchés n'avaient que du mépris pour les femmes. — A dix-huit ans, je rencontrai dans un bureau où je travaillais, un jeune homme doué de qualités éminentes et qui devint mon ami. Dans les premiers jours de notre liaison et quand nous n'étions encore l'un pour l'autre que de simples connaissances, il me demanda très-sérieusement ce que je pensais des femmes, et il attendit ma réponse avec une sorte d'anxiété. Mes idées étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui: je répondis avec des paroles de respect, d'admiration, d'enthousiasme même, et, quand j'eus fini, celui qui m'écoutait et que je ne reverrai plus, me remercia avec effusion. — « Je commençais à vous chérir, » me dit-il, mais je voulais savoir si vous étiez digne de l'amitié. » — Messieurs, pardonnez-moi ce souvenir tout personnel, mais je voudrais inviter les jeunes gens honnêtes à imiter la prudence de mon

ami, à ne former aucune liaison intime avant de s'assurer si celui qui les recherche respecte ou méprise les femmes. Combien de fois n'avez-vous pas entendu comme nous, combien de fois n'entendrez-vous pas dans le monde ces plaisanteries abjectes, ces calomnies indécentes, indices toujours certains de la bassesse des sentiments et de la dépravation du cœur! — Ah! dirons-nous à nos jeunes amis avec Silvio Pellico, « rejetez cette affreuse tentation, ou » vous-mêmes, fils de la femme, vous serez méprisables. Détournez vos pas de la société de ceux qui, » dans la femme, ne savent pas honorer leur mère. » Foulez aux pieds les livres qui la dégradent en prêchant la licence. Restez dignes, par votre noble » estime pour la dignité de la femme, de protéger » celle qui vous donna la vie, de protéger vos sœurs, » de protéger un jour peut-être celle à qui vous aurez » donné le titre sacré de mère de vos enfants. »

VI.

DES PLAISIRS

III.

Lectures dangereuses. — La Guitare du tapissier Jouvence. — Romanciers et auteurs dramatiques. — Plaisirs de la vanité. — Les bals chez le menuisier. — Plaisirs simples. — Choix à faire entre les plaisirs.

Reprenons notre dernier entretien où nous l'avons laissé, et parlons encore des Plaisirs. Tant de jeunes gens prennent le Plaisir pour le Bonheur, et en le poursuivant tournent le dos au but qu'ils voudraient atteindre; tant d'âmes honnêtes se laissent séduire par ces fantômes de félicité qui revêtent toutes les formes, que nous devons insister sur ce sujet, et ne pas craindre au besoin de nous répéter quelquefois. D'ailleurs, nous n'avons pas tout dit à la jeunesse qui nous écoute en lui montrant les désordres causés par l'ivrognerie, la passion du jeu et le libertinage. Avant les plaisirs coupables, il y a les plaisirs dangereux,

et celui qui signalerait les uns sans mentionner les autres, ressemblerait à un homme qui nous avertirait que nous sommes dans le voisinage d'un abîme, sans nous détourner en même temps du chemin qui nous y conduirait.

Un de ces plaisirs dangereux, de ces plaisirs trop souvent avant-coureurs du vice qu'ils apprennent à excuser, à caresser, à glorifier même, c'est le mauvais choix de nos lectures. Un jeune homme passe pour un modèle de raison parce qu'il n'entre jamais dans un cabaret et qu'on ne le voit point dans une compagnie suspecte : il aime l'étude, du moins il paraît l'aimer, car, après les heures données au travail, il visite fréquemment le cabinet de lecture, et il est rare de le rencontrer dans les rues sans qu'il porte quelques volumes sous le bras. C'est un savant, c'est un sage, disent ses camarades d'atelier. — Ah ! Messieurs ! prenez garde ! ce savant n'a jamais lu un ouvrage utile ! Ce sage emploie à corrompre son esprit et son cœur les moments que vous consacrez au sommeil ou à d'innocentes récréations ! — L'étude est un noble délassement pour l'ouvrier comme pour tous les hommes, et nous convenons, avec la maxime orientale, qu'un bon livre est un bon ami, un ami qui ne révèle pas nos secrets et qui nous enseigne la sagesse. Mais s'il est vrai que le meilleur compagnon pour passer le temps soit un bon livre, que dire de

ces romans licencieux, de ces histoires mensongères et perfides qui, au lieu de s'adresser aux généreux instincts de l'homme et d'éclairer son esprit, troublent, obscurcissent au contraire son intelligence, et ne tendent qu'à exciter, qu'à développer en lui ces appétits grossiers qui le ravalent au-dessous des plus vils animaux de la création ! « Les livres sont à l'âme ce que la nourriture est au corps, » a dit Saint-Evre-mont. Comment donc une âme accoutumée à se nourrir de poisons et d'immondices, ne tomberait-elle pas bientôt en défaillance et en langueur ? Mieux vaut cent fois n'avoir jamais ouvert un livre et ignorer de quelle façon on épelle un mot, que de fausser son jugement et de risquer sa moralité dans l'ignoble commerce de tel ou tel roman absurde ou infâme. Les plus ignorants et les plus sots ne sont point ceux qui ne savent pas lire, mais ceux qui ont lu sans discernement des livres sans vérité et sans valeur.

Un des inconvénients de ces livres, et ce n'est pas le moindre, c'est qu'au lieu de peindre le monde réel où nous sommes destinés à vivre, ils nous transportent dans un monde fantastique où rien de ce qui arrive ne peut nous servir de conseil ou de leçon. J'ai entendu parler d'un ouvrier tapisserie nommé Jouvence à qui les ouvrages d'un de nos romanciers les plus connus avaient donné de singulières prétentions. Charmé de voir dans ces livres des compagnons charpentiers ou menuisiers idolâtrés des comtesses

et des marquises, il ne rêvait que des amours aristocratiques et une épouse dont les ancêtres auraient assisté au conseil du roi Pépin. Pour se rendre plus digne d'une telle alliance, il ne trouva rien de mieux que de remplir sa mémoire de phrases romantiques et d'apprendre à râcler une méchante guitare. Le soir, sa guitare suspendue à son cou par deux bouts de lisière, il errait par les rues de la ville endormie, et, s'arrêtant sous les balcons des riches héritières, il tirait de son instrument invalide des sons discordants. Après un prélude toujours trop long pour les oreilles qu'il déchirait, Jouvence soupirait d'une voix langoureuse :

Viens, gentille dame !

ou bien :

Je suis Lindor ; ma naissance est commune.

Mais là ne s'arrêtaient point ses tentatives amoureuses. Lorsqu'il allait tapisser un salon, poser une draperie, il adressait des regards sympathiques, des regards qu'il croyait incendiaires aux jeunes femmes qu'il rencontrait dans les maisons où il travaillait. Cette comédie n'attira pas de suite l'attention des nobles dames, mais quelques aveux entrecoupés de soupirs, quelques tirades éloquentes sur les préjugés et la tyrannie des pères orgueilleux, éveillèrent enfin les soupçons, et, alors, on prévint de tous côtés le patron du tendre *Lindor*, qu'il eût, à l'avenir, à gar-

der Jouvence dans son atelier. Le pauvre garçon s'était couvert de ridicule, et ses camarades lui répétaient tous les jours, en se moquant de lui : « — Beau chanteur, à quand la Marquise? — » Pour les faire taire, Jouvence, qui commençait à reconnaître que les mariages qui l'avaient ébloui n'étaient ni communs ni faciles; Jouvence, disons-nous, peut-être dans un moment de désespoir, proposa à une jeune couturière, sa voisine, son cœur et son nom. La jeune fille n'eut pas le courage de refuser, et le mariage se fit, au grand étonnement des compagnons d'atelier qui ne pouvaient comprendre une conversion si subite. Il n'y avait guère lieu de s'étonner pourtant, car Jouvence ne tarda pas à prouver que sa sagesse d'un moment n'était qu'une boutade, et qu'au fond, il rêvait encore un brillant avenir. D'abord, il prit en aversion la colle, les clous dorés et les franges, et il troqua ses outils de tapissier contre une plume d'oie dans je ne sais quel bureau. Puis, il trouva que cette plume tant désirée ne le menait pas assez vite aux honneurs, et un beau matin, prenant sa moitié sous le bras, il partit pour la capitale, léger d'argent comme Fanchon la vieilleuse, et n'apportant à Paris que ses chansons, sa guitare, ses vingt-cinq ans et l'espérance. Que devint-il?... — Par une belle soirée d'été, j'ai vu, à Brest, sur la place d'armes, un jeune homme à longue chevelure, qui pinçait de la guitare et chantait en affectant les poses les plus dramatiques. Tan-

dis que la foule se pressait autour de la chaise qui lui servait de théâtre, sa femme faisait la quête dans un vieux chapeau. Les deux époux paraissaient médiocrement épris l'un de l'autre à en juger par une querelle qui survint entre eux. On riait beaucoup des injures qu'ils s'adressaient réciproquement, et les enfants (*cet âge est sans pitié!*) donnèrent raison au mari et à la femme en les insultant, en les huant de compagnie, ce qui obligea le couple furieux à quitter la promenade, escorté d'une troupe de vauriens. Je me suis demandé si ce malheureux virtuose en plein vent n'était pas le pauvre Jouvence. — Ce qui est probable, c'est que, rangé dans la nombreuse cohorte des génies incompris, les fatales journées de juin auront trouvé le romanesque tapissier derrière les barricades. Lui aussi, il aura voulu punir la société de n'avoir pas réalisé ses rêves. Il lui fallait une marquise; il lui fallait un hôtel, et l'infortuné n'avait qu'une couturière et une guitare de trois frans cinquante centimes!...

Si notre supposition sur Jouvence est toute gratuite, nous ne courons aucun risque de nous tromper, en affirmant que des lectures imprudentes ont égaré la presque totalité de ces hommes toujours prêts pour l'émeute; toujours disposés aux bouleversements. Combien de jeunes gens ne connaissent l'histoire de leur pays que par les romans et les pièces de théâtre, c'est-à-dire le plus souvent par les mensonges et les

calomnies d'écrivains sans pudeur et sans loyauté! — Pas un nom vénérable qu'on ne salisse, qu'on ne livre travesti aux huées de la foule; pas de nom hideux qu'on ne préconise au contraire, et pour lequel on ne mendie au pauvre peuple ses applaudissements. Parodiant les paroles de saint Remy au fondateur de la monarchie française: « — Brûle ce que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé. » La plupart des auteurs de drames et de romans, semblent s'étudier à qui renversera le mieux toutes les idées reçues, à qui plongera plus avant dans le chaos du doute le sens moral obscurci. Nous parlerons un autre jour de ces brochures, de ces journaux politiques qui excitent classe contre classe, et qui, tout en prétendant défendre et consoler l'ouvrier, n'ont à lui offrir que le cauchemar de la haine, la convoitise des jouissances matérielles, l'égoïsme et les glaces du cœur. La littérature comme la politique et bien longtemps avant la politique a pénétré dans l'atelier et dans la mansarde, et là, en jetant la perturbation dans les intelligences, en flattant l'orgueil de la raison, la licence de l'esprit, elle a dégoûté les âmes des rudes sentiers de la vertu, elle a amolli le courage, elle a entraîné les désirs autrefois modestes et purs vers un avenir d'argent et de honteuses voluptés. Les héros de tant de monstrueuses fictions sont devenus des types favoris, des familiers de la maison, des mo-

dèles à suivre. Comme Jouvence, à force de vivre avec eux, on s'est pris à croire à leurs aventures les plus invraisemblables, et peu à peu, sans même s'en apercevoir, on a perdu sa bonne nature pour s'affubler d'un caractère de convention; et, faute de pouvoir reproduire en soi une grandeur impossible, on a copié au moins du personnage fictif les habitudes extravagantes et les mauvaises mœurs. Oh! que je voudrais détourner tous nos jeunes amis des sources empoisonnées d'une littérature corruptrice! — Les romanciers et les auteurs dramatiques pouvaient faire le bien; ils pouvaient donner une forme attrayante à de nobles inspirations, populariser les beaux exemples de l'histoire, propager la morale éternelle, les doctrines conservatrices de la famille et de la société; ils le pouvaient, mais combien peu l'ont voulu!... — Otez de nos cabinets de lecture les ouvrages où la vertu est présentée comme une duperie, où le vice est caressé sous toutes ses formes, où l'indécence des tableaux le dispute au cynisme des principes; ôtez de nos théâtres les comédies où la vieillesse est un objet de risée, la chasteté d'un jeune homme un ridicule, l'infidélité d'une épouse une espièglerie, l'effronterie d'une jeune fille une gentillesse; ôtez tous ces abus du talent, toutes les débauches de l'esprit des yeux d'un lecteur ou d'un spectateur d'autant plus facile à séduire qu'il est plus naïf et plus confiant, et dites si beaucoup

de romans et de pièces dramatiques résisteront à cet examen? Il faut donc une prudence bien grande pour choisir dans cet effroyable pêle-mêle, surtout lorsque, sans études, on ne peut adopter ou rejeter un livre sur le nom seul de l'auteur. Trop souvent le jeune ouvrier lit au hasard ce qui lui tombe sous la main. Qu'il se souvienne, au moins, dès qu'un sentiment mauvais attirera son attention, qu'un bon livre doit être un bon ami, et qu'un bon ami ne donne que de bons conseils. Malheur à lui s'il résiste au premier murmure de sa conscience, et si, au lieu de rejeter le volume tentateur, il persiste à lire la rougeur au front. On croit dans nos campagnes bretonnes à des démons auxquels il devient impossible d'échapper si on ne les quitte au premier tour de danse. Cette légende cache un enseignement sérieux. Avis aux lecteurs téméraires.

Au reste, ce n'est pas seulement au moment de nous engager dans des lectures imprudentes qu'il serait sage de nous rappeler qu'on ne rompt jamais trop tôt avec le mal. Nous n'avons rien dit encore des plaisirs de la vanité, et de la pente rapide qui conduit de la vanité à la dissipation, et de la dissipation à l'opprobre. Ici, une histoire rigoureusement vraie dans tous ses détails, mais que de graves motifs nous obligent à raconter encore sous des noms d'emprunt, peindra mieux les dangers de l'entraînement que tous les discours que nous pourrions faire.

Il y a un peu plus de trente ans qu'une société d'ouvriers, dont quelques-uns me sont parfaitement connus, se réunissait tous les dimanches du 1^{er} Janvier au Mercredi des Cendres, pères, mères, jeunes gens, jeunes filles, dans un atelier de menuisiers transformé chaque semaine en salle de bal. On avait eu le bon esprit, dans ces réunions où régnait une gaieté franche et décente, de fermer impitoyablement la porte à tout ce qui n'était pas artisan, seulement, aux ouvriers de la ville, se trouvaient mêlés quelques ouvriers militaires. Un de ces derniers, à peine âgé de vingt ans, et que nous nommerons Valentin, était surtout recherché par les danseuses qui louaient à l'envi son élégance et ses façons de grand seigneur. Valentin ne possédait au monde que son état d'armurier, et néanmoins, il était de tous les bals, toujours le mieux mis, toujours plus généreux auprès des femmes pour ces mille petits riens qu'il leur est permis d'accepter. Fier de ses succès et de la réputation de magnificence qu'il commençait à acquérir, le jeune homme redoublait ses prodigalités, ne reculait devant aucune dépense, et, forcément, comme il n'avait point découvert l'art de faire de l'or, il contractait des dettes qui grossissaient tous les jours. Plusieurs fois dans le cours de ces soirées de plaisirs où sa joyeuse humeur et son aimable caractère auraient suffi pour lui attirer toutes les préférences, plusieurs fois il arrangea des scènes de

travestissements, et parut sous de riches costumes dont le prix de location s'élevait très-haut. Le Dimanche-Gras il fut encore plus brillant que de coutume, mais, par moments, quelque effort qu'il fit pour conserver son entrain habituel, on remarqua qu'il semblait inquiet et soucieux. Le soir du Mardi-Gras il n'arriva point à l'heure ordinaire pour ouvrir le bal; les danses commencèrent sans lui, elles continuèrent sans lui durant plusieurs heures, et chacun se demandait ce qu'il pouvait être devenu. Les jeunes gens furent les premiers à convenir que Valentin absent, il manquait quelque chose à la fête, et l'un d'eux fut envoyé à sa recherche avec injonction de l'amener à moins d'empêchements sérieux. L'envoyé se fit attendre longtemps; enfin, il revint, mais seul et les traits bouleversés. Un groupe se forma autour de lui, et, dès les premières paroles prononcées à voix basse, la surprise et la consternation se peignirent dans tous les yeux. Bientôt la funeste nouvelle courut dans le bal et les amusements cessèrent. Valentin était arrêté. On l'avait surpris quelques heures auparavant dans le bureau d'un caissier de l'Etat, au moment où il venait d'en forcer la porte, et où il allait puiser dans un tiroir déjà ouvert. On parlait d'un complice employé dans ce même bureau, et qui, plus hardi, avait trouvé moyen de s'échapper, tandis que Valentin, déjà troublé par le remords, avait perdu la tête en entendant du bruit, et, incapable de fuir, était resté cloué à sa place.

Voilà où des plaisirs dispendieux et au-dessus de sa position de fortune avaient conduit ce malheureux jeune homme. — Écrasé sous le poids de sa faute, il n'essaya point de l'atténuer, et lui qu'on se disputait naguère dans toutes les sociétés, lui dont les qualités attachantes attiraient toutes les sympathies, il fut condamné aux galères, et, durant plusieurs années, il n'eut plus d'autre compagnie que celle des forçats. Accablé de douleur, sincèrement repentant, sa conduite au bagne fut exempte de reproche, mais à l'expiration de sa peine, lorsqu'il rentra dans le monde, il n'en était pas moins deshonoré. J'ai dit l'expiration de sa peine. Non, sa peine n'expira point à la sortie du bagne; elle ne finit qu'à sa mort. Plein d'amour pour son pays et sa famille, il lui fallut renoncer à l'un et à l'autre, et chercher des lieux où son nom était inconnu. Que d'aveux humiliants ne fut-il pas obligé à faire à ceux qui lui procuraient du travail! Que de soupçons n'eut-il pas à essuyer de leur part! Que de préventions n'eut-il pas à vaincre! — Dans les ateliers où il travaillait, il tremblait à chaque instant qu'un nouveau venu ne lui ôtât l'estime de ses camarades en les instruisant tout à coup de sa faute et de sa punition. Il arriva aussi un jour où, ne pouvant plus supporter son isolement et soupirant après les liens sacrés du mariage, l'infortuné eut la faiblesse de vouloir associer une femme à sa douloureuse existence. Ce fut un moment bien pénible, un moment d'agonie morale que celui où le

forçat libéré confessa sa honte aux parents de la jeune fille qu'il aimait. Sans doute, ses supplications rencontrèrent d'abord de grandes résistances. Il se maria pourtant. Mais que de scènes déchirantes avant de réussir à faire accepter un nom flétri!... Je n'essaierai pas de raconter les chagrins journaliers de ce ménage, chagrins qui abrégèrent la vie de la jeune femme. Le mari lui-même fut attaqué d'une maladie mortelle; et, comme il avait des enfants, moitié dans l'intention de leur laisser après lui des protecteurs dans la famille qu'il avait encore au pays, moitié poussé par l'extrême désir de revoir cette terre natale qu'on n'oublie jamais, Valentin se jeta dans une diligence avec ses enfants, et reprit la route de cette ville si éloignée où il trouvait plus doux de mourir. Les fatigues du voyage aggravèrent beaucoup son état de souffrance, et, à mesure qu'il avançait vers le but de sa course, il sentait que le terme de son existence approchait non moins rapidement. A demi couché dans la voiture entre les pauvres petits qu'il considérait déjà comme orphelins, il vit les premiers chênes de sa province jeter leur ombre au bord de la route; il reconnut le costume des pères, il salua à l'horizon des clochers qu'il pouvait nommer tous par leurs noms. Mais lorsqu'il ne fut plus qu'à une courte distance de la ville où sa mère s'était réjouie de sa naissance, où tant de bons cœurs l'avaient aimé, où son déshonneur était public, où ses traits n'éveille-

raient à présent qu'un odieux souvenir, oh! alors, Valentin n'eut plus la force de regarder autour de lui, et, cachant sa tête dans ses mains, il fondit en larmes. Combattu entre la honte et l'instinct de la patrie, du coin de la voiture où il se tenait courbé, le malade interrogeait ses enfants. Il voulait savoir si la cognée n'avait point abattu les bois tant de fois parcourus dans son jeune âge; si la chapelle où sa mère allait prier n'était pas détruite; si une chaumière, une fontaine, un buisson dont il avait souvenance se trouvaient encore à la place où il les voyait toujours. « — Père, disaient les enfants, voyez donc là-bas cette grande eau, cette eau bleue qui brille au soleil. — C'est la mer, répondait le malade avec cet enivrement des habitants des côtes, privés longtemps de la vue des flots. C'est la mer! » Et sa poitrine se gonflait, et il respirait délicieusement les brises marines. Les enfants remarquèrent aussi le cimetière, les remparts, et si Valentin avançait la tête involontairement, il la retirait aussitôt de peur qu'un passant ne reconnut son visage et ne se dit à lui-même : — « Voici le forçat! » La voiture entra dans la ville, et pas une figure amie ne se présenta pour recevoir le mourant. Une femme inconnue l'aborda. On lui avait bien recommandé, dit-elle, de conduire vite dans son hôtellerie, à deux pas, un Monsieur malade qui descendrait ce jour-là de voiture, et de le garder jusqu'à la nuit où

quelqu'un viendrait le réclamer. La figure couverte de son mouchoir, Valentin se glissa le plus vite qu'il put à la suite de cette femme dans une maison voisine, et là il attendit l'obscurité de la nuit pour rentrer sous le toit paternel. Quel retour, et que de pleurs versés dans cette réunion de famille qui demeura secrète, et que la personne qui m'a raconté tous les détails de cette histoire ignore plus de vingt ans! — Quelques jours après cette réunion si triste, Valentin mourut sans avoir vu personne autre que son père, sa mère et ses sœurs. Ses funérailles firent aussi peu de bruit que son retour. A peine osa-t-on accompagner son corps au cimetière, et visiter ensuite de temps en temps la place où il reposait sans qu'aucun nom tracé sur la croix rappelât sa mémoire.

Plaignons ceux qui s'exposent à de semblables malheurs pour des plaisirs factices, qu'il ne faut pas confondre avec les plaisirs simples les vrais plaisirs. Contracter des habitudes de dépenses au-dessus de nos moyens de fortune, c'est courir sûrement à notre perte; c'est préparer jour par jour la ruine de notre honneur. Les Fourieristes qui méprisent tout ce qui est sage et ne parlent sérieusement que des folies harmoniennes, les Fourieristes se moquent des plaisirs simples qui leur paraissent assoupissants. Ils n'ont donc jamais rencontré de ces heureuses familles où la simplicité des mœurs, bien loin de porter les cœurs à l'ennui, à l'engourdissement, entretien-

nent en eux, au contraire, la plus douce gaîté? Pour moi, dès ma petite enfance, j'ai connu plusieurs de ces familles, et comme j'en ai observé d'autres aussi où les goûts étaient différents, où un amusement n'avait de valeur qu'à condition qu'il coûtât fort cher et qu'il fit grand bruit, j'ai pu comparer ces familles entr'elles et juger de quel côté était le plaisir. Loin, bien loin les festins somptueux! C'est autour d'une table de sapin recouverte d'une nape de coton écru, et sur laquelle n'apparut jamais ni porcelaines, ni cristaux, c'est là que j'ai trouvé des visages épanouis, des yeux pétillants d'allégresse. Trois ménages d'ouvriers s'étaient cotisés pour tirer ensemble le gâteau des Rois: la dépense ne s'élevait pas à cinquante centimes par tête; et cependant, à l'air important des jeunes filles qui, ce jour-là, avaient voulu se charger de la cuisine, on devinait aisément qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire et de délicieux. Quelles exclamations accueillirent le plat fumant où l'oie aux marrons nageait dans une sauce appétissante! Et la fameuse bouteille de vin blanc apportée triomphalement au moment du dessert, comme tous les verres se tendirent vers elle! comme elle fut proclamée exquise! comme on se plut à croire à une erreur du marchand pour rehausser la qualité du vin!... Puis on trinqua à la santé de tous les convives, et, tant bien que mal, il fallut que tout le monde chantât. J'ai assisté depuis à de splendides repas où

nous avions derrière nous de beaux valets en habits noirs et en gants blancs pour nous servir, mais jamais, oh! non, jamais je n'ai vu un dîner aussi agréable, une joie pareille!

Et les parties de campagne! Certes, je crois au génie inventif des modernes réformateurs, mais comment imaginer quelque chose de mieux que ces bonnes promenades du dimanche au milieu des champs? Le soleil se lève avec nous et nous envoie ses premiers rayons à travers les grands arbres de la route: tous les buissons exhalent des parfums, l'allouette chante son cantique en s'élevant au-dessus des blés, l'*angelus* tinte à quelque clocher de village. Ce n'est encore que le départ, l'heure de l'espérance, et l'on jouit déjà. Peut-être de vieux parents sont-ils des nôtres, et tandis que les enfants grimpent sur les fossés, se poursuivent en sautant comme de petits chevreaux; tandis que les jeunes gens se tiennent sous le bras et causent amicalement de leurs travaux, de leurs affections et de leurs projets, eux, les vieillards, ils retrouvent ensemble le trésor enfoui des souvenirs, et le charme de ces douces réminiscences ajoute une gaîté nouvelle à la commune gaîté. Ici les plaisirs des sens n'ont rien que de pur, parce que les plaisirs du cœur se confondent avec eux, et qu'on est heureux surtout de s'aimer, d'admirer ensemble les enchantements d'une belle nature, et qu'on est certain, le

soir, de s'en retourner contents les uns des autres. Pour bien apprécier un plaisir, il faudrait se transporter d'avance au lendemain du jour où nous voudrions le goûter. Si le plaisir est innocent, le lendemain sera paisible et tout rempli de pensées charmantes; s'il est coupable, au contraire, le jour qui le suivra n'amènera que des soucis ou des remords.

« Le péché, a dit Milton, avait jusqu'à la ceinture la » forme d'une belle femme, mais le reste du corps » ressemblait à un monstrueux serpent, aux replis » écailleux, armé d'un mortel aiguillon; à sa ceinture » était attachée la meute des chiens de l'enfer qui, » la gueule béante, remplissaient l'air de leurs affreux aboiements. »

Laissons, Messieurs, laissons des esprits faussés et des imaginations malades promettre à l'humanité une suite de plaisirs tout matériels et parfois repoussants, qu'ils nomment un *parcours de bonheur*. (1) Nous ne condamnons pas tous les plaisirs, bien loin de là! Mais ceux que nous acceptons, que nous recherchons, n'ont rien de commun avec les jouissances brutales préconisées par une théorie matérialiste. Dieu en donnant à l'homme des sens n'a point exigé de lui qu'il renoncât aux satisfactions qui s'y rattachent; mais ces satisfactions, réglées par la religion et la morale, ne conservent leur innocence qu'autant

qu'elles ne dégénèrent point en assouvissements grossiers. Il faut même oublier entièrement la dignité humaine pour attacher principalement aux sensations physiques l'idée du plaisir. « Moins les plaisirs s'adressent directement à l'âme, a dit avec raison un de nos plus aimables philosophes, moins ils ont de puissance pour nous intéresser. » C'est donc la satisfaction de l'âme que nous devons chercher avant tout, certains que les jouissances morales sont de beaucoup les plus désirables, et qu'en se mêlant aux plaisirs d'une nature moins céleste, elles en doublent le prix. Or, je soutiens que le contentement de l'âme ne se rencontre ni dans l'intempérance, ni dans la passion du jeu, ni dans le libertinage, ni dans les lectures dangereuses, ni dans les folles dépenses du dissipateur. De plus, j'ajoute, en terminant, que si jamais le plaisir se présente à nous sans la modération, sa compagne nécessaire, nous pouvons compter que la peine se tient cachée derrière lui, et qu'elle ne tardera pas à le remplacer.

(1) Fourier, *Traité d'Association*. T. 1, page 479.

VII.

DE LA FAMILLE.

I.

Souvenirs du vieillard. — Piété filiale et amour fraternel. — L'enfant du pauvre et l'enfant du riche. — L'ouvrier loin de sa famille. — Encore les souvenirs de la maison maternelle. — Les enfants ingrats. — Des égards entre frères et sœurs. — Le frère du conscrit. — Longue vie promise aux bons fils.

Si vous rencontrez un homme au déclin de la vie, lorsque ses épaules se courbent sous le poids des années, que ses traits idéés se façonnent à l'immobilité de la tombe, que ses yeux s'éteignent, que sa voix fatiguée se refuse aux longs discours ; si vous rencontrez un vieillard décrépiti, impotent, taciturne, sans intérêt pour ce qui se passe aujourd'hui, sans mémoire pour les événements d'hier, voulez-vous opérer en lui un prodige ? Voulez-vous rendre à ce cadavre le sentiment, la mémoire, le regard et la parole ? — Interrogez-le sur les joies de l'enfance, sur les plaisirs du foyer paternel. — Les alentours

du berceau, les jeux d'une petite sœur, l'oreiller sur lequel on reposait sa tête au bruit cadencé des chansons de sa mère, le livre où notre père nous enseignait à lire le *Pater* ou le *Credo*, et tenait nos yeux attachés à son doigt, voilà les souvenirs qui survivent à tous les autres, et que la caducité elle-même n'efface point. Rappelez à la vieillesse un nom contemporain du jeune âge, une date voisine de la naissance, et aussitôt l'esprit se réveille, le front s'éclaircit, l'œil brille, les mots abondent sur les lèvres, on retrouve à la fois et mêlées les unes aux autres les douceurs du rire et du pleurer. Nous avons eu raison de dire un soir que les jouissances morales étaient les meilleures : quelle autre après la fuite de la jeunesse et de l'âge mûr demeurerait ainsi cachée en nous comme un trésor dans un édifice en ruines ? Quelle autre réchaufferait encore au bord de la fosse un cœur qui va cesser de battre ?

Je me suis toujours étonné de la récompense promise par le Décalogue à celui qui honorera son père et sa mère, tant notre amour pour nos parents me paraît en lui-même une félicité. — Ces souvenirs d'enfance dont la ténacité résiste à toutes les inconstances de la vie, ces souvenirs, nous le répétons, empruntent la meilleure partie de leur charme à la Piété filiale et à l'Amour fraternel. De qui avons-nous appris ce qu'il y a au monde de plus enchanteur, de plus divin ; de qui avons-nous appris à aimer,

sinon de notre mère et de notre père, de nos frères et de nos sœurs ? C'est au foyer de famille que nous avons senti pour la première fois notre cœur se fondre, tendrement pressé sur un cœur ami. Nous ne savions pas encore que nous aimions, et déjà, quand notre mère nous caressait, quand notre père nous faisait un oreiller de sa poitrine, nous éprouvions une joie, une ivresse que, peut-être, nous n'avons jamais retrouvée depuis aussi pure, aussi abondante. — « Honore tes parents, » disent avec le Décalogue les lois de Pythagore et les lois égyptiennes. « Qu'il meure le fils qui a désobéi trois fois à son père, » disent les lois du second Zoroastre. « Que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père, que celui qui ne le défend point, soit puni de mort, » disent les lois de Solon. Ainsi, partout la raison humaine se trouve d'accord avec la raison divine pour condamner les enfants ingrats ; et nous le comprenons d'autant mieux qu'en négligeant de remplir les devoirs d'un bon fils nous n'avons pas même l'excuse de la difficulté de ces devoirs ; au contraire, nous nous privons d'incalculables jouissances.

Mais si dans toutes les conditions les premiers sentiments de la nature ont tant de prix, que sera-ce sous le toit du pauvre, dans la maison de l'ouvrier où l'enfance s'écoule toute entière sous les yeux des parents, où l'habitude de vivre ensemble rend chaque jour plus nécessaires les uns aux autres tous les

membres de la famille ? Le collège, le couvent, le pensionnat réclame de bonne heure l'enfant du riche. A peine échappé du berceau, il part, il se sépare de son père et de sa mère, il les quitte en pleurant, le cœur brisé, mais il les quitte, et, peu à peu, il se désaccoutumera du besoin impérieux de les voir ; il apprendra, quelle que soit sa sensibilité, que leur présence n'est pas indispensable à sa vie. Si la famille a des jours de fête, l'écolier sera trop loin pour les partager. Si de mauvais jours surviennent, les soucis de son père, les larmes de sa mère seront perdus pour l'enfant, car dans les lettres qui lui seront adressées au collège, moitié pour lui éviter un chagrin, moitié pour ne pas risquer des secrets domestiques au milieu de personnes étrangères, on se gardera bien de lui en parler. Nous avons senti encore, nous, enfants du peuple, témoins de tous les événements de la maison maternelle, nous avons senti combien notre tendresse pour nos parents s'est augmentée de la crainte que nous avons eue de les perdre, quand la maladie les a retenus devant nous sur un lit de douleur. Or, il n'y a point de mère malade, il n'y a point de mère mourante pour le collégien et la pensionnaire ; ils sont absents, ils sont éloignés ; et, par conséquent, ces luttes entre la crainte et l'espérance, ces luttes où le sentiment devient une passion, ils ne les connaissent point comme vous et moi. Et les fatigues, et les privations

particulières aux pauvres, et que nos parents se sont imposées tant de fois pour nous les épargner, est-ce que nous pourrions les mettre en oubli ?... Un soir, au temps du chômage, c'est-à-dire au temps de misère, le pain s'est trouvé bien petit à la maison, et la mère a prétendu n'avoir pas faim pour laisser à son fils une part plus grande. Un autre soir, c'est le père qui est revenu de l'atelier, pâle, le front couvert de sueur, exténué par un travail au-dessus de ses forces ; c'est la sœur, c'est le frère qui ont sacrifié leurs petites épargnes pour nous acheter un vêtement. Dieu est juste, il veut que chaque semence porte son fruit ; il veut que l'amour soit toujours proportionné à la peine. Plus nos parents ont souffert pour nous élever, pour faire de nous des hommes, plus nous leur devons de reconnaissance, de respect, de soins et de dévouement.

Je plains de toute mon âme, je plains amèrement l'ouvrier que le manque de travail force à quitter pour longtemps et peut-être pour toujours la maison où il a passé son enfance et la première moitié de sa jeunesse. J'ai vu bien des scènes d'adieux sur la route de Paris où j'habitais dans les faubourgs de Brest, et lorsque le pauvre jeune homme s'éloignait le sac sur le dos, le bâton à la main, n'osant plus détourner la tête une fois qu'il avait embrassé sa mère, il m'est arrivé souvent de me sentir aussi ému, aussi attristé que si ce voyageur entrevu pour la pre-

mière fois eût été un de mes anciens amis. Quel douloureux contraste, me disais-je, aux deux extrémités de cette route ? Ici les habitudes natales, les visages connus, les frères, les sœurs, le père et surtout la mère ; là bas, des usages nouveaux, et partout l'indifférence et l'isolement ! Oh ! qu'il ne rougisse point de ses larmes ce jeune homme qui laisse derrière lui, avec ce qui le rendait heureux, ce qui l'encourageait au bien, ce qui protégeait ses mœurs, maintenant privées de leur meilleure sauvegarde ! Qui lui rendra loin de sa famille les traditions d'honneur et de vertu rappelées dans les entretiens du soir, la considération attachée à la bonne conduite d'un père ou d'un aïeul, la crainte d'attirer sur un nom connu l'attention maligne de la foule ? — Il sera libre, entièrement libre pour le mal, dans cette grande cité où la corruption est contagieuse. Se trouvera-t-il assez aguerri contre les sollicitations perfides d'un libertin, quand le père, la mère, la sœur, ne seront plus là pour combattre sa redoutable influence ? La piété filiale et l'amour fraternel ne sont pas seulement au temps des chagrins une source de consolations ; ils sont aussi à l'heure du danger des vertus préservatrices.

Qui défendra l'ouvrier, disons-nous, dans cet écroulement subit de tout ce qui l'appuyait, dans cette désertion soudaine des bons génies de la vie domestique ? — Ce qui le défendra ? Eh ! Messieurs !

ceux d'entre vous qui, loin de la maison maternelle, ont pu résister à l'entraînement des passions, aux séductions de l'exemple, ceux-là nous apprendront si leur défense, leur soutien, leur protection, ils ne les ont pas trouvés dans le souvenir, dans le seul souvenir des premières affections de la famille. Ces êtres chéris qu'il vous a fallu quitter, il semble que dans un baiser d'adieu vous avez recueilli sur vos lèvres le parfum de leur âme, et qu'en vos jours de détresse et d'abattement vous avez retrouvé ce parfum aussi doux, aussi suave qu'au moment du départ. Vos camarades de travail, que vous n'avez pas voulu accepter pour compagnons de plaisirs, se sont étonnés de votre sagesse opiniâtre, et peut-être ont-ils cru à des héros de vertu quand vous n'étiez, en réalité, que de bons fils. Ils ne savent pas les hommes qui ont oublié les saintes traditions du foyer, les naïves impressions de l'enfance, ils ne savent pas combien, avec l'esprit de famille, vous cachez de force morale au recoin le plus secret de votre cœur. — Que dirait ma famille si elle me voyait ? — Telle a été votre pensée unique, indifférents que vous étiez aux louanges ou au blâme d'une foule elle-même indifférente, pourvu qu'un mot d'approbation vous arrivât de vos parents bien-aimés. — Epaminondas, après la victoire de Leuctres, était proclamé le triomphateur de Sparte, le restaurateur de Thèbes ; tous les peuples voisins acclamaient son nom. Mais lui : « — Que je suis heu-

reux, disait-il, de la joie que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire! »

Nous ne reviendrons pas sur les obligations de reconnaissance contractées envers la femme qui a veillé sur notre berceau et l'homme qui a dû prolonger sa journée de travail à mesure que nous avions de nouveaux besoins. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, nous le devons à notre père et à notre mère, et celui de nous qui aurait perdu la mémoire de tant de bienfaits, mériterait qu'à défaut des lois humaines, qui ne punissent plus l'ingratitude, Dieu ne lui épargnât point, dès ce monde, un rigoureux châtiment. On a peine à croire qu'il se rencontre des enfants assez dénaturés pour délaisser leurs parents devenus vieux et infirmes, et pourtant, dans quelle ville, dans quel village ne pourrait-on pas citer au moins un exemple de ce honteux et lâche abandon? — N'ai-je pas vu moi-même une femme de quatre-vingts ans, après s'être dépouillée de tous ses biens en faveur de sa fille, n'ai-je pas vu cette femme mourante, obligée de quitter la maison de ses enfants qui l'avaient reléguée dans une chambre sans feu et contre le mur de laquelle était adossée une fontaine? Sortie de cette glacière dont l'air humide devait hâter sa fin, la pauvre vieille vint habiter un petit cabinet dans mon voisinage, et là des mains étrangères lui rendirent les soins que sa fille lui refusait. Sans aller aussi loin dans le mal, sans être ni aussi ingrats, ni

aussi insensibles, que de fils méconnaissent encore les droits sacrés de la paternité et de la vieillesse en s'affranchissant à l'égard de leurs parents, qu'ils veulent bien cependant nourrir et soigner, de l'obéissance et du respect qui leur sont dus? — L'autorité est un fardeau pour qui la subit au lieu de l'exercer: on n'en veut plus, et, trop souvent, dans les familles même, pour secouer plus lestement son joug, on ne néglige aucun moyen de l'avilir. Ce vieillard usé par les fatigues, cette pauvre mère aux yeux rouges de larmes, on épie leurs paroles, on incrimine leurs actions, on leur reproche tel défaut, tel ridicule, et parce qu'on a découvert qu'ils n'étaient point de la nature des anges, on foule aux pieds toute convenance, toute justice, et des enfants se changent pour eux en accusateurs. Je ne sais rien de plus hideux que ces maisons où vous entendez un fils ou une fille censurer à tout propos un père ou une mère. « Dans » le cas où nous aurions des parents peu aimables, » peu en droit de prétendre à une haute estime, par » cela seul que nous leur devons la vie, ils revêtent » à nos yeux un caractère si auguste que nous ne » pouvons sans infâmie, je ne dirai pas les flétrir, » mais seulement paraître les traiter avec tant soit » peu d'insouciance. Dans ce cas, les égards que nous » leur témoignerons auront plus de mérite, mais n'en » seront pas moins une dette payée à la nature, à

» l'édification de nos semblables, à notre propre dignité. (1)»

Et nos frères et nos sœurs, ces amis nourris du même lait que nous, bercés par les mêmes chansons, quelle sera notre conduite à leur égard? Choisissons-nous les querelles, les jalousies, les inimitiés ou l'urbanité, la complaisance, une indulgence affectueuse? Entre deux partis dont l'un est la paix et l'autre la guerre, n'hésitons pas un instant, décidons-nous pour la paix. Si nos frères et nos sœurs ont aussi leurs imperfections, ils ont en même temps, sans doute, pour faire oublier ces imperfections ou, du moins, pour les adoucir, des qualités aimables et des vertus attachantes. Caton, l'ancien, disait qu'on ne haïssait point l'abeille à cause de son aiguillon, et qu'on la conservait pour son miel. Tâchons donc que l'aiguillon, s'il existe, ne pénètre point jusqu'à notre cœur, et, pour cela, ne cessons jamais de lui opposer les charmes de l'amitié fraternelle. Des frères et des sœurs, des êtres liés entr'eux par le sang, les souvenirs, l'intimité constante, l'honneur d'un même nom, une communauté de plaisirs et de peines; des frères et des sœurs devraient se considérer comme une seule âme sous différentes enveloppes, et user entr'eux de la même indulgence que chacun de nous accorde si volontiers à ses défauts. Personne ne s'est jamais re-

(1) Silvio Pellico.

penti d'avoir été trop conciliant, trop prévenant, trop affectueux dans les relations de famille, et beaucoup ont déploré, mais trop tard, au bord d'une fosse, des impatiences, des négligences, des injustices, qui leur paraissaient suffisamment justifiées autrefois, et qui, vues à la lueur d'une torche funèbre, ont toute l'amertume d'un remords. « Veillons bien sur notre caractère, s'écrie Châteaubriand dans ses *Mémoires*; songeons que nous pouvons avec un attachement profond n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

Une des causes les plus ordinaires de désunion entre les frères et les sœurs, c'est la préférence accordée quelquefois à l'un d'eux par le père ou la mère, préférence qui éveille la jalousie et révolte l'amour-propre des moins aimés. Dans cette circonstance la piété filiale et l'amour fraternel exigent peut-être un effort de vertu, mais cet effort n'est pas au-dessus de nos forces. Je connais, dans une ville voisine de la nôtre, une famille d'ouvriers assez nom-

breuse. La mère aime tous ses enfants, mais il en est un qui, soit à cause de la douceur de son caractère, soit parce que son enfance a été plus malade, passe, dans cette famille, pour être plus tendrement chéri que ses frères et sœurs. Ce fils ayant été malheureux à la conscription, la mère eut la douleur de le voir partir et aller tenir garnison dans une ville très-éloignée. Bientôt le chagrin de la mère fut encore aggravé par les nouvelles qu'elle reçut : le conscrit était malade, alité, ses joues se creusaient, ses yeux s'enfonçaient sous ses paupières ; il ne parlait que de sa Bretagne, de sa famille absente : il avait le *mal du pays*. Chaque nouvelle lettre déchirait le cœur de la pauvre femme ; elle en attendait toujours une cachetée de noir, et elle le disait, en versant des torrents de larmes, à ses autres enfants, qui ne pouvaient réussir à la consoler. « — Si Paul lui est tellement nécessaire, dit un jour un des plus jeunes fils à l'une de ses sœurs, si notre frère lui-même, notre heureux frère, ne peut vivre séparé d'une mère qu'il aime tant, pourquoi moi, dont la présence est moins désirée, moins indispensable au bonheur de mes parents, pourquoi n'irai-je pas remplacer le malade et lui rendre sa liberté ? » — Cette généreuse pensée une fois conçue, l'exécution ne se fit pas attendre. Le jeune frère, pour vaincre tous les scrupules, pour triompher de toutes les résistances, feignit un dégoût subit du métier qu'il exerçait, assura que l'état militaire

lui paraissait cent fois préférable, dit et écrivit enfin, que si le frère absent refusait de le laisser prendre sa place, il n'en était pas moins décidé à s'engager et à partir. Il fallut céder à ce dévouement opiniâtre. Paul revint, Paul guérit, et aujourd'hui la mère attend l'expiration du congé du nouveau conscrit avec autant d'anxiété et d'impatience qu'elle en avait naguère pour le retour de son autre fils.

Supposons maintenant le jeune soldat délivré de son engagement. Voyez-vous le frère qu'il a racheté accourir au-devant de lui, le presser dans ses bras, pleurer de reconnaissance ? Voyez-vous le père, la mère, les sœurs s'empresser autour de l'arrivant, se disputer ses caresses, le ramener comme un triomphe dans la maison dont il est la bénédiction et l'honneur ? — Il importe peu que tous ces braves gens vivent de leur travail, que les frères et les sœurs portent des habits d'ouvriers, qu'ils habitent dans une rue sombre deux petites chambres fort modestes, ils sont heureux, ils sont riches, heureux de leur affection mutuelle, riches de leur piété filiale, de leur amitié, de leur amour, de l'esprit de famille enfin, trésor qui ne craint pas les voleurs et que la rouille ni les vers ne peuvent attaquer. Sans doute, avant qu'il soit longtemps, ces deux chambres aujourd'hui si pleines perdront quelques-uns de leurs jeunes hôtes : les frères et les sœurs se marieront ; la famille s'éparpillera dans divers quartiers, et formera plusieurs petites familles. Mais alors

même, quelle joie de conserver toujours dans la maison maternelle un centre commun, où, de quelque point de la ville que l'on habite, les pensées arrivent et se rencontrent !

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, ne connaissent encore des affections domestiques que la piété filiale et l'amour fraternel, et pour ceux-là, il arrivera aussi un jour où ces premières affections ne suffiront plus. En attendant ce jour, aimez, aimez la maison maternelle. Si vous l'habitez encore, ne la quittez pas légèrement ; si vous en êtes loin, tâchez de vous en rapprocher ; et si vous ne le pouvez pas, si la nécessité du travail a rivé ailleurs votre chaîne, pensez du moins à ce toit béni, et retournez-y souvent par le souvenir. La récompense promise aux bons fils, cette longue vie sur la terre et au-delà de la terre, c'est la jeunesse du cœur entretenue, prolongée par le culte fidèle des premiers sentiments de la nature, jeunesse, non-seulement longue, mais intarissable puisqu'elle ne se cache avec nous dans l'obscurité de la tombe que pour se retrouver aussi avec nous dans la lumière et l'éternité du ciel. On louait un jeune homme de ses soins affectueux pour ses parents : « — Eh ! Messieurs, dit-il, ne voyez-vous pas que je fais provision de vie pour les années stériles, et que je choisis les compagnons de ma vieillesse ! »

VIII.

DE L'AMITIÉ.

Les deux enfants de Châtillon. — Portrait du véritable ami. — L'amitié ne peut exister qu'entre gens de bien. — Les faux amis. — Dumoulin et ses trois compagnons. — Différence entre le véritable ami et l'ami intéressé, frivole ou orgueilleux. — Montaigne et la Boétie. — Souvenir d'un premier ami. — L'amitié est nécessaire à l'homme pour l'exciter à la vertu. — Prudence dans le choix d'un ami. — Le véritable ami est indulgent. — Oraison funèbre d'un ouvrier d'Abbeville. — La charrette de la veuve Vignon. — Douceurs de l'amitié. — La chambre de l'ami.

La veille de Noël 1848, à Châtillon, deux enfants de quatorze ans, Camille Leblond et Fournier, patinaient sur le canal où, sans avoir laissé de traces bien visibles, des bateaux avaient rompu la glace dans différents endroits. Attiré dans un de ces endroits dangereux, Fournier sentit la glace s'ouvrir sous ses pieds, et, se croyant perdu, il tendit les bras vers Leblond séparé de lui par un abîme. Camille ne pouvait l'atteindre. Cependant Fournier ne périra point devant son ami sans que celui-ci essaie de le sauver, et Camille allait s'élancer à l'eau lorsque

Fournier qui le vit, Fournier qui se débattait contre la mort, et qui ne songeait plus qu'au danger affronté par Leblond, lui cria : « Ne viens pas, Camille ! ne viens pas !.... tu te noierais aussi ! — » Un cri si généreux devait monter jusqu'au ciel, dit l'habitant de Châtillon qui a transmis aux journaux la touchante histoire de ce dévouement. Une heureuse inspiration saisit Leblond ; il arrache sa cravate au plus vite et la tend à Fournier, mais le vent la refoule vers lui. Pour vaincre cette résistance imprévue, il fait un nœud à son mouchoir et le jette de nouveau à son ami. Celui-ci le saisit ; il était temps. Quelques secondes encore, et l'infortuné, épuisé, allait descendre au fond du gouffre.

Quel sentiment puissant et courageux que celui qui pousse ainsi deux enfants à se sacrifier l'un pour l'autre ! Leblond veut se précipiter dans l'abîme pour secourir son ami ou mourir de sa mort ! Fournier, dans les angoisses de l'agonie, résiste à l'instinct de la conservation, qui ne recule ordinairement devant aucune impossibilité, et il supplie Camille de ne pas exposer sa vie, et de le laisser plutôt mourir ! — Un ami digne de ce nom, c'est un frère, et plus qu'un frère, car un frère nous est donné par la nature, il a souvent un caractère, des goûts tout différents des nôtres, et un ami, nous le choisissons. « Quoi de plus » doux, écrivait au commencement du septième siècle » saint Isidore, évêque de Séville, quel repos et quelle

» délicieuse sécurité d'avoir souvent auprès de soi » un autre soi-même, à qui l'on découvre, avec une » pleine liberté et même avec une sorte de plaisir » tous les secrets les plus cachés de son cœur, à qui » l'on peut faire une confidence aisée et sans réserve » de toutes ses pensées, de tous ses sentiments, » de toutes ses craintes et de tous ses desirs, sans » redouter la moindre indiscretion ! De trouver un » ami tendre et prudent qui vous redresse avec » ménagement et avec bonté quand vous manquez ; » qui, toujours attentif à vous procurer tout le bien » qu'il rechercherait pour lui-même, s'attriste avec » vous dans vos peines, se réjouit de même dans vos » joies, vous anime et vous encourage au bien quand » vous manquez de force, vous aide de ses conseils, » vous secoure avec ardeur dans vos besoins, vous » relève dans vos abattements, vous passe avec » charité vos faiblesses, et met tout en usage pour les » guérir comme les siennes propres. Quoi de plus » agréable dans la vie qu'une union intime, cordiale » et chrétienne de deux véritables amis qui se prêtent » réciproquement les épaules pour porter la moitié » des fardeaux dont l'un ou l'autre est chargé !... »

Ce charmant portrait de l'amitié, tracé par un père de l'église, n'a rien perdu de sa vivacité et de sa vérité en traversant plus de douze siècles pour arriver jusqu'à nous. Longtemps avant le saint évêque de Séville, un grand orateur romain avait reconnu

comme lui que l'amitié ne pouvait exister qu'entre gens de bien, et qu'il n'était pas possible de la rencontrer où il n'y a point de vertu. « — Que dirai-je, » s'écrie Lælius en parlant de son ami Scipion, que dirai-je de la douceur et de la facilité de ses mœurs? » de sa piété envers sa mère, de ses libéralités envers ses sœurs, de sa bonté envers tous ses proches, de sa justice envers tout le monde?... (1) » Ainsi l'éloge de l'ami, même dans les auteurs payens, est encore l'éloge de la vertu, tant ce noble sentiment de l'amitié a quelque chose de grand, de pur, de divin dans son essence! « L'ami fidèle est une forte protection, » disent les livres saints; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité, et ceux qui craignent le Seigneur trouvent un ami fidèle. »

Mais si l'amitié a tant de charme et de force, si elle rend la vie plus douce et plus méritoire, d'où vient que l'on répète aussi souvent autour de nous : « Celui-ci a été abandonné par son ami au temps de ses chagrins. Cet autre a été entraîné par son ami à commettre telle ou telle faute! » — Messieurs, n'accusons jamais l'amitié de l'inconstance, de l'ingratitude, de la perversité des hommes. On décore du nom d'amitié une foule de liaisons où le caprice, l'intérêt, l'égoïsme, l'intempérance existent seuls.

(1) Cicéron : *Livre de l'amitié*.

Combien ne cherchent dans ce qu'ils osent appeler un ami qu'un flatteur ou un complice! — L'accord se fait non pas sur les sentiments généreux, mais sur les passions mauvaises : joueur on se rapproche d'un joueur, libertin, d'un libertin, ivrogne, d'un ivrogne; on est compagnons de débauchés, mais on n'est pas, on ne peut pas être amis. Quoi de surprenant que des hommes, qui ne se sont unis que pour s'encourager mutuellement dans leurs désordres, se quittent au premier malheur ou s'entraînent réciproquement dans le vice plus loin qu'ils ne le voulaient d'abord? Était-ce donc de l'amitié que cette liaison de quatre misérables qu'on se rappelait cette année même, à Tournon, au pied de l'échafaud de Dumoulin, l'empoisonneur? — Un jour, disait-on, cet homme, qui allait mourir sous la main du bourreau, avait parié, d'accord avec trois autres jeunes gens, que, pendant la messe, ils mangeraient un gigot dans l'église, sur un autel latéral. Déjà les profanateurs avaient apporté du pain, du vin, tout ce qui leur était nécessaire pour leur repas sacrilège, quand les assistants, justement indignés, les chassèrent hors de l'église. Eh bien! quelque déplorable influence que ces quatre malheureux, en se fréquentant, aient pu exercer l'un sur l'autre, quand arriva la punition qui ne manqua à aucun d'eux, quand le premier se brûla la cervelle à Metz, quand le second se noya dans le Rhône, quand, des deux frères Du-

moulin, l'un mourut au bain de Brest et l'autre sur l'échafaud de Tournon, lequel de ces hommes put élever la voix contre l'amitié et lui dire : — « C'est toi qui m'a perdu ! » — Non, les liaisons ruineuses et déplorables où le sens abject remplace l'estime mutuelle, l'effronterie la confiance, les suggestions coupables les bons conseils, ces liaisons ne ressemblent en rien à l'amitié !

Nous ne tiendrons pas non plus pour ami véritable l'homme qui en recherche un autre parce que celui-ci est plus riche, mieux placé dans le monde, et qu'il pourra lui procurer des plaisirs ou aider à son avancement. L'amitié ne saurait être un calcul pas plus qu'elle n'est un jouet, un passe-temps, et c'est pourquoi l'homme frivole, d'humeur inconstante, ne mérite pas davantage le nom d'ami. Ils en sont tout aussi indignes ces esprits orgueilleux et jaloux, toujours occupés de leurs droits, de leurs prérogatives, même en affection, et qui semblent ne vouloir un ami que pour le fatiguer de leur exigence, s'ingénier à lui découvrir des torts, et se donner le plaisir de le gourmander. L'amitié n'est point une passion orageuse : celui qui en fait un champ de bataille, ne la connaît que par ouï dire, et il est bien difficile qu'il l'inspire jamais.

Écoutons le véritable ami parler de celui qu'il aime : « — Si on me presse de dire pourquoi ie

» l'aymois, dit Montaigne en parlant de la Boétie, ie
 » sens que cela ne se peult exprimer qu'en respon-
 » dant, parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy.
 » Il y a au delà de tout mon discours et de ce que
 » j'en puis dire particulièrement, ie ne scais quelle
 » force inexplicable et fatale, médiatrice de cette
 » union. Nous nous cherchions avant que de nous
 » estre veus, et par des rapports que nous oyions
 » l'un de l'autre, qui faisoient en notre affection plus
 » d'effort que ne porte la raison des rapports, ie
 » croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous
 » embrassions par nos noms, et à nostre première
 » rencontre, qui feut par hazard en une grande feste
 » et compagnie de ville, nous nous trouvasmes si
 » prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien
 » dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre...
 » L'ancien Menander disoit celuy là heureux qui
 » avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy :
 » il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit
 » tasté. Car, à la vérité, si ie compare tout le reste
 » de ma vie, quoy qu'avecques la grâce de Dieu, ie
 » l'aye passée douce, aysee, et, sauf la perte d'un
 » tel amy, exempte d'affliction poysante, pleine de
 » tranquillité d'esprit... Si ie la compare, dis- ie, toute
 » aux quatre années qu'il m'a esté donné de iouyr
 » de la douce compagnie et société de ce personnage,
 » ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure
 » et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis, ie ne
 » foyz que traîner languissant, et les plaisirs mesmes

» qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me
 » redoublent le regret de sa perte. Nous estions à
 » moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobe sa
 » part. J'estois desia si fait et accoutumé à estre
 » deuxiesme partout, qu'il me semble n'être plus qu'à
 » demy. »

Ainsi se lamente le pauvre Montaigne. Son ami, dit-il aussi, le surpassait d'une distance infinie en toute espèce de vertu, et c'est dans cette persuasion qu'il faut chercher le secret d'une amitié si ardente. Revenez, revenez encore une fois à ma mémoire, premières années de la jeunesse, jours de travaux et de luttés, jours d'épreuves et de larmes, beaux jours où j'ai connu pour la première fois les enchantements de l'amitié! — Pauvres, ignorés tous les deux, que j'étais fier d'avoir été distingué par lui! qu'il était heureux d'avoir été choisi par moi! « Je ne sais, me » disait-il, dans une de ses lettres, l'avant dernière, » hélas! qu'il m'écrivit avant de mourir, je ne sais » quels termes employer pour dire aux autres, pour » vous dire à vous-même et à moi-même que je suis » votre ami ou plutôt que vous êtes le mien. » Et moi je l'aimais d'une tendresse égale, et l'un comme l'autre, lui dans les solitudes de l'Amérique, moi sur les grèves de la Bretagne, il nous semblait comme Montaigne qu'un tel espace entre nos deux existences nous n'étions plus qu'à demi. Aujourd'hui, après douze ans écoulés, après bien des mécomptes, je me re-

pose encore avec délices sur ce sentiment ineffable, et je bénis le ciel qui m'a fait trouver de nouveau ce que tant d'autres prétendent ne pas exister. Oh! l'Amitié est bien réellement un attrait de plus à tous les plaisirs, une consolation à tous les chagrins, une ressource à toutes les disgrâces! — Qu'il m'arrive un bonheur ou un malheur, avec quelle impatience je cherche mon ami pour le lui confier! Qu'il me tarde de voir passer dans ses yeux ma joie ou ma peine! Que je me trouverais à plaindre s'il n'était pas là pour répondre par la douce pression de sa main aux battements précipités de mon cœur! — « Le cœur de Jonathas, dit la sainte Bible, s'attacha au cœur de David, et Jonathas l'aima comme » son âme. » Cette expression est répétée trois fois : *il l'aima comme son âme!* — Voilà l'exemple, voilà l'image de l'Amitié.

Les lois de Minos déclaraient infâme quiconque n'avait point d'ami. Sans aller aussi loin, je pense, avec Silvio Pellico, que « l'Amitié est presque nécessaire à l'homme pour le défendre des vils » penchans. Elle donne à l'âme je ne sais quel élan » poétique, fort, sublime, sans lequel il lui serait » difficile de s'élever au-dessus de cette ornière fan- » geuse de l'égoïsme. » Observez, en effet, l'homme qui se plaint le plus amèrement des autres hommes, et vous verrez qu'ordinairement celui qui n'a point d'amis ne mérite point d'en avoir. Il faut, dans l'amitié

comme dans les affections de la famille, une réciprocité d'égards, d'indulgence et de dévouement. La première condition pour se faire aimer, c'est d'être aimable. Or, combien d'hommes accusent de leur isolement l'humanité tout entière, lorsqu'ils ne devraient s'en prendre qu'à leurs défauts ?

Toutefois, s'il nous paraît certain que l'homme d'une nature élevée, sociable, affectueuse, rencontrera toujours un ami, nous n'engageons pas moins la jeunesse à se défier des apparences et à ne contracter aucune liaison intime en dehors de la famille qu'après un examen sérieux. « Avant de reconnaître » un homme pour vertueux, dit encore Silvio, l'idée » seule qu'il pourrait ne pas l'être doit vous maintenir » à son égard dans les bornes d'une politesse générale. » Le don du cœur est chose trop grave ; il y a imprudence coupable, il y a absence de dignité à se hâter » de le jeter au premier venu. Quiconque se lie avec des » compagnons pervers se pervertit lui-même, ou du » moins fait honteusement rejaillir sur lui une part » de leur infâmie. »

Mais cette réserve faite, mais l'ami du cœur, l'ami chrétien une fois découvert et apprécié, oh ! que nous devons veiller avec soin à ne pas troubler par des pauvretés d'amour-propre une union toujours plus facile à rompre qu'à former ! Mieux vaut cent fois pardonner quelque chose à un ami éprouvé que de risquer, par des reproches intempestifs, de blesser,

d'irriter, de perdre cet ami. Quoi ! l'indulgence nous est commandée à l'égard de tous les hommes, et nous en manquerions justement pour ceux-là que nous prétendons aimer le mieux ! Sacrifier l'Amitié à l'Orgueil, c'est montrer bien visiblement qu'on ignore le haut prix de l'Amitié ! S'il vous arrivait de voir un homme qui, possédant un tableau de maître, le jetterait au feu plutôt que d'y souffrir un moment un grain de poussière, vous diriez que cet homme ne connaît point la valeur de son tableau. Or, un objet d'art, quelque précieux qu'il soit, peut-il se comparer à la tendresse du frère de notre adoption ? Cyrus demandait à un jeune soldat dont le cheval venait de gagner le prix de la course, s'il consentirait à échanger ce cheval contre un royaume. « — Non, répondit le soldat ; mais je le donnerais volontiers pour acquérir un ami. »

Une des obligations de l'amitié, je pourrais dire une de ses jouissances, c'est de resserrer plus fortement ses liens aux jours de l'adversité. Des méchants et des sots ont beau répéter après un Grec de mauvaise humeur qu'il n'y a point d'amis, nous acquérons chaque jour de nouvelles preuves du contraire et ce que nous éprouvons, ce que nous voyons, ce que nous entendons de consolant et de glorieux pour l'humanité, nous le disons avec bonheur. Au mois de novembre 1849, on enterrait un ouvrier tonnelier nommé Perrot, dans le cimetière d'Abbeville. « Mes

amis, disait un autre ouvrier debout au bord de la fosse, et dont les pleurs entrecoupaient la voix, l'homme que vous venez de recouvrir de terre n'a parlé à personne durant sa vie d'une bonne action qu'il a faite. Eh bien ! moi je vais vous en parler. Le pauvre Perrot, qui va reposer ici désormais, était, comme vous le savez, un ouvrier vivant au jour le jour comme vous tous. Un soir, en revenant du travail, il rencontra un de ses amis qui suivait tristement le même chemin que lui. Perrot l'aborde, le questionne sur les causes de sa tristesse, et apprend de lui que le lendemain ses meubles seront vendus en place publique pour le paiement d'une dette à laquelle il ne pouvait faire face. — Viens chez moi, lui dit Perrot, j'ai là 400 fr. qui attendent leur emploi et qui ne peuvent en avoir un meilleur. Prends-les, et que personne n'en sache rien, pas même ta femme ni tes enfants. — L'ami accepta et fut assez heureux pour rembourser plus tard par petits à-compte le brave Perrot. Celui-ci n'en a jamais rien dit à qui que ce fût. Cet ami, mes chers camarades, c'est moi, c'est celui qui vient révéler ce secret sur cette tombe encore entr'ouverte, et qui vous demande de raconter partout cette bonne action pour honorer la mémoire de Perrot. »

Ainsi, en dépit des fâcheux, toujours prêts à nier ce qu'ils ne comprennent pas, voici un honnête ouvrier qui raconte comment un bon ami l'a sauvé de

la misère. Combien de traits semblables ne recueillerait-on pas si on les cherchait ? — Il en est de bien plus beaux encore : j'en citerai un vraiment admirable.

Une pauvre matelassière, veuve d'un ouvrier nommé Vignon, habitait à Bordeaux, vers 1820, une petite maison où se trouvait aussi une autre femme veuve et pauvre comme elle. Attirées l'une vers l'autre par la conformité de leurs malheurs, toutes deux s'étaient liées d'une tendre affection qui adoucissait pour elles des épreuves journalières et de plus en plus pénibles. Marie Vignon avait un métier, elle était laborieuse, mais l'ouvrage lui manquait souvent. De son côté, Madame Dutois tenait une petite école qui la faisait vivre, mais elle tomba malade, devint paralytique, et perdit tous ses écoliers. Désespérant de pouvoir se procurer, à Bordeaux, assez de travail pour subvenir à ses besoins et à ceux de son amie, Marie voulut retourner à Paris, sa ville natale, et elle annonça un jour sa résolution à Madame Dutois.

« Celle-ci, dit Madame la comtesse de Bradi, qui a raconté cette histoire, celle-ci lui répondit avec un peu d'inquiétude :

» — Oui, il te faut quitter Bordeaux... Mais, moi, comment m'en irai-je ?

» — J'y ai pensé.

» — Eh bien ?

» — Il faut d'abord vendre tout notre *butin*.

» — Sans doute, mais qu'est-ce qu'il vaut !

» — J'ai fait notre marché.

» — Il n'y aura jamais de quoi payer deux places à la diligence, vivre en route, attendre l'ouvrage à Paris.

» — Oh ! ça, non, par exemple... Mais ce n'est pas par la diligence que nous irons.

» — Tu iras comme tu voudras, toi ; tu as de bonnes jambes... mais moi qui ne peux pas mettre un pied devant l'autre!...

» — Je le sais bien, mais j'ai arrangé cela. J'ai fait tous mes prix. J'achète d'abord une bonne petite charrette... il y aura de la place pour un matelas ; il te faut ton matelas. Puis, il faut être tout de suite dans ses meubles à Paris, et le lit, c'est le premier de tous. Notre malle de linge ira par le roulage.

» — Mais, ma chère amie, c'est bien de l'argent : une charrette, un cheval !

» — Ah ! dame ! il n'y a pas de cheval.

» — Et qu'est-ce que tu veux donc faire d'une charrette sans cheval ?

» — Tiens ! la charrette ne mangera pas en route, et c'est moi qui serai dans les brancards.

» — Tu seras dans les brancards ? Tu me traîneras ?

» — Eh ! comment voudrais-tu faire autrement ? »

En effet, il n'y avait pas d'autre moyen, mais celui-ci était héroïque. Marie s'attela donc à la

charrette qu'elle avait recouverte d'un drap étendu sur des cerceaux, et elle commença gaiement son voyage de deux cents lieues. On assure que ses voisins la virent prendre la route de Paris, traînant ainsi derrière elle la paralytique, et qu'ils furent moins attendris qu'étonnés. On dit encore que sur la route elle excita d'abord la curiosité et non la bienveillance, et que, dans les hôtelleries où les deux amies s'arrêtèrent au Carbon blanc, à saint André de Cubzac et ailleurs, on les traita sans aucun égard. Cependant, le cinquième jour, au moment où l'ouyrière, haletante et couverte de sueur, désespérait de pouvoir jamais arracher la petite charrette du creux d'un vallon où elle était embourbée, un fermier vint au secours des voyageuses, leur prêta un cheval pour franchir le pas difficile et monter la côte, et, de plus, leur donna six francs qui leur procurèrent ce même soir un repas et un gîte à l'auberge de Chouvanceau. Le lendemain, la Providence, qui revêt toutes les formes, avait quitté l'habit du cultivateur et pris la blouse d'un roulier. Pour alléger le poids de la charrette que Marie ne traînait qu'avec de grands efforts, un conducteur de roulage l'attacha derrière son fourgon, et Marie n'eut plus qu'à maintenir les brancards. Ce soin, quoique moins pénible, exigeait encore de l'adresse et des forces, et les rouliers, tout en admirant le courage de la veuve Vignon, riaient beaucoup en la voyant marcher la tête en avant et le corps en

deux plis. Ces éclats de gaieté attirèrent l'attention d'une dame dont la calèche suivait la même route. Elle s'informa de ce qui se passait, on le lui apprit, et après avoir adressé quelques paroles affectueuses aux deux femmes, elle leur donna son nom et les pria de venir la voir à Angoulême où elle se rendait. Grâce à la protection de Madame de Jumilhac (c'était le nom de cette dame), Marie et sa compagne obtinrent la faveur d'une feuille de route, c'est-à-dire l'honneur d'être traînées aux frais de l'Etat, d'étape en étape, dans une charrette, en compagnie de réfractaires ou de folles, ce qui nécessitait une escorte de gendarmes, et faisait ressembler la paralytique et son amie à des échappées de prison. Enfin, on atteignit le terme du voyage, et Marie Vignon et Madame Dutois vécurent ensemble plus de onze années du travail de la matelassière et aidées, dans les jours de chômage et de maladie, par une femme compatissante à qui Madame de Jumilhac, après les avoir assistées elle-même de sa bourse, avait eu soin de les recommander. En 1832, le dévouement de Marie reçut aussi une récompense éclatante. Mais ici peu nous importe la récompense qui manque souvent, sur la terre, à la vertu; c'est le courage de l'Amitié que nous avons voulu mettre en lumière, et nous croyons que, dans ce genre, l'antiquité ne nous offre rien de plus touchant que l'histoire de cette pauvre veuve.

Mettez donc tous vos soins, vous qui cherchez ce qui peut adoucir les infélicités de la vie, mettez toutes vos peines à vous procurer un ami fidèle et digne de vous. L'Amitié est un sentiment si délicieux, que le Sauveur des hommes, qui repoussa loin de lui toutes les jouissances de la terre, ne voulut point renoncer à celle-là. L'Evangile nous le montre reposant sur son sein la tête de Jean, son disciple, et Marthe et Marie se confiaient tellement dans sa tendresse pour Lazare, que chacune d'elles, lorsque Jésus revint en Judée, l'aborda par ces paroles: « Seigneur, » si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Nous avons reconnu déjà toutes les douceurs de la piété filiale et de l'amour fraternel; nous parlerons bientôt du bonheur de l'époux et du père, mais quelle que soit la plénitude de ces divers sentiments, il reste toujours dans le cœur de l'homme la place réservée à l'amitié. Dans combien de circonstances ne pouvons-nous guérir les blessures de nos proches qu'en leur cachant soigneusement les nôtres! Que d'inquiétudes, que de craintes, que de sacrifices douloureux imposés par les intérêts et les devoirs de la famille, et qu'il nous faudrait renfermer en nous-mêmes si nous n'avions pas, en dehors de cette famille, quelqu'un à qui les confier! — C'est l'ami, dans ces moments d'anxiété secrète, qui viendra nous éclairer de ses conseils, relever notre courage, nous aider, en associant toutes ses forces aux nôtres, à

prévenir le mal ou du moins à le réparer. « Quand » je bâtis des châteaux en Espagne, disait un penseur, je commence toujours par la chambre de l'ami. » Imitons cet exemple, Messieurs, n'oublions ni dans nos châteaux en Espagne ni dans la réalité la chambre de l'ami; et surtout, puisque tant de grands hommes assurent que la véritable amitié ne se trouve qu'en compagnie de la vertu, fasse le ciel que pour nous tous la chambre de l'ami ne reste jamais vide !

IX.

DE LA FAMILLE.

II.

Deux époques dans la vie de famille. — Le Mariage et le Célibat. — Unions malheureuses. — Le Divorce. — Bonheur dans le mariage. — Journée de la bonne ménagère et de l'honnête ouvrier. — Babet Le Roi. — Le premier sourire de l'enfant. — Joies domestiques. — La Carpe de Jean Racine — La famille hors du mariage. — Éloge de l'Épouse chrétienne — Le poète Stolberg.

La vie de famille a deux époques bien distinctes dans notre existence. D'abord, le toit paternel, l'amour du fils pour ses parents, du frère pour ses frères et sœurs; puis, le *chez soi*, l'amour du mari pour sa femme, du père pour ses enfants. Si tous les hommes ne sont pas destinés au mariage; s'il en est qu'un caractère particulier ou des devoirs impérieux retiennent dans le célibat, il n'en faut pas moins reconnaître que le plus grand nombre justifie pleinement la divine remarque : « — Il n'est pas bon que

» l'homme soit seul. » Dieu, en tirant la femme du plus près de notre cœur, en déclarant qu'elle serait notre aide, en permettant que les premières paroles de l'homme, conservées par la tradition, fussent une sorte de chant nuptial; Dieu a montré d'une manière éclatante combien la postérité d'Adam trouverait dans l'union conjugale de force et de douceur. A part la vocation religieuse, des nécessités de position, l'impossibilité reconnue de rencontrer une femme dont l'humeur sympathisât avec la nôtre, n'engageons personne à préférer une misérable et douteuse indépendance aux liens indissolubles du mariage chrétien. Hors de l'état ecclésiastique, peu d'hommes, en gardant le célibat, pratiquent les vertus qu'il prescrit et qui le rendent digne d'honneur. L'isolement est un mauvais conseiller pour les âmes faibles, et combien les âmes faibles ne sont-elles pas les plus communes! — Souvent aussi, à mesure que la vieillesse approche, l'isolement devient pour nous comme ces amis de Job qui ne s'entretenaient avec lui que pour lui adresser des reproches et l'accabler. Inconnus, négligés de tous, recevant d'une garde payée ou de l'infirmier d'un hôpital des soins que lui auraient prodigués avec amour, s'il l'eût voulu, une femme et des enfants, le célibataire languit, souffre, s'éteint, sans que rien le rattache à l'existence. Il meurt tué par les regrets et l'ennui plus que par l'âge et les souffrances du corps. « Il se croit seul et délaissé dit Washington

Irwin; son cœur tombe en ruine comme une maison qui s'écroule parce qu'elle est abandonnée. »

Que le sort de l'homme marié est bien différent!... Mais avant de le peindre, avant d'admirer ensemble tout ce que la Providence a répandu de faveurs dans un bon ménage, disons quelques mots de ces unions malheureuses où les partisans du divorce cherchent des exemples à l'appui de leur opinion. « — Au nom du ciel, mes amis, disait un pauvre vicaire témoin d'une scène violente entre un mari et sa femme, calmez-vous! songez qu'à vous deux vous ne faites qu'un. — Nous ne faisons qu'un! s'écria le mari, ah! Monsieur le curé, venez de temps à autre sous nos fenêtres, et vous croirez que nous sommes vingt et davantage. » — On ignore ce que le prêtre répliqua. Saint François de Sales n'eût pas manqué d'apprendre aux deux époux que *le support mutuel de l'un pour l'autre devait être si grand que jamais tous deux ne fussent courroucés ensemble et tout à coup, afin qu'entr'eux il ne se vit ni discussions ni débats.* Il leur aurait fait remarquer ensuite que *les mouches à miel ne pouvaient s'arrêter au lieu où se faisaient les retentissements et redoublements de voix,* et qu'ainsi leurs querelles et altercations les privaient de toutes les douceurs du mariage.

Il faut en convenir, car nous l'avons tous vu, il y a des maisons plus tristes par le bruit qui s'y fait que la chambre du célibataire dans son silence. Pour

cette raison, demanderons-nous le divorce à notre tour? Accuserons-nous d'injustice et de cruauté la loi qui consacre l'indissolubilité de l'union conjugale? Eh! non, Messieurs! nous y trouvons, au contraire, un nouveau motif pour conserver à ce lien sacré, base de la famille, toute sa gravité, toute son autorité, et nous réservons nos reproches aux mariés eux-mêmes. Ne voyons-nous pas, en effet, avec quelle légèreté une foule de jeunes gens choisissent la compagnie de toute leur vie? Celle-ci a de la beauté, cette autre quelques centaines d'écus: on ne sait rien de leur caractère; on ignore si elles ont des croyances religieuses bien établies, des principes solides, les vertus qui font l'épouse fidèle, la mère prudente et dévouée; n'importe! On se jette à l'aveugle au-devant de sa chaîne pesante ou légère; on saisit, dans ce qu'on est convenu d'appeler une loterie, un lot au hasard, comme si l'on était sûr de toujours gagner. Un éclair de folle passion, un mouvement de cupidité, ne voilà-t-il pas de bonnes garanties de paix et de bonheur! et comment s'étonner, dès-lors, de l'aigreur des paroles, de la brutalité des actions, là où l'on s'est pris avant de se connaître, avant de savoir si l'on pouvait se comprendre et s'aimer? Lorsqu'un mariage indissoluble se décide sur des motifs aussi frivoles ou aussi vils, que ne verrions-nous pas sous une législation qui légitimerait l'inconstance et laisserait le champ libre aux caprices

de l'imagination, à l'insatiabilité de l'égoïsme sensuel? L'étourdi et l'homme vicieux peuvent désirer une porte de sortie à l'institution la plus sainte et la plus respectable; mais le jeune homme pur, sincèrement épris, écarte avec épouvante l'idée seule du Divorce, et, comme il veut toujours aimer, toujours être aimé, il se repose amoureusement sur l'éternité du mot *toujours*. On ne peut se figurer sans dégoût à la place de cette belle cérémonie des noces où deux époux se jurent une fidélité inviolable, où le prêtre, en appelant sur eux les bénédictions du ciel, leur souhaite de vieillir ensemble comme Abraham et Sara, et de voir les petits-enfants de leurs enfants; on ne peut se figurer sans dégoût une union conditionnelle, une sorte de marché rédhitoire, avec réserve de se débarrasser à volonté, au premier jour, de cet objet nécessairement défectueux qu'on appelle une femme ou un mari. Il y a mieux que le divorce pour éviter les inconvénients d'un mauvais mariage, et c'est la prudence, c'est la sagesse dans le choix de la femme que nous voulons associer à notre sort. Cherchons la jeune fille laborieuse et économe, la jeune fille pieuse et sensible, celle dont les vertus aimables font la joie et l'orgueil de sa famille, et quand nous l'aurons trouvée, aimons-là tendrement, religieusement, et ne craignons point qu'elle trahisse ses nouveaux devoirs. En Pologne, on cache dans le bouquet de la mariée une pièce d'argent, un morceau de pain,

quelques grains de sel et un petit morceau de sucre; l'argent, le pain et le sel pour assurer, dit-on, au jeune couple les choses de première nécessité; le sucre pour adoucir les peines du ménage. Or, les choses de première nécessité que vous et votre compagne devez apporter à l'autel, c'est l'activité, le courage, l'ordre et l'économie; et le petit morceau de sucre qui adoucit tout, qui rend tout facile, c'est l'affection réciproque de deux cœurs jeunes et aimants.

Il est des sentiments si délicats, des bonheurs si suaves, si bien faits pour le mystère, qu'on ose à peine soulever un coin du voile dont l'obscurité propice leur donne un charme de plus. Pourtant, quand les amours coupables s'étaient effrontément à tous les yeux et sollicitent l'ardeur inquiète d'une jeunesse crédule, quand nous voyons dans les grandes villes tant d'unions passagères, tant de ménages d'aventure insulter par leur cynisme aux engagements sacrés et éternels, il est impossible de garder un silence complet sur des joies que la Religion bénit et consacre; il est impossible de ne pas montrer en partie au jeune débauché à quoi il renonce en préférant à une union légitime quelque fugitive et scandaleuse liaison. Écartons, au moment où nous allons parler de l'épouse vertueuse, de la jeune femme devenue la Providence visible de l'ouvrier son mari, écartons bien loin toute idée de dégradation et

d'opprobre. Trop souvent déjà l'occasion s'est rencontrée de flétrir d'avorissantes amours, ne parlons maintenant que de pureté, de vertu et de tendresse.

Un mariage arrêté depuis longtemps entre deux familles d'ouvriers a été célébré à la paroisse, et, le même soir, l'heureux couple est venu prendre possession d'une modeste chambre au bord d'un toit. Le mari est un homme rangé, grand travailleur, recherché de tous les patrons pour son adresse et sa conduite irréprochable; la jeune femme réunit toutes les qualités qui font la bonne ménagère, aussi, quoique tout leur avoir se borne aux quelques meubles qu'ils ont achetés en commun, personne ne s'inquiète de leur avenir. Chaque jour de la semaine, au premier coup de l'*Angelus*, l'ouvrier se lève en souriant à sa compagne, aussi matinale que lui; il part pour l'atelier emportant avec lui son doux souvenir: midi sonne, il revient pour dîner avec elle; il retourne à l'ouvrage d'où il revient encore, le soir, à celle qu'il aime, et cette fois jusqu'au lendemain; et pendant qu'il emploie ainsi la journée, la jeune femme met tout en ordre au logis, court au marché, répare les vêtements, apprête les repas, travaille à quelque ouvrage qui aide au bien-être de la maison, pense à son mari, regrette de le voir si peu, attend son retour avec impatience, et ne tient plus sur sa chaise de paille quand l'heure qui l'annonce a sonné. Depuis l'instant de son réveil, elle a été tour-à-tour,

elle qui n'a point de servante, femme de ménage, cuisinière, couturière, ravaudeuse, et tout cela en conscience, avec activité et sans distraction. Mais à présent qu'il va venir, qu'il va s'asseoir, et pour aussi longtemps qu'il le voudra, devant la table sur laquelle est étendue une nappe bien blanche; mais à présent qu'il est dans la rue, à cent pas, à vingt pas peut-être, le moyen d'avoir l'esprit à la couture ou à la cuisine, et de ne pas courir à la porte au moindre bruit! — Peut-être l'atelier est-il à l'autre bout de la ville; il faut du temps pour une route si longue: on peut rencontrer en chemin des amis, s'arrêter avec eux un instant, ce qui cause un retard, ce qui inquiète, ce qui désespère la jeune femme, toujours tremblante à la pensée d'un accident. — Si en détournant le coin d'une rue il s'était cassé une jambe en tombant sous une roue de charrette!... S'il n'avait pas pris garde à l'enseigne du couvreur! Si une tuile, si une ardoise lancée d'un toit..... — A cette pensée la ménagère sent le frisson courir dans ses veines. Oh! que l'ouvrier arrive alors; qu'il arrive alègre, bien portant, sans une égratignure, comme on va se jeter à son cou pour le remercier de n'être ni blessé ni mort! Comme on va lui dire et lui répéter de se hâter davantage une autre fois, la journée comptant déjà tant de méchantes heures perdues pour l'un et pour l'autre, tant de méchantes heures passées sans se voir et sans se parler! — Ce-

pendant voici le dîner: un unique plat de viande ou de légumes, et c'est encore la jeune femme qui veut servir son époux; c'est elle qui verse dans son verre le cidre, ou, à défaut du cidre, l'eau qu'elle a soin de tenir bien fraîche et bien pure. On est assis en face l'un de l'autre pour mieux se regarder. On mange, on cause, on se raconte les nouvelles de l'atelier, du marché, la visite d'une amie d'enfance qui a trouvé la mansarde un peu élevée et assez laide, ce qui provoque les éclats de rire du jeune couple, content de son logement du quatrième étage parce qu'il ne voit dans cette petite chambre, lui que sa femme, elle que son mari. Après quelques moments d'entretien passés, les coudes sur la table, les yeux fixés sur les yeux, on se remet au travail, car, ce n'est pas encore dimanche, et l'ouvrier a quelque commande à laquelle il donne une heure chaque soir. Bientôt les deux voix s'unissent dans une romance depuis longtemps délaissée de la mode, mais dont les époux se souviennent, et qu'ils répètent avec plaisir parce qu'elle est pleine de mots affectueux. Bientôt encore on s'agenouille ensemble au pied du lit, on prie l'un avec l'autre, on prie l'un pour l'autre. Bientôt enfin la modeste clarté de la mansarde disparaît sous l'éteignoir, et les plus charmantes illusions de la nuit remplacent et continuent les bonheurs du jour.

J'ai vu dans mon enfance un exemple de cet amour profond, de cette union parfaite, de ce paradis sur

la terre. Depuis l'époque où remontent mes premiers souvenirs jusqu'à ma douzième année, deux fois par mois, le fer à repasser sous le bras, les *batonnets* à la main, légère comme un oiseau, gaie comme un rayon de soleil, une jeune fille accourait le matin dans la maison de ma mère, et passait toute la journée avec nous, riant, causant et travaillant. Babet Le Roi (c'est ainsi qu'elle se nommait), Babet avait eu pour ami d'enfance un petit voisin de son âge, Jean-Marie Boiché, fils d'un artisan. Ils s'étaient assis ensemble aux bancs du catéchisme, ensemble ils avaient fait leur première communion, ils avaient commencé à la même époque leur apprentissage, et tous les deux, sans avoir eu besoin de se le dire, savaient bien qu'ils grandissaient l'un pour l'autre, car ils s'aimaient, ils s'aimaient au-dessus de tout après Dieu. Dès qu'ils surent travailler, dès qu'ils purent disposer de quelque argent, Jean-Marie et Babet ne songèrent ni aux plaisirs ni à de folles dépenses de toilette : une seule idée les préoccupait, leur mariage, et avec l'autorisation des deux familles, les jeunes gens consacraient toutes leurs épargnes à se préparer un ménage pour l'heureux jour. Chaque semaine ils apportaient leur argent à la bourse commune ; ils calculaient ce qu'ils pourraient avoir avec les économies déjà faites, ce qu'il leur faudrait de plus pour un ameublement convenable ; ils comp-

taient et recomptaient leur trésor comme si en maniant bien souvent ces belles pièces blanches, ils eussent espéré en augmenter le nombre toujours trop petit. Enfin on loua une chambre que je crois voir encore dans une vieille mesure, au coin de la rue de l'Abreuvoir, derrière les remparts de Brest. C'est là qu'un jour Babet me conduisit avec ma mère, et qu'elle nous montra joyeusement les divers meubles et ustensiles déjà achetés sur le produit du travail. « — Le mois prochain, disait-elle, sera pour des rideaux, l'autre pour un miroir. — Et l'autre mois, Babet ! pour quoi sera-t-il ? — Oh ! celui-là ! la chambre ne sera plus inhabitée avant qu'il finisse, et tout prendra un air de fête dans la maison ! — » Le mariage se fit, et, alors, commença pour les deux époux la vie heureuse que nous venons d'essayer de peindre, cette vie méritoire de la bonne ménagère et de l'honnête ouvrier. Pourquoi faut-il que mes souvenirs ne s'arrêtent pas là ? et pourtant que d'amour encore dans ce qui me reste à raconter de cette histoire ! — Un soir, près d'un berceau d'osier nouvellement apporté dans la petite chambre, la jeune femme travaillait à une layette, et, dans la prévision d'un événement prochain qui leur attirerait beaucoup de visites, Jean-Marie, monté sur un marche-pied peu solide, collait un papier peint sur les murs légèrement salis. Tout-à-coup le crochet de fer échappe de l'anneau, le

tapissier tombe, et Babet, sur le point de devenir mère, Babet pousse un cri de terreur, s'élance vers son mari, et tombe auprès de lui privée de sentiment. Jean-Marie, qui n'était pas blessé, prodigua vainement à sa chère compagne les soins les plus tendres, le sang de la jeune femme s'était glacé dans ses veines, et si elle revint à elle, si peu de jours après elle mit au monde un fils qui vit encore, ses yeux n'en demeurèrent pas moins éteints, ses joues pâles, et sa santé perdue pour toujours. Ce fut une scène déchirante que celle des adieux de ces pauvres jeunes gens qui ne comprenaient point la vie l'un sans l'autre. La mourante tenait ses lèvres collées au front de celui qu'elle ne voyait déjà plus; et lui, éperdu, anéanti, il fallut arracher de force de sa main cette main qu'il avait pressée tant de fois entre les siennes, et qu'il eût voulu ne jamais quitter. On lui dit de vivre pour son fils, on essaya de le rattacher à l'existence par cet enfant; mais rien ne put le consoler parce qu'il lui fallait sa *pauvre chère femme*. Tué par le chagrin, il mourut à vingt-cinq ans, après avoir languï quelques mois entre les murs de cette chambre témoin de son rapide bonheur, et que j'avais vue, deux ans auparavant, préparée avec tant de soins pour le recevoir.

Mais revenons aux époux heureux, si toutefois nous les avons quittés en parlant de deux époux qui meurent presque ensemble dans toute la pureté, dans

toute la suavité d'un vertueux amour. Nous n'avons rien dit encore d'un membre bien important de la seconde vie de famille, de l'enfant, cette occupation de toutes les heures, cette bénédiction du foyer, cet autre nous-même transfiguré dans l'innocence. Tenir dans ses bras, presser sur son cœur un être à qui l'on a donné la vie, un être qui nous aimera, nous caressera, nous survivra, nous regrettera, n'est-ce pas là, Messieurs, une immense félicité, une joie indicible, et demanderez-vous pourquoi, à la naissance d'un premier enfant, la femme qu'on croyait ne pouvoir aimer davantage, nous devient cent fois plus chère?... Vite! qu'un rideau plus large protège à la fois le lit et le berceau! qu'un feu clair s'allume au foyer! que les chants naïfs, les refrains de nourrices se réveillent dans la mémoire de la jeune mère! Voici le nouveau-né; celui qu'on attendait est venu! — Et le premier sourire! le premier sourire provoqué, sollicité, mendié si longtemps, ne faut-il pas être père, ne faut-il pas l'avoir provoqué, sollicité, mendié soi-même, pour comprendre tout ce qu'il a de ravissant et d'enchanteur? — Un soir, assise au coin du feu et réchauffant les pieds nus de l'enfant, la mère a trouvé dans l'enjouement de sa tendresse des ressources inimaginables; l'enfant a quelque chose de plus vif dans le regard, il semble tout prêt à accorder ce qu'on lui demande; et le père, placé à l'autre coin du foyer, avance la tête, ne veut pas perdre de vue un instant le frais visage

de son fils, car, la jeune femme l'a promis, ce soir, avant de s'endormir, l'enfant sourira. Les jeux redoublent, les caresses se multiplient : Oh ! le père n'y tient plus ! il lui faut au moins sa part des regards de son fils ; il veut aussi sentir sur sa joue et dans ses cheveux, passer et repasser les deux petites mains de l'enfant ; et, alors les chaises se rapprochent, les deux voix se mêlent et se confondent. Peut-être la prophétie de la mère tardera-t-elle à se réaliser ; peut-être bien des soirs se passeront-ils de cette manière à guetter un mouvement, un pli au coin de deux lèvres roses. Mais, en attendant l'instant désiré, que d'ivresse dans l'Espérance ! Que de charme dans ces luttes enfantines où le succès n'est que différé, et qui sont elles-mêmes d'ineffables plaisirs !

Avançons : — Quelques années s'écoulent, et toutes, en passant, bien qu'entremêlées de peines, ont apporté du bonheur aux deux époux. Une petite famille s'est formée autour d'eux ; cette famille n'a connu que des exemples de travail, de sobriété, de bienveillance, aussi l'enfance, naturellement imitatrice, n'a-t-elle eu qu'à gagner dans ce milieu vraiment chrétien. On parle toujours des chagrins occasionnés aux parents par les vices de leurs enfants : on a tort d'oublier que ces chagrins, la plupart du temps, les parents se les préparent eux-mêmes, et que, trop souvent, l'éducation de la famille, se résume par l'un de ces trois mots : Insouciance, Faiblesse ou

Brutalité : heureux encore quand un père ivrogne ou paresseux ne vient pas aggraver ce déplorable enseignement par le spectacle journalier de ses vices ? — Dans le ménage que nous supposons, on a su récompenser et punir à propos, et le père et la mère recueilleront un jour les fruits naturels d'une bonne semence. Déjà, n'ont-ils pas remarqué une qualité précieuse dans chacun de leurs enfants ? Celui-ci a de la douceur, cet autre du courage, ce troisième un cœur tourné vers les pauvres, une main toujours ouverte pour donner. Ils parlent de toutes leurs espérances, ces bons parents, quand vous les voyez, derrière un groupe à têtes blondes, par une belle soirée de Dimanche, marcher appuyés l'un sur l'autre : ils se communiquent à demi-voix un trait de leur fils, un mot de leur fille, indice certain d'une âme généreuse, et, alors, la main de la femme presse plus tendrement le bras du mari. Comment, au retour de la promenade, et une fois les enfants couchés, comment ne pas s'oublier tous deux dans ces longs et doux entretiens sur l'avenir probable de la jeune famille ? « — Ils ressembleront à leur père, dit la femme, et Dieu les bénira. — Non, dit le mari, c'est à toi qu'ils ressembleront, je veux qu'ils te ressemblent, car j'ai trouvé en toi toute ma force, tout mon courage. » Et tandis qu'ils parlent ainsi, la main dans la main, les yeux humides de larmes, et qu'un léger souffle d'enfant endormi arrive jusqu'à eux, on entend au

dehors les voitures de ceux qu'on appelle les heureux du monde courir bruyamment à quelque fête somptueuse. Ah ! les heureux du monde ne sont pas ceux qui possèdent beaucoup ; mais ceux qui aiment beaucoup et qui sont beaucoup aimés !

Il n'est aucun plaisir parmi les plus brillants et les plus enviés qui vaille les joies plus simples de la vie de famille. — Le duc de Bourbon-Condé avait invité Racine, le plus parfait de nos poètes, à dîner chez lui dans une compagnie nombreuse. Mais l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*, après une absence de toute une semaine, venait de retrouver sa famille, et il refusa l'invitation. « — Veuillez m'excuser auprès de son Altesse Sérénissime, dit-il à l'écuyer du grand seigneur. Ma femme et mes enfants m'attendaient depuis huit jours : ils se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très-belle carpe, et je ne puis me dispenser de dîner avec eux. » L'envoyé insista vainement en alléguant le mécontentement de *M. le Duc* et de tous les convives qui avaient compté sur le poète. « — C'est impossible, répliqua Racine ; tenez, voyez cette carpe, et jugez vous-même si je puis affliger ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler, et qui n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce poisson sans moi. » — L'homme de cour s'effaçait entièrement devant le père. Il n'était pas rare, d'ailleurs, de voir cet homme qui avait écrit

tant de chefs-d'œuvre, se mêler aux amusements de sa jeune famille, et former avec ses petites filles, dont la cadette devait un jour prendre le voile à Autun, des processions enfantines où il marchait devant elles en portant la croix. Bien des siècles avant la naissance de Racine, Agésilas, roi de Lacédémone, galopait à cheval sur un bâton en se divertissant avec son fils. — Partout le cœur humain est le même. Partout le bonheur de redevenir enfants avec nos enfants satisfait bien mieux notre âme que les triomphes du poète ou les victoires du guerrier.

Comparez maintenant aux joies du mariage, le douloureux isolement du célibataire, ou l'union méprisée de l'homme qui a voulu se créer une famille en dehors des lois sociales. Vous l'avez peut-être entendu, ce dernier, vanter son hideux ménage, soutenir qu'une femme qu'on peut abandonner au premier caprice est plus facile à conduire, qu'elle se fait souple par intérêt, qu'elle se résigne dans la maison à la condition d'esclave ; vous l'avez entendu, l'homme sans mœurs, développer ses doctrines avilissantes, et vous qui croyez à la dignité de la femme, vous qui préférez la sainteté de l'épouse, à la servilité, à l'abjection de la maîtresse, vous n'avez point compris qu'une soumission et une fidélité obtenues sous le coup d'une menace perpétuelle fussent des avantages si précieux. En effet, retenue seulement par un intérêt de subsistance auprès de l'homme

qui lui a fait une condition si misérable, qui nous dit qu'un intérêt semblable ne l'entraînerait pas ailleurs le jour où elle y verrait son profit?—Encore une fois, ne nous arrêtons plus à ces profanations du nom et des affections de la famille, à ces liaisons honteuses où les deux parties rougissent l'une de l'autre, se méprisent et se soupçonnent en attendant qu'elles se trahissent mutuellement. La famille n'existe pas hors du mariage : il faut à la famille, il faut à l'amour véritable le mariage avec toutes ses conditions d'ordre, de fidélité et de perpétuité.

Honneur donc au mariage ! honneur à la famille ! respect et amour à la femme chrétienne qui fait du mariage et de la famille une source de délices, un trésor inépuisable de tendresse et de vertu ! La femme, telle que le christianisme l'a faite, est la fleur de toutes les saisons, la consolation de toutes les heures : les malheurs peuvent nous arriver en foule, se succéder sans relâche, loin de lui causer de l'épouvante, les épreuves redoubleront son courage d'épouse et de mère, et de longues habitudes de souffrir ensemble lui feront de longues habitudes d'aimer. Nous la verrons dans les jours de tribulations et de peines, cette compagne de la bonne et de la mauvaise fortune, nous la verrons pleurer d'abord avec nous, chercher ensuite des raisons d'espérance, puis mêler un sourire à nos larmes ; et nous, renouvelés, retrempés dans la reconnaissance et l'amour, nous comprendrons

dès-lors tout ce qu'il y a de vrai et de profond dans la divine béatitude : « — Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » Ainsi, unis dans une même foi, marqués du même signe, parés de nos enfants comme d'une couronne, nous vieillirons, nous finirons au milieu des affections domestiques, et la mort elle-même, la mort, quand viendra son heure, se fera douce envers nous. « — Quand Dieu m'appellera à lui, tu viendras me chercher, n'est-ce pas ? » disait au poète Stolberg, sa femme, qui le voyait mourir, et le couvrait de larmes et de baisers. « — Oui, certainement, répondait le poète d'une voix éteinte ; » et après qu'on eut récité les prières de l'agonie : « Quand le Sauveur alla pour nous à la mort, reprit-il, les siens l'abandonnèrent, et Dieu rassemble autour de moi une femme, des enfants, des amis, anges véritables qui me soutiennent ! » Se quitter aussi paisiblement, aussi pieusement, est-ce se quitter ? Non ! c'est s'endormir un peu l'un avant l'autre pour se retrouver bientôt ensemble et heureux.

X.

DE LA CHARITÉ.

I.

Amour universel. — Témoignage de Bernardin de Saint-Pierre et de M. Laurentie en faveur de la charité du pauvre envers le pauvre. — Le Savetier. — M. Achille Monneret. — La Mendiante de Ploujean. — Jeanne Jugan et ses compagnes. — Les femmes du peuple à Brest. — Chacun pour tous. — Les Sociétés de Secours mutuels.

Nous avons vu toute la puissance des affections de famille et de l'amitié dans le cœur de l'homme. Mais ce cœur est si vaste et si profond ; il est si riche et si insatiable de tendresse qu'il tromperait sa nature et les desseins de Dieu en bornant au cercle de la famille et des amis son immense capacité d'aimer. En dehors de l'amitié et des affections domestiques, il existe donc un amour moins exclusif, un amour universel, et cet amour c'est la charité. J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs, vous surtout qui êtes pauvres et à qui l'amour de vos frères coûte de plus grands sacrifices ; dites, avez-vous jamais été plus

heureux que le jour où vous avez aidé un de vos semblables, travaillé pour lui, partagé votre pain avec lui ? Il y a déjà longtemps qu'un homme de génie, Bernardin de Saint-Pierre, en parlant de la charité du pauvre envers le pauvre, a réclamé contre les esprits superficiels qui font des caricatures du peuple au lieu d'étudier ce qu'il a de noble et de touchant.

« — J'ai remarqué, dit le suave auteur des *Etudes de la nature*, j'ai remarqué, par exemple, que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandises à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche, et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu : — Il faut, Monsieur, que tout le monde vive. — J'ai observé aussi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais, lorsqu'ils achètent à des pauvres comme eux : — Il faut, disent-ils, qu'ils gagnent leur vie.

« — J'avais dans la rue de la Madeleine un porteur d'eau Auvergnat, appelé Christal, qui a nourri pendant cinq mois, *gratis*, un tapissier qui lui était inconnu, et qui était venu à Paris pour un procès ; parce que, me dit-il, ce tapissier le long de la route, dans la voiture publique, avait donné de temps en temps le bras à sa femme malade. »

Le témoignage de Bernardin de Saint-Pierre sur la charité du peuple est appuyé par M. Laurentie dans ses *Lettres sur l'éducation*. — « Le peuple, dit-il, a la

» tradition de cette charité ardente de la vieille église
 » chrétienne. Avec ses formes âpres, vous trouvez
 » en lui un zèle d'amour admirable. Dans sa pauvreté
 » il rend l'aumône féconde. On dirait que l'habitude
 » du travail, en le nourrissant de confiance, donne
 » plus de hardiesse à ses dons. — »

Cette dernière observation est parfaitement juste. Il est bien hardi au pauvre, à l'ouvrier, de donner de son nécessaire, lorsqu'une maladie soudaine ou le manque d'ouvrage peut, du jour au lendemain, le précipiter aussi bas que celui qu'il a secouru. Sans doute, la prudence humaine, s'il la consultait, arrêterait l'élan de son cœur, lui conseillerait de songer à sa femme, à ses enfants, aux stériles années de la vieillesse ; mais devant un malheureux qui souffre, une famille qui a faim, le chrétien n'a que faire de la prudence humaine, et la sublime imprévoyance de l'évangile règle ses actions. J'ai connu à Brest un pauvre cordonnier infirme, dont la femme était toujours malade, et qui vivait à grand-peine du prix que lui rapportait le raccommodage de vieux souliers. J'ai vu moi-même sa petite chambre sans plancher, sur la terre nue, sa fenêtre où du papier taillé en étoile soutenait deux vitres fêlées, son lit vermoulu, sa chaise de cérémonie dont la paille usée était remplacée par une petite planche de sapin, et, dans un coin, une image de la Vierge noircie par la fumée,

et que les mouches visitaient trop complaisamment. La femme éprouvait de grandes souffrances, elle se plaignait, elle gémissait, et ses gémissements et ses plaintes ajoutaient encore à la tristesse de cette maison. Voilà ce que j'ai vu et entendu plusieurs fois, et je regardais ce ménage comme ce qu'il y a au monde de plus misérable. Eh bien! Messieurs, ce ménage exerçait aussi la charité. Un jour, une vieille voisine, pauvre comme le cordonnier et sa femme, tomba malade, et à l'idée qu'on allait la porter à l'hospice, elle pleurait et poussait des cris d'effroi. « — Calmez-vous, lui dit le cordonnier, nous allons porter votre lit chez moi, auprès du lit de ma femme, et je travaillerai pour vous deux. — » Et, en effet, il recueillit dans sa chambre la vieille voisine, et il la soigna jusqu'à sa mort qui n'arriva que deux ou trois ans après.

Une charité aussi dévouée, aussi courageuse, est admirable à toutes les époques de la vie, mais elle l'est plus encore à cet âge de confiante illusion où notre cœur est tellement plein de riantes chimères, qu'il semble n'y rester aucune place pour de tristes réalités. Que dirons-nous donc d'un tout jeune homme, Achille Monneret, ouvrier relieur chez M. Mesland, à Paris, et qui adopta la famille de son patron, lorsque celui-ci, à la suite de mauvaises affaires, s'enfuit à Constantinople, et abandonna sa femme et

ses deux enfants! — Monneret apportait chaque semaine à Madame Mesland le prix de son travail, à l'exception de quelques sous qu'il réservait pour acheter du pain. Qui le croirait? C'est à Paris, dans la ville des plaisirs, entouré de séductions inimaginables, que le jeune relieur condamna ses dix-huit ans à des privations de toutes sortes, et voua bravement les heures les plus légères, les plus enivrantes de la jeunesse, à toute l'austérité d'une vie de travail opiniâtre et d'abnégation! M. Mesland était donc à Constantinople, et une famille qui se rendait dans cette ville et qui avait besoin de femme de chambre, offrit à Madame Mesland une bonne occasion pour rejoindre son mari. Malheureusement, cette famille ne voulait emmener qu'un enfant, et la pauvre mère en avait deux. « — Partez, dit Monneret, je me charge de celui de vos enfants qui ne peut aller avec vous. — » Et Madame Mesland partit, confiant aux soins du généreux ouvrier une petite fille de deux ans.

L'Ange qui vint au secours d'Agar et sauva la vie de son fils mourant de soif, en lui découvrant une source inconnue, cet ange ne put éveiller dans le cœur de la servante Egyptienne plus de reconnaissance que n'en éprouva Madame Mesland en laissant à Monneret son précieux dépôt. Monneret était bien pour elle, comme l'ange pour Agar, l'envoyé de

la Providence : il mit la petite fille en pension moyennant vingt francs par mois, et pour s'assurer qu'on en avait bien soin, il fit de fréquentes visites à l'enfant, dont il voulait remplacer à la fois le père et la mère. Cependant la révolution de février éclate; toutes les industries s'en ressentent, et l'ouvrier relieur, congédié par son nouveau patron, n'eut plus de ressource que dans les ateliers nationaux. Qu'on se figure la position de ce jeune homme, ne gagnant que vingt sous par jour, et ne continuant pas moins à payer vingt francs par mois pour la pension de sa fille adoptive. Comment vivait-il lui-même tout un mois avec une dizaine de francs? Quelle profonde misère devait être la sienne? Et cette misère, il la voulait, il l'avait acceptée comme un devoir. Monneret se souvenait-il que lui aussi, presque au berceau, il s'était trouvé orphelin, et que sans un dévouement étranger, celui de la *Société des amis de l'Enfance*, il n'eut pas profité des bienfaits d'une éducation morale et professionnelle, il n'eut jamais été, peut-être, ce qu'il était maintenant, un honnête et habile ouvrier? — Ce fut cette *Société des amis de l'Enfance* qui découvrit la détresse du bon jeune homme, détresse que sa modestie voulait cacher même à ses anciens protecteurs. Sur le rapport de M. Wilson, l'un des membres de cette œuvre charitable, il fut décidé que le conseil d'administration se chargerait

à l'avenir de payer la pension de la fille de Madame Mesland. De plus, le procès-verbal ajoute que le conseil de la Société, après avoir voté d'urgence l'admission du pauvre enfant abandonné, a prié son protecteur, l'ancien apprenti M. Monneret, de lui continuer sa surveillance, et d'honorer la *Société des amis de l'Enfance* en acceptant d'en faire partie. Cet acte est signé par MM. de Montreuil, de Melun, et de Falloux, représentants du peuple, et, pour que la récompense fût complète, pour qu'il fût permis au jeune Monneret d'exercer plus efficacement encore la plus belle des vertus chrétiennes, à ces témoignages d'estime et de sympathie, l'Académie Française, dans sa séance du 3 juillet 1849, ajouta un prix Monthyon.

Vous applaudirez, Messieurs, à la justice rendue par l'Académie à M. Achille Monneret, et vous bénirez avec nous ce généreux baron de Monthyon, si souvent l'homme de la Providence. Toutefois, en attendant l'heure des rémunérations générales et complètes, la vertu ne doit pas compter sur une récompense terrestre, elle n'y compte pas; et, presque toujours, soit pudeur, soit modestie, elle cherche plutôt à s'y dérober. Voici encore un trait bien touchant recueilli dans les papiers de M. le comte de la Fruglaye, (1) et qui faisait le sujet d'une lettre adressée

(1) L'un des membres fondateurs de la *Société de Secours Mutuels de Morlaix*.

par notre vénérable compatriote, le 8 avril 1840, au rédacteur d'un journal.

Une malheureuse famille réfugiée dans un moulin en ruines de la commune de Ploujean, et composée du père, de la mère et de sept enfants en bas-âge, se disposait un matin à prendre le premier repas du jour lorsqu'une vieille mendiante, une besace sur l'épaule, un bâton à la main, se présenta à la porte pour y demander l'aumône. La ménagère se leva, et montrant à la mendiante des plants de fougères et quelques petites branches mortes qui brûlaient tristement dans le foyer :

« — Ma bonne mère, lui dit-elle, entrez ; vous avez froid et peut-être ce feu, tout petit qu'il est, vous fera-t-il du bien. Je voudrais aussi vous engager à manger avec nous, mais voyez notre déjeuner pour neuf personnes ! »

La mendiante jeta un regard au milieu du groupe affamé. Ce déjeuner eût à peine suffi pour le père et trois ou quatre enfants.

« — Jésus-Maria ! s'écria la vieille femme, ignorez-vous qu'il faut deux parts de nourriture à chaque enfant, une pour le nourrir et l'autre pour qu'il grandisse ? Si vous n'avez rien de plus à donner à votre famille, vous devriez mendier pour elle. »

Le père baissa la tête : « Oui, dit-il, nous le devrions, mais la misère est si grande !

« — Pourtant, reprit la mère, les âmes charitables

ont pitié d'un pauvre journalier qui a sept enfants et ne gagne que quinze sous par jour. Avec des privations, Dieu permet que nous puissions vivre. »

La mendiante essuya une larme, et ouvrant la besace qui renfermait les aumônes qu'elle avait recueillies dans sa quête de plusieurs jours, aumônes destinées à la faire vivre elle-même, elle la vida sur la table.

« — Tenez, chers amis, dit-elle, que j'aie du moins la satisfaction de vous voir rassasiés une fois ! »

Et se dérochant à la reconnaissance de la famille étonnée, elle remit sur son épaule son bissac vide et sortit précipitamment.

Ceci se passait il y a neuf ans, à moins d'une lieue de nous. M. de la Fruglaye ajoute dans sa lettre que le costume et le langage bas-breton de cette femme annonçaient qu'elle était du pays. Cependant on ne la revit plus, et personne ne connaît son nom.

On écrirait des volumes de ces récits glorieux pour le peuple, et que nous surtout, ouvriers ou fils d'ouvriers, nous devons conserver religieusement. Souvent aussi la Charité du pauvre ne s'arrête pas à tel ou tel individu isolé, elle se dilate, elle devient organisatrice, et alors, sous le nom de Vincent-de-Paul, par exemple, elle fonde les établissements des enfants trouvés, les hôpitaux de Bicêtre, de la Pitié, de la Salpêtrière. Et qu'avons-nous besoin de remonter si haut dans l'histoire, et de quitter notre province ? A Saint-Servan, deux ouvrières, l'une de seize ans,

l'autre de dix-huit, sont émues de pitié à la vue du grand nombre de mendiante, presque toutes veuves de marins, qui se traînent de porte en porte, et dont plusieurs, cassées par l'âge peuvent à peine se soutenir. Les deux jeunes filles s'associent à une ancienne domestique nommée Jeanne Jugan, et bientôt elles apportent dans la mansarde de celle-ci une aveugle presque octogénaire et une vieille paralytique. Un an s'écoule; Jeanne soignait les deux pensionnaires, et les jeunes filles, pour leur procurer du pain, travaillaient bien avant dans la nuit. Un bon prêtre de Saint-Servan venait aussi à leur aide. Ce fut lui qui partageant leur zèle et secondant leur noble ambition, trouva la mansarde de Jeanne trop étroite, et employa ses petites économies à la location d'un rez-de-chaussée assez vaste, où douze vieilles mendiante furent rassemblées en quelques jours. Vous comprenez que le travail de trois pauvres filles ne pouvait suffire à l'entretien de quinze personnes; aussi fallut-il mendier encore, et ce fut Jeanne, ce furent ses deux jeunes amies qui allèrent recueillir les aumônes que les bonnes femmes avaient quêtées jusque-là, avec tant de fatigues et d'humiliations. Cependant la nourriture n'est pas tout; il fallait aussi du linge, et comment s'en procurer sans argent? Le 15 août 1841, ce jour où la statue de la Sainte Vierge est promenée en procession par les rues de la ville, à la porte du rez-de-chaussée devenu un hospice, on remarquait

un humble autel élevé à Marie, et au pied de cet autel, six mauvaises chemises étalées, formant toute la lingerie de la maison. Un pareil dénuement devait éveiller la pitié. Le soir même, le lendemain, le surlendemain des dons arrivèrent de toutes parts, et, avant la fin de la semaine, les pieuses ouvrières avaient reçu pour leurs protégées, quatre douzaines de chemises et quatorze draps.

Tel fut le commencement de cette association religieuse dont les fondatrices prirent le nom de *petites Sœurs des Pauvres*. J'aimerais à vous montrer Jeanne Jugan et ses compagnes comptant toujours sur les deniers de la Providence, et, de prodige en prodige, réussissant à construire, à Saint-Servan, un asile où sont entretenus et soignés aujourd'hui quatre-vingt-dix vieillards. Vous verriez le vénérable prêtre dont j'ai parlé, vendre pour le nouvel établissement sa montre, son calice et ses burettes, et les ouvriers de M. Guibert, armateur, au nombre de trois ou quatre cents, consacrer à la même œuvre cinq centimes par semaine, ce qui donne chaque mois à l'asile des vieux pauvres soixante ou quatre-vingts francs. Les filles de ces ouvriers vont plus loin encore; beaucoup d'entr'elles renoncent au mariage, aux douceurs de la famille, et elles entrent dans la communauté de Jeanne pour s'y dévouer tout entières au service des malheureux. Que de traits sublimes n'aurions-nous pas à raconter de ces filles du peuple qui, de Saint-

Servan, se sont répandues à Rennes, à Tours, à Nantes, et même à Paris. A Saint-Servan, il leur arriva plus d'une fois de manquer de pain après avoir distribué ce qu'elles en avaient à leurs pauvres. A Tours, elles n'avaient qu'un seul drap pour trois sœurs, et afin de s'en servir toutes, elles rapprochaient deux paillasses sur lesquelles elles se reposaient. Une bonne femme de plus est amenée dans la maison : — « Nous coucherons comme nous pourrons, dit la supérieure, mais donnez-moi des ciseaux, il faut partager en deux notre drap pour en donner la moitié à cette pauvre femme. »

Je me complais dans ces récits sur les saintes filles des ouvriers de Saint-Servan, et pourtant il faut s'arrêter. Un mot seulement sur l'accueil que d'autres femmes du peuple leur firent à Nantes. Le mardi 5 juin de cette année 1849, une des sœurs de Jeanne Jugan parut pour la première fois au marché de Nantes, et demanda au nom de Dieu quelques légumes pour les pauvres bonnes femmes. — « Oui, ma sœur, oui, car cela est beau, » répondit une des marchandes. — « Oui, dit une autre, oui, ma sœur, car je deviendrai vieille aussi, et j'aurai peut-être besoin de votre maison. » Et toutes s'empressèrent à l'envi de remplir le bissac que la sœur voulut emporter sur son épaule. — « Oh ! nous ne le souffrirons pas ! » s'écrièrent alors les marchandes. Et arrachant la provision quelque peu lourde de l'épaule de

la sœur, elle se cotisèrent entr'elles pour faire porter le bissac et deux autres poches qu'elles remplirent aussi. — « Adieu, ma sœur, disaient les Nantaises, revenez nous voir deux fois par semaine, et priez pour nous. »

Je ne crains pas de l'affirmer, prises en masse, les classes laborieuses sont pleines de compassion pour tout ce qui souffre, et, dans leurs rangs, la dureté de cœur est toujours une exception. Qu'un militaire, condamné aux travaux et couvert de la capote brune, traverse la place du marché à Brest, pas une marchande qui ne laisse là ses poissons, ses fruits ou ses légumes pour déposer sa petite aumône dans le bonnet du soldat. Et à l'époque du Carnaval, lorsqu'il s'agissait de remplir gratis la marmite de la prison qu'on appelait la *Grande Désirée*, quel empressement parmi tous les bouchers et les bouchères ! Comme on rivalisait de zèle à savoir qui donnerait le meilleur morceau ! Il y a trois ans, dans le cours de cet hiver dont les pauvres garderont le cruel souvenir, les ouvriers d'un atelier du port s'aperçurent qu'un de leurs camarades qui, depuis quelque temps, se cachait à l'heure du dîner, ne mangeait qu'un navet à son repas, pour ménager à ses enfants le pain devenu rare. Aussitôt, d'un commun accord, les portions furent mises en un tas, et bon gré malgré, il fallut que le pauvre père de famille reçut la sienne de la générosité de ses camarades. C'est à cette même épo-

que qu'un charpentier du port, dont je m'honore d'être l'ami, refusait d'emporter à son atelier le pain bis-blanc qu'on mangeait habituellement dans sa famille. « — Non, disait-il à sa sœur, donne-moi du pain noir puisque mes compagnons d'ouvrage n'en ont pas d'autre. »

Ce que nous venons de voir à Saint-Servan, à Nantes, à Brest, existe partout, et il n'est pas de spectacle plus consolant et plus beau que cette charité universelle des classes populaires. Depuis Février 1848, les journaux de toutes les opinions ont raconté cent fois que dans telle ou telle ville de France des ouvriers avaient préféré perdre un ou deux jours de travail par semaine, plutôt que de voir congédier une partie de leurs camarades d'atelier. Ceci n'est pas une apologie, c'est de l'histoire, et c'est encore de l'histoire, et de l'histoire contemporaine que ces dix mille hommes nourris chaque jour par des enfants du peuple, les braves soldats de la garnison de Paris.

Laissons donc, Messieurs, laissons à quelques âmes étroites, à quelques esprits avortés, comme il s'en rencontre aussi dans le peuple, laissons leur la maxime trop connue, la maxime payenne : — Chacun pour soi ! — Ce n'est pas ainsi que parlait le fils adoptif du charpentier de Nazareth, ce Jésus, qui n'avait ni deux manteaux, ni deux tuniques, ni même un bâton de voyage, et dont tous les miracles étaient pour les pauvres, les malades et les affligés. « — Mes amis,

disait-il à Pierre, à Jean, à Philippe, des hommes de métier comme la plupart d'entre nous ; la Charité que vous aurez les uns pour les autres, et en particulier pour les pauvres sera la marque à laquelle on vous reconnaîtra pour mes disciples. — « Chacun pour soi, » dit l'égoïsme. — Chacun pour tous ! tous pour chacun ! dit la Charité chrétienne, et vous, ouvriers de Morlaix, vous avez adopté cette noble devise, et vous l'avez inscrite en tête de notre règlement. Il serait bien à plaindre celui qui ne verrait dans les sociétés de secours mutuels qu'une caisse d'épargnes, une idée de prévoyance personnelle, le froid calcul d'un individu qui ne pense qu'à lui. — Chacun pour tous, tous pour chacun se dit l'ouvrier en apportant la cotisation qu'il prélève sur le salaire de la semaine. Je puis bien ne pas être malade, mais d'autres le sont déjà ou le seront plus tard, et j'ai la certitude que mon argent leur profitera, et qu'en m'imposant un léger sacrifice, je viendrai en aide à un camarade, à un ami, à un parent. Il n'est pas un de vous, Messieurs, qui ne connaisse les angoisses de la maladie dans la maison de l'ouvrier père de famille. Un jour cet ouvrier rentre chez lui avant la fin de la journée ; il est pâle, défaillant ; c'est à peine s'il a pu rapporter ses outils qu'il jette dans un coin. Sa femme effrayée lui fait mille questions auxquelles il répond par un soupir. Il faut se mettre au lit, il faut appeler un médecin ; et le médecin consulté, la

maladie est reconnue grave et d'une guérison difficile. Quels tourments alors ! D'un côté le malade se demande qui gagnera du pain pour sa femme et ses enfants, en attendant qu'il revienne à la santé ; de l'autre, la femme ne sait où elle trouvera l'argent nécessaire pour se procurer des remèdes. Le docteur a peut-être ordonné des bains, des sirops coûteux, et, au grand désespoir de la femme qui manque de ressources, après deux ou trois jours, le mari fait renvoyer la baignoire, et il économise, il lésine sur les sirops, dont une petite fiole représente la valeur de plusieurs repas pour ses enfants. Bientôt l'argent est épuisé, le crédit aussi : que faire si l'on n'a pas le courage de rendre sa misère officielle, et de recourir à la bienfaisance administrative, toujours pénible pour un travailleur ? Le pauvre ménage n'a plus qu'un parti à prendre ; il faut vendre ce meuble qui nous vient d'un père, d'une mère, ce linge acheté si joyeusement sur les premières épargnes, qui sait ? engager l'anneau de mariage, ce précieux souvenir des jours heureux. Le père de famille n'est pas guéri encore ; il a besoin d'un long repos, n'importe, il ne tient plus sur son oreiller, il songe à reprendre son travail, il se lève, il embrasse ses enfants, espérant qu'il retrouvera ses forces dans leurs caresses. — « A l'atelier ! dit-il, à l'atelier ! » — Et il se traîne à la porte qu'il veut ouvrir, et ses yeux se ferment, et il retombe dans les bras de sa femme qui le ramène à son lit en pleurant.

Voilà un des mille tableaux des souffrances du peuple, voilà ce qui ne se verra plus dans notre société de secours, ce qui ne se verra nulle part quand toutes les villes de France auront adopté comme nous l'usage d'une caisse fraternelle pour les ouvriers malades. Elles vivront, elles prospéreront, elles se multiplieront à l'infini ces sociétés basées sur la charité chrétienne bien plus que sur la prévoyance individuelle. Donner toute sécurité au travailleur en cas de maladie ; épargner des humiliations à sa femme, des larmes à ses enfants, vous l'avez déjà fait, Messieurs, vous le faites encore, vous le ferez toujours. Réjouissons-nous ensemble à la pensée de nous aider les uns les autres, à l'espérance d'avoir chacun notre part des consolations attachées à l'amour du prochain. Le maréchal de Luxembourg allait mourir, et l'on parlait autour de lui de ses victoires, des nombreux drapeaux qu'il avait enlevés à l'ennemi. — « Eh ! que m'importent à présent ces actions que vous appelez glorieuses ! s'écria le vieux guerrier ; tout cela ne vaut pas un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu. »

XI.

DE LA CHARITÉ.

II.

La bienveillance entre collègues, entre confrères. — Les sermons du petit père André. — Le Compagnonnage. — Origine du Compagnonnage. — Les Enfants de Salomon, de Maître Jacques et du père Soubise. — Divisions entre les Compagnons. — Le Tour de France. — Beau côté du Compagnonnage. — Conduite de Grenoble. — Les *Gavots* et les *Dévorants*. — Le Topage. — La ville de Lyon gagnée par les Enfants de Salomon. — Bataille de la *Crau*. — Nécessité d'une réforme dans les Associations ouvrières.

Une petite carriole attelée d'un cheval noir, et dans laquelle deux hommes gros et courts causaient avec beaucoup d'animation, roulait à peu de distance d'Aigrefeuille, sur la route de Nantes, et se dirigeait lentement vers Montaigu.

« — Docteur Maclou, disait en secouant la tête celui des deux voyageurs qui conduisait le véhicule, votre profession vous montre les hommes de trop près, vous initie à trop de mystères : vous devenez chagrin, hargneux, misanthrope, et je crains, en vérité, que votre cousine Madame Gervais....

« — Ne me reconnaisse plus ? Allons donc ! répondit le Docteur en posant sa large main sur l'épaule de son compagnon et en avançant hors de la carriole sa tête chauve, où un semblant de perruque s'accrochait de travers. Pensez-vous, maître Gervais, que ma cousine s'attende à me retrouver aujourd'hui tel qu'elle me laissa, il y a cinquante ans, à Quimper-Corentin ? Que cela vous plaise ou non, cousin, je lui répéterai ce que je viens de vous dire. Encore une fois, les hommes charitables sont rares ; ils sont rares dans les mansardes et dans les salons ; ils sont rares, parce qu'il ne suffit pas de plaindre un malheureux, de l'assister même de son nécessaire, de souffrir avec lui, pour posséder en soi la vraie charité. »

Maître Gervais, notaire à Montaigu, essuya le verre de ses lunettes, et regarda fixement son cousin.

« — Jè m'explique, reprit le Docteur ; en 1835, j'ai guéri un homme riche qui consacrait toute sa fortune à fonder des établissements utiles aux pauvres. Cet homme était-il réellement charitable ? Non ! car il frondait sans cesse les œuvres de bienfaisance qui ne venaient pas de lui ; dans celles qu'il dirigeait il se montrait despote, — et la Charité est modeste et ne s'enfle point. Plus tard, j'ai guéri un artiste libéral jusqu'à la prodigalité, toujours prêt à vider sa bourse dans la main d'un indigent. Cet artiste était-il vraiment charitable ? Non ! car le mé-

rite de ses confrères lui donnait la fièvre, il les dénigrait à tout propos, — et la Charité n'est ni méditante ni envieuse. Plus tard encore, j'ai guéri un ouvrier qui....

« — De grâce, cousin Maclou, parlez plus bas des guérisons et des remarques que vous avez faites. Ne voyez-vous pas ce piéton qui suit la même route que nous ? Au ton élevé dont vous parlez, il ne doit perdre aucune de vos paroles. »

Ce piéton était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans ; il portait un petit paquet sur ses épaules, et une canne de jonc à la main.

« — J'allais citer un nouvel exemple à l'appui de mon assertion, reprit le médecin en baissant un peu la voix. Je veux bien que la main qui donne se rencontre assez facilement ; mais la langue qui loue un collègue, l'œil qui ne s'arrête pas complaisamment aux défauts d'un rival ou d'un supérieur, l'esprit bienveillant et modeste, le cœur indulgent et simple, ah ! cousin Gervais, combien vous seriez en peine s'il vous fallait, ce soir, trouver à Montaigu, toutes ces curiosités réunies dans un seul homme !.... Des prétentions extravagantes et jalouses, des médisances, des injustices, des haines implacables même dès que l'amour-propre est en jeu, tel est souvent le revers de la médaille de l'autre côté de laquelle vous lisez en toutes lettres *Compassion, Libéralité* ! Interrogez un homme d'état sur l'habileté d'un autre homme d'état ;

un médecin sur la science d'un autre médecin; un poète sur les vers d'un autre poète; un orateur sur l'éloquence d'un autre orateur, un ouvrier sur le talent d'un ouvrier du même métier que lui, et si l'ouvrier, l'orateur, le poète, le médecin ou l'homme d'état répond par un éloge franc et loyal; si à la queue d'une approbation mesquine, il ne glisse pas sournoisement une bonne critique, s'il ne vous donne pas à entendre que l'homme d'état, le médecin, le poète, l'orateur ou l'ouvrier auraient bien autrement de génie s'il gouvernait, guérissait, versifiait, parlait, bâtissait, sculptait, rabotait comme lui-même il gouverne, guérit, versifie, parle, bâtit, sculpte ou rabote, dites que vous avez découvert un homme étonnant. — Des sangsues! du séné! murmurent entre leurs dents mes confrères lorsque, par hasard, ils lisent une de mes ordonnances; mais le docteur Maclou est un âne à deux pattes; il fallait un coup de lancette et de la rhubarbe! — Quel verbiage! dit à son tour un avocat en écoutant parler une des célébrités du barreau: ça un orateur! je l'aurais pris pour un perroquet en robe noire! — Cef habit, ces bottes, ce meuble pour modèle! s'écrie aussi l'ouvrier; vous n'y songez pas, Monsieur! ces tailleurs de Paris, ces bottiers de Lyon, ces menuisiers de Marseille ne savent pas leur métier, ce sont des mazettes! — Et ainsi du reste!

» — Cest vrai, dit le notaire; mais cela n'empêche pas l'ouvrier, l'avocat, le médecin d'avoir grand pitié

des pauvres, et d'être tout prêts à secourir, s'il avait besoin de leur aide, l'homme qu'ils viennent de censurer. Ne voyait-on pas le fameux Boileau ouvrir sa bourse à Cassandre, à Linière qu'il traitait assez mal dans ses satires?

» — Parbleu! répliqua le cousin Maclou, vous me rappelez un nouvel obstacle à la Charité, la manie du persiflage. On aime à montrer son esprit, à dire un bon mot, et pour une misérable satisfaction d'amour-propre, on ridiculise, on bafoue un pauvre diable; on renonce pour un trait mordant à tout sentiment de convenance et de générosité. On fait quelquefois davantage, on calomnie, et cela presque innocemment, dans le seul but d'amuser et de prouver qu'on est ingénieux. Le petit père André, ce religieux d'une vie sainte et austère, se laissait entraîner par son penchant à la raillerie jusque dans ses sermons. Il prêchait un jour devant de nombreux auditeurs, et il cherchait à les émouvoir en faveur de quelques pauvres moines qui avaient besoin de leurs aumônes.

« — Un grand motif, leur disait-il, vous y engage: le feu du ciel est tombé sur leur couvent. Mais, grâce vous soient rendues, ô mon Dieu! le tonnerre est tombé sur la bibliothèque où il n'y avait point de religieux. Oh! si par malheur, il fut tombé sur la cuisine, ils auraient tous péri! — » C'était au moins de la médisance. Le père André savait fort bien que ces moines n'étaient pas des gourmands, mais il

voulait faire rire, et il sacrifiait sans scrupule la Charité à un bon mot.

« — Misanthrope ! horriblement misanthrope ! reprit maître Gervais. Au lieu d'incriminer les intentions, docteur Maclou, faites comme moi ; glissez sur des paroles légères, convenez que les hommes ont du bon, beaucoup de bon !

» — Et surtout beaucoup de mauvais, beaucoup ! répliqua le Docteur. Voulez-vous que j'applaudisse par exemple la chanson de ce jeune voyageur ? Ecoutez, cousin : je n'y comprends pas grand chose, et pourtant j'en ai assez entendu pour jurer que c'est une suite d'insultes et de provocations. »

Le Docteur ne se trompait pas : le voyageur à la canne de jonc marchait toujours devant la carriole, et, pour égayer sa route, il chantait des couplets satiriques contre Maître Jacques et le Père Soubise, objets de la vénération de plus de soixante mille ouvriers. Le poète populaire les représentait tous les deux volant des bourses sur le chemin d'Orléans, lorsqu'ils se rendaient dans cette ville pour y fonder de nouveaux *devoirs* de compagnonnage. Le chanteur en était à ce couplet :

Nos deux faiseurs de grimaces
Sitôt dans cette cité,
Exposèrent sur la place
Leur mystère et leur secret.
Depuis ce temps-là fourmille,
Dans la ville d'Orléans,
Quantité des imbéciles
Que l'on nomme *Dévorants*.

« — Ce jeune homme est probablement un *Gavot*, » dit le vieux Notaire.

« — Les *Gavots* ! les *Dévorants* !... Ah ! j'entends, nous sommes en plein Compagnonnage ! — Faites-moi donc connaître, cousin, cette grande association d'ouvriers. Quimper-Corentin n'est pas sur le *tour de France*, et les histoires de Compagnons y sont aussi rares que ces prodiges d'humilité, de bonté, de simplicité, d'abnégation dont vous vous réservez apparemment toute la graine à Montaigu. »

Le Notaire fit un léger mouvement d'épaules : « — Mon Dieu ! dit-il, nous ne sommes pas des anges, mais nous ne sommes pas des diables non plus. Toutefois, cousin Maclou, glissons là dessus : j'aime mieux vous raconter l'origine du Compagnonnage.

» Les Compagnons placent cette origine dans le temple de Jérusalem, et ils appuient surtout leurs prétentions sur l'appel que Salomon fut obligé de faire au roi de Tyr pour qu'il lui envoyât cette armée de cent cinquante-trois mille trois cents ouvriers qui, suivant les récits de la Bible, réunis aux trente mille ouvriers d'Israël bâtirent le Temple du vrai Dieu. N'est-il pas probable, ainsi qu'on l'a fait remarquer dernièrement, que les Tyriens et les Sidoniens étrangers dans la Judée et divisés en plusieurs catégories, les uns portant des fardeaux, les autres taillant les pierres sur la montagne ; n'est-il pas

probable qu'ils aient formé entr'eux des sociétés particulières, dont, à la rigueur, le Compagnonnage pourrait être issu? Les tailleurs de pierre, reconnus par toutes les professions comme les fondateurs du Compagnonnage, conservent encore le nom de *Compagnons Étrangers*, ce qui rappelle un souvenir d'exil, et nous ramène assez naturellement à ces travailleurs envoyés à Jérusalem par le roi de Tyr.

« — Et ce Jacques et ce Soubise, si maltraités dans la chanson? » demanda le médecin.

« — Nous y sommes. Le Compagnonnage se divise en trois grandes familles, les *Enfants de Salomon*, ceux de *Maître Jacques* et ceux du *Père Soubise*. Les Enfants de Maître Jacques et ceux du Père Soubise n'ont pas de prétentions moins hautes à l'antiquité que les Enfants de Salomon : tous placent leur origine dans le temple de Jérusalem. S'il fallait en croire les légendes racontées dans les ateliers, Jacques et Soubise liés ensemble d'une amitié étroite, se seraient fait remarquer parmi les Maîtres les plus habiles employés par le roi d'Israël. Le Temple fini, tous deux seraient revenus dans les Gaules, leur patrie, et là, à la suite d'une scène violente entre les deux amis, scène occasionnée par les sentiments jaloux de Maître Soubise, les disciples de ce dernier auraient tenté plusieurs fois d'assassiner Maître Jacques, et ils y seraient parvenus à la fin, grâce à la trahison d'un

lâche nommé Jérôn ou Jamais, et qui livra son Maître retiré alors à Sainte-Baume. Cette tragique histoire rencontre peu d'incrédules parmi les Compagnons, et les Enfants de Maître Jacques ne traversent jamais la Provence sans visiter la grotte où tomba la victime, et sans emporter comme une relique une branche de feuillage coupée dans le bois.

« — Vous avez parlé de jalousie, de dissensions et de guet-apens, dit le docteur, et je tiens ces traditions pour vraisemblables. Mais ne trouve-t-on rien de plus positif dans l'histoire? »

« — Sauf quelques traces au huitième et au dixième siècle dans la Grande-Bretagne, répondit Maître Gervais, on arrive en tâtonnant dans l'obscurité jusqu'au onzième siècle. Alors, les Compagnons étrangers, revenus encore une fois à Jérusalem dans ce flot de peuple qui suivit Godefroy de Bouillon en Palestine, se réorganisèrent et s'adjoignirent les menuisiers et les serruriers ou forgerons. Les nouveaux confrères prirent le titre de *Compagnons de Liberté*; les autres conservèrent leur nom de *Compagnons Étrangers*; mais tous se reconnurent entr'eux comme Enfants de Salomon.

« — Fort bien, Maître Gervais, nous savons que les sociétés d'ouvriers étaient fort nombreuses au douzième siècle : j'ignore seulement si elles donnaient l'exemple de l'union et de la concorde. »

Maître Gervais fit une grimace et se gratta l'oreille :

« Docteur Maclou, reprit-il, après un instant de silence, ne nous arrêtons pas aux causes qui séparèrent des Enfants de Salomon un certain nombre de tailleurs de pierres, de menuisiers et de serruriers. C'était au commencement du quatorzième siècle, et ce fut en quelque sorte à la lueur des torches préparées pour son bûcher, que Jacques de Molay, dernier grand Maître de l'ordre du Temple, déjà en butte aux persécutions de Philippe-le-Bel, écrivit pour les dissidents les statuts de deux nouveaux compagnonnages. En opposition aux noms de Compagnons étrangers et Compagnons de liberté portés par les Enfants de Salomon, il appela les tailleurs de pierres *Compagnons passants*, et les menuisiers et les serruriers *Compagnons du Devoir*.

» — Bon ! cousin Gervais, voici le Maître Jacques de l'histoire : un mot s'il vous plait du Père Soubise.

» — Les ouvriers charpentiers, continua le notaire de Montaigu, voulaient entrer à leur tour dans le compagnonnage, et comme les Enfants de Salomon et de Maître Jacques, ils revendiquaient l'honneur d'avoir aussi travaillé au fameux Temple de Jérusalem. Les menuisiers soutenaient le contraire ; de là des discussions et peut-être pis. Enfin, un moine bénédictin nommé Soubise leur fit un règlement à part. Ces charpentiers sont les *Compagnons Bons Drilles*.

» — Ainsi, cousin, les deux Maîtres ouvriers de Salomon sont tout simplement un Templier et un religieux bénédictin ?

» — Croyez ce qu'il vous plaira, répondit le notaire ; mais quand les Compagnons passants, les Compagnons du Devoir et les Bons Drilles ne dateraient que du quatorzième siècle, quand ils n'auraient d'autre Maître Jacques que Jacques de Molay, d'autre Soubise que le moine bénédictin, ils pourraient encore être fiers de leur origine ; et bien des hommes qui se croient de grands seigneurs seraient fort en peine s'il leur fallait chercher leurs titres aussi haut. Toutefois, loin de moi la pensée de repousser entièrement les traditions qui font remonter le Compagnonnage jusqu'à Salomon lui-même. Je trouve beaucoup de charme au contraire à voir ces travailleurs souvent malheureux, méconnus, opprimés, soumis à de cruelles privations, placer le berceau de leur société sous la protection d'un monarque qui, après avoir élevé des ouvrages magnifiques, entassé l'argent et l'or, surpassé par ses richesses les rois, ses prédécesseurs, reconnu qu'ici-bas tout était vanité, fatigue, affliction d'esprit. Le mal n'est pas de se complaire dans le souvenir de ses aïeux. Gardons-nous seulement de chercher notre mérite personnel dans ce souvenir, et de nous glorifier jamais d'aucun avantage aux dépens d'autrui.

» — Ainsi soit-il ! dit le Docteur Maclou. Ne savez-vous pas que lorsqu'il s'agit de découvrir quelque titre à la supériorité, nous sommes lynx envers nous et taupes envers nos pareils ? — On raconte qu'après

la bataille de Salamine où le génie de Thémistocle avait décidé du succès de la flotte Athénienne, les généraux Grecs se rassemblèrent à l'isthme de Corinthe, et se consultèrent dans le but de décerner une couronne à celui d'entr'eux qui avait eu le plus de part à la victoire. Savez-vous, cousin, quelle fut la réponse de chacun des chefs : — Je mérite le premier prix : mais ensuite, donnez si vous le voulez une seconde couronne à Thémistocle. Telle est la modestie de l'immense majorité des hommes, et encore nous sommes en progrès sur les Athéniens : qui de nous à Montaigu ou à Quimper, en se désignant bravement à l'admiration publique, eût songé une minute à Thémistocle !....

» — Cousin Maclou, reprit le notaire, n'approfondissons pas un sujet qui devrait être aussi peu agréable pour vous que le stage pour mon clerc et pour moi les notes de l'inspecteur de l'enregistrement. Passons vite, très-vite sur les imperfections humaines. Effleurons, glissons....

» — Glissez dans l'histoire du Compagnonnage, dit brusquement le Docteur, et tombez au quatorzième siècle où nous étions restés.

» — Depuis le quatorzième siècle, poursuivit Maître Gervais, presque tous les corps de métiers se sont fait admettre, les uns plus tôt, les autres plus tard, ceux-ci de bon gré, ceux-là par force, dans une des grandes divisions du Compagnonnage, principale-

ment celle de Maître Jacques. Cette dernière société s'est ouverte aux charpentiers, tanneurs, teinturiers, cordiers, vanniers, chapeliers, forgerons, vitriers, couteliers, ferblantiers et ouvriers de plusieurs autres états. Les Enfants du Père Soubise se sont associés les plâtriers et les couvreurs. Quant aux Enfants de Salomon, ils n'ont accueilli que des charpentiers, et encore, comme le dit un contemporain, ils n'ont jamais fait avec eux une franche et complète alliance.

» — Comment cela ! du dédain ! s'écria le Docteur. Je vous le demande, cousin Gervais, où seraient aujourd'hui les menuisiers, les serruriers et les tailleurs de pierres, où seraient les notaires et les médecins si, au temps du déluge, les charpentiers n'avaient pas construit l'arche ?...

» — Assez ! dit le notaire, glissons là-dessus, cousin Maclou. Je pourrais vous parler encore d'une quatrième société composée d'aspirants Compagnons de divers états révoltés contre leurs supérieurs et nommés les *Indépendants* ou *Sociétaires de l'Union*, mais je préfère arriver tout de suite aux bienfaits du Compagnonnage.

» — Un moment, cousin ! cette revolte des aspirants Compagnons n'a-t-elle pas été provoquée par le despotisme des Compagnons reçus ? On prétendait à Quimper que dans certaines sociétés de Compagnonnage il en était comme à l'école militaire et à l'école

navale où les anciens élèves s'étudient à vexer les nouveaux?

Maître Gervais soupira :

» — L'homme est faible, bien faible, dit-il, et je ne veux point nier qu'on a reproché à certains Compagnons d'exiger parfois des aspirants et des apprentis une servilité au moins affligeante.

» — Bien, cousin Gervais! continuez; je prends mes notes.

» — On assure, reprit le notaire, que plus de cent mille ouvriers par an quittent leurs foyers et font ce qu'ils appellent leur *tour de France*. Or, que deviendraient ces pauvres voyageurs si, dans leurs jours de détresse, loin de leur pays et de leur famille, ils ne trouvaient pas un appui pour les protéger?... Cet appui, l'association le leur donne : l'Enfant de Salomon, de Jacques ou de Soubise arrive-t-il à Nantes, à Bordeaux, à Toulouse, dans n'importe quelle ville du *Devoir*, il se fait conduire chez la *Mère*; il y voit un Compagnon de service appelé le *Rouleur*, et celui-ci, chargé de l'embauchage et informé par les Maîtres de ceux d'entr'eux qui ont besoin d'ouvriers, lui procure du travail et du crédit s'il en a besoin. Survient-il quelque différend entre le Compagnon et le Maître, le *Rouleur* intervient et s'efforce d'arranger l'affaire. L'ouvrier n'a-t-il pu être embauché, est-il forcé de chercher de l'ouvrage ailleurs et de partir, la société lui donne ses étapes, et grâce à cette fra-

ternelle assistance, il arrive à sa destination sans avoir tendu la main. S'il tombe malade, il est visité, soigné, veillé par les Compagnons qui se relèvent auprès de son lit. S'il meurt, la caisse commune pourvoit aux frais d'enterrement, quelques-uns des associés portent le cercueil orné des insignes du Compagnonnage, et tous les autres le suivent au cimetière où, si le défunt appartenait à la famille de Maître Jacques, les Compagnons s'agenouillent ensemble, recommandent leur ami au Dieu bon, juste et misericordieux, se donnent la main droite, et s'embrassent les uns les autres comme pour se dire qu'à mesure que la mort éclaircit leurs rangs, les survivants doivent se montrer plus unis, et resserrer encore leur amitié. Mais voyons, Docteur! est-ce que vous ne voulez plus m'interrompre par vos récriminations contre la méchanceté des hommes?

» — Poursuivez, Maître Tant-Mieux, dit le médecin, le front plissé, le doigt sur la bouche. Ceci est beau, j'en conviens, et pourtant soyez sûr que j'aurai mon tour.

» — Le Compagnonnage, si prévoyant, si compatissant, si fraternel, continua Maître Gervais, est aussi une école de probité et d'honneur. Le Compagnon qui a négligé de payer ses dettes avant de quitter une ville, est chassé de la société et signalé partout comme un *brûleur*, un homme déloyal. S'il

a commis un vol, amené dans une chambre où se réunissent les Associés ou entraîné par eux hors de la ville, on lui fait la *Conduite de Grenoble*, châtiment où rien n'est épargné pour témoigner au coupable le mépris et l'aversion qu'il inspire à ses anciens amis. « J'ai vu, dit M. Agricol Perdiguier, auteur d'un » livre curieux, ouvrier menuisier et Compagnon » lui-même; j'ai vu au milieu d'une grande salle » peuplée de Compagnons, un des leurs à genoux. » Tous les autres buvaient du vin à l'exécration des » voleurs et des scélérats; celui-là buvait de l'eau, » et quand son estomac n'en pouvait plus recevoir, on » la lui jetait sur le visage. Puis, on brisa le verre dans » lequel il avait bu; on brûla ses couleurs à ses » yeux; le *Rouleur* le fit relever, le prit par la main, » et le promena autour de la salle. Chaque membre » de la société lui donna un léger soufflet; enfin, la » porte fut ouverte, il fut renvoyé, et quand il sortit, » il y eut un pied qui le toucha au derrière. Cet » homme avait volé. »

» — C'est à merveille, dit le Docteur; protéger et assister l'homme honorable, punir le membre indigne, rien de plus juste, et sans quelques paroles échappées à votre conscience, sans la chanson de tout à l'heure, je serais disposé peut-être, en ce qui touche le Compagnonnage, à faire amende honorable à l'humanité. Cependant, avant de rien décider, revenons, je vous prie, à la chanson des *Gavots*, et

dites moi, cousin, quels sont ces *Gavots* et les *Dévorants* qu'ils traitent si lestement d'imbéciles.

» — Bah! dit en riant Maître Gervais, les *Dévorants* le leur rendent bien. Écoutez, voici une de leurs chansons :

En mil huit cent vingt-cinq,
Un dimanche à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots,
Votre surnom, en vérité,
Votre surnom de Liberté,
Vous a rendu tout hébété.

» — O Racine! ô Boileau! ô Molière! quelle poésie! s'écria le vieux Maclou en joignant les mains. Mais, au nom du ciel, Maître Gervais, faites-moi connaître ces Gavots et ces Dévorants si polis, si bienveillants, si charitables les uns envers les autres.

» — Les Dévorants sont les Compagnons du Devoir, et les Gavots les Compagnons de Liberté : il est vrai que de tristes querelles.... Mais glissons là-dessus, cousin Maclou!

» — Arrêtez, arrêtez le cheval! dit le Docteur qui n'avait pas entendu la réponse de son cousin, et dont la main tenait déjà les guides. Ou je me trompe bien ou en dépit de vos restrictions, je vais faire à l'instant moi-même des études d'après nature. Voyez-vous cette nouvelle canne de jonc qui s'avance à la rencontre de la première? Ce jeune gaillard se rend à Nantes, et il se dispose à saluer notre piéton.

» — Dieu fasse que ces deux jeunes gens appartiennent à la même société ! » murmura le Notaire, et il insista pour continuer sa route ; mais le Docteur retint les guides et s'y opposa.

Pendant ce temps, les deux ouvriers s'étaient arrêtés à une certaine distance l'un de l'autre, et prenant une pose de convention :

« — Tope ! » dit l'un en élevant la voix.

« — Tope ! » répondit sur le même ton le second voyageur.

« — Quelle vocation, le Pays ?

» — Tailleur de pierre, et vous, le Pays ?

» — Aussi tailleur de pierre.

» — Compagnon ?

» — Oui, le Pays, dans l'âme et dans les bras ; et vous ?

» — Compagnon aussi.

» — De quel côté, le Pays ? »

Maître Gervais en avait eu le pressentiment, l'un des deux ouvriers était *Enfant de Salomon*, et l'autre de Maître Jacques.

» — Passe au large ! » crièrent-ils à la fois en levant leurs cannes.

— « La Chevalerie errante en plein dix-neuvième siècle, dit le Docteur ; la Chevalerie à coups de bâton.

— » J'aurais voulu épargner à votre causticité cette scène fâcheuse, répondit le Notaire ; mais enfin puisqu'il faut que la vérité vous soit entièrement connue,

je profiterai de notre présence ici pour apaiser cette querelle et empêcher un combat. »

Et Maître Gervais sauta lestement hors de la carriole.

— « Doucement, cousin Gervais, doucement ! donnez-moi la main pour descendre, dit le Docteur. Un médecin n'est jamais de trop nulle part. Les coquins ! s'ils persistent à se bâtonner, je les couvre de cataplasmes !

— » Mes chers enfants, dit Maître Gervais en se glissant entre les deux champions, il n'y a qu'un instant, lorsque vous vous êtes rencontrés, sur un mot, sur un signe, vous étiez tout disposés à vous serrer la main, à boire à la même gourde ; et, sans qu'aucun de vous ait offensé l'autre, vous voilà prêts maintenant à vous assommer.

— » Laissez-nous, Monsieur, dit le Compagnon Etranger, celui qui depuis longtemps marchait devant la carriole ; nous ne sommes pas du même devoir, et je ne trouverai jamais sur mon chemin un *Enfant de ce charlatan de Maître Jacques* sans lui appliquer vingt fois sur le dos ma signature.

— » Ah ! bien oui, dit à son tour le compagnon passant, si vous aviez vu, Messieurs, comme nous menions ces lâches à Montpellier ! Un de nos braves, le *Déterminé de Bayonne*, n'avait qu'à lever sa canne, et ceux-ci couraient devant lui par centaines.

— » Oh ! l'abominable menteur ! s'écria l'*Enfant de*

Salomon en cherchant à se débarrasser du Docteur Maclou dont la perruque se tenait en permanence devant sa canne ; il y a cent vingt ans, Messieurs, que ces poltrons voulurent disputer la ville de Lyon à notre compagnie...

— » Comment, disputer la ville de Lyon, dit le Docteur. Mais je ne comprends pas.

— » Oui, reprit le Compagnon Étranger, les diverses sociétés jouent quelquefois l'exploitation d'une ville soit dans un combat, soit dans un concours de *chefs-d'œuvre*, et les vaincus perdent le droit de travailler dans cette ville pour un temps déterminé. Je vous disais donc, et je le répète à la honte de ce fanfaron, que la ville de Lyon fut gagnée par les braves Compagnons Étrangers qui en chassèrent comme une troupe d'oies les Compagnons passants de Maître Jacques. Par nos conventions la ville nous appartenait seulement pour un siècle. Mais nous avions de bons bras, de bons bâtons, et le délai expiré, quand nos ennemis revinrent à Lyon dans l'espoir d'y travailler comme nous, ils furent encore repoussés, battus à plate couture.

— » Liberté ! égalité ! fraternité ! dit tout bas le Docteur en se penchant à l'oreille de son cousin, la belle devise, et comme nous rivalisons à qui la mettra mieux en pratique ! »

Maître Gervais ne répondit pas au vieux médecin, mais s'adressant au Compagnon Étranger : — « Mon ami, lui dit-il, comment osez-vous rappeler un acte

de tyrannie qui occasionna, dans une autre ville, une mêlée sanglante à la suite de laquelle d'honnêtes ouvriers furent jetés en prison ou condamnés aux galères comme des voleurs et des assassins !... »

L'Enfant de Salomon baissa la tête.

— » Un de mes parents, dit-il, a été estropié pour sa vie dans cette bataille.

— » Et moi, dit l'Enfant de Maître Jacques en essuyant une larme, j'ai vu un de mes amis couvert de la hideuse casaque rouge, et attaché à un scélérat au bagne de Toulon.

— » Cependant, reprit le Compagnon Étranger, il faut bien soutenir l'honneur de sa Compagnie. Ce que nous faisons, nos pères l'ont fait avant nous. Quelle bataille que celle qui eut lieu dans les environs d'Arles en 1730 ! Tous les Compagnons du Midi étaient là, et la plaine de la *Crau* fut couverte de morts.

— » Sans doute, ajouta l'Enfant de Maître Jacques ; et il n'y a pas jusqu'aux cordonniers qui ne se soient battus vaillamment pour une autre querelle, et cela pendant huit jours entiers contre les corroyeurs.

— » Oui, dit le Notaire, et *Mouton-Cœur-de-Lion*, le héros de la bataille, est mort de chagrin et de désespoir au bagne de Rochefort ! — Ne me parlez pas de ces odieux combats pour des rubans de telle ou telle couleur, des compas, des équerres, de prétendus droits de préséance, ou, ce qui est encore pis,

pour une domination impitoyable, un monopole affecté à telle ou telle Compagnie aux dépens des autres sociétés. Quoi ! vous êtes ici deux hommes nés dans la même condition, enfants du peuple tous les deux, et vous n'avez l'un pour l'autre que des injures et des menaces, vous vous préparez à vous maltraiter, à vous estropier peut-être, et cela sans aucune excuse ni devant la raison humaine ni devant Dieu !

« — Si le *Pays* était Compagnon Étranger ! » dit l'Enfant de Salomon avec un geste plus doux.

« — Si ce jeune homme était fils de Maître Jacques ! » dit le Compagnon passant.

« — Eh ! mes amis, reprit Maître Gervais, vous parlez la même langue, vos mères vous ont appris les mêmes prières, vous portez tous les deux des habits de travail, vous jouissez des mêmes plaisirs, vous souffrez de peines semblables, et si l'un de vous est fils de Salomon et l'autre de Maître Jacques, vous êtes tous les deux enfants de Jésus-Christ. Tout-à-l'heure j'énumérais à mon cousin les avantages des Associations ouvrières ; je lui disais que dans chacune de vos Compagnies les associés se protégeaient et s'aidaient réciproquement. Eh ! bien, étendez plus loin ce bon vouloir de l'ouvrier pour l'ouvrier : au lieu de rétrécir, de comprimer votre cœur en bornant vos sympathies à quelque fraction du peuple, laissez-

vous aller franchement, librement à votre bonne nature, et vous reconnaîtrez que tous ces travailleurs, s'ils ne portent pas les mêmes couleurs que vous, sont aussi bien vos frères, cependant, que les membres de votre société. Vous n'aimez pas l'oppression qui vient d'en haut, et vous avez raison de protester contre elle avec énergie. Mais vous-mêmes, que faites-vous quand vous établissez des catégories entre les travailleurs pour offrir vos services à ceux-ci, et repousser et persécuter ceux-là ? Priver un ouvrier de son travail, fermer l'atelier à son courage, lui disputer le droit de vivre chez tel ou tel patron, dans telle ou telle ville, l'attaquer sur les grands chemins, l'obliger, par un faux point d'honneur à se battre, qu'est-ce donc, Messieurs, sinon de l'oppression encore, et de l'oppression de la pire espèce.

« — Bravo ! dit le Docteur en rajustant sa perruque, l'homme est la plus méchante bête de la création : il crie contre l'orgueil, et il est partout orgueilleux ; il se révolte contre la tyrannie, et s'il a le moindre pouvoir, il ne manque jamais d'être tyran. Oui, cousin Gervais, vous avez beau froncer le sourcil, je répète que si la Charité aumônière se rencontre, la Charité bienveillante, indulgente, modeste, se tient tellement dans l'ombre qu'on ne la voit pas. »

Maître Gervais allait répliquer qu'après tout l'homme était plus faible que méchant, quand les

deux jeunes gens, comme s'ils eussent voulu se charger eux-mêmes de la réponse, se rapprochèrent l'un de l'autre, et se présentèrent cordialement la main.

« — Touchez-là, le Pays, dit le Compagnon Étranger, et si jamais vous allez en pèlerinage à Sainte-Baume, demandez à Dieu l'oubli de nos vieilles querelles, et pour tous les Enfants de Salomon, de Jacques et de Soubise une bonne pensée de conciliation. Je commence à croire aussi que, à quelque *devoir* qu'il appartienne, un ouvrier a toujours tort de traiter en ennemi un autre ouvrier.

» — Je pense comme vous, répondit le Compagnon passant, et ce serait avec regret, je vous assure, si je vous rencontrais ailleurs en présence de me camarades, que je me verrais forcé...

» — Pas un mot de plus! N'appuyons pas sur une éventualité désagréable, interrompit Maître Gervais. Un jour viendra, mes amis, et, aux tendances plus généreuses, plus paisibles d'un grand nombre de Compagnons, on peut prévoir qu'il n'est pas loin; un jour viendra où les classes laborieuses, mieux instruites, sentiront la nécessité d'une réforme toute chrétienne dans leurs différentes associations. Croyez-moi, c'est un bien pauvre triomphe que la victoire obtenue dans une lutte fratricide; c'est un misérable trophée que cette canne enlevée aux mains du

plus faible, et que vous emportez avec la vôtre en attendant qu'un nouvel adversaire vous les arrache toutes les deux. L'un de vous, Messieurs, se rend à Nantes : qu'il demande à voir dans une forge de cette ville un maréchal-ferrant surnommé *Tombeau des Vitriers*. Ce Compagnon avait provoqué, assommé, vaincu, je ne sais combien de vitriers, lorsqu'enfin il s'en rencontra un qu'il terrassa, le mit au lit pour un an, et faillit lui devoir à son tour le surnom de *Tombeau du maréchal*.

» — Allons, répondit l'Enfant de Maître Jacques en se tournant vers l'Enfant de Salomon et en lui donnant une nouvelle poignée de main, c'est décidément une sottise que ces haines, ces rivalités, ces combats entre d'honnêtes travailleurs. Adieu, le Pays! bon voyage jusqu'à Bordeaux où vous allez sans doute. Me voilà réconcilié avec les Compagnons étrangers.

» — Et moi avec les Compagnons passants.

» — A merveille! dit le Docteur; et pour que ceci fasse autorité, souvenez-vous que l'acte est passé par devant notaire, et que Polycarpe-Bonaventure-Rigobert Maclou, Docteur en médecine, vous a servi de témoin. »

Les deux vieillards remontèrent dans la carriole; le Compagnon passant reprit la route de Nantes, et l'Enfant de Salomon celle de Montaignu. Ce dernier marcha quelques instants absorbé dans ses pensées,

d'abord souriant à l'idée d'une concorde universelle, puis s'attristant bientôt à mesure que les difficultés se présentaient à son esprit. Que de préjugés à détruire ! que de préventions à dissiper ! que de vanités à vaincre ! — La carriole, pour réparer le temps perdu, avait pris le devant. Mais au moment où le jeune homme découragé désespérait des autres et de lui-même, il entendit une dernière fois la voix de Maître Gervais qui répondait à quelque nouvelle boutade du vieux Docteur :

« — Croÿons aux hommes de bonne volonté, mon ami, et nous croirons aussi à la paix qui leur est promise. Vous parlez de jalousies invétérées, de vanités séculaires, d'obstacles insurmontables, comme si le Dieu des miracles n'existait pas. Confions-nous à ce Dieu pour les progrès de l'avenir, travaillons individuellement et de tout notre cœur aux améliorations sociales, et quant au reste, au lieu de critiquer par plaisir, de récriminer et de maudire par habitude, ma foi ! au nom de notre repos, de notre bonheur, glissons, glissons là-dessus, cousin Maclou. »

XII.

DE LA CHARITÉ.

III.

Charité du pauvre envers le riche. — Propagande anti-sociale. — Lettre d'un ouvrier. — Visite à un administrateur. — Le pardon des injures. — Louis IX. — Léopold de Brunswick. — Monthon. — Vie d'un bon riche. — Ce que les riches ont fait pour les pauvres. — Améliorations sociales. — La Peur et l'Orgueil. — Appel à l'union.

Après avoir parlé de la Charité envers le pauvre, de la Charité entre ouvriers, entre collègues, nous ne pouvons oublier la Charité du pauvre envers le riche. Depuis deux ans on a beau charbonner sur tous les murs le mot de *Fraternité*, ceux-là même qui prennent ce mot pour devise en sont trop souvent les ennemis implacables, et leurs efforts ne tendent qu'à nous désunir, à nous diviser, à faire de la société un champ de bataille où la fraternité se pratiquerait à coups de fusil. Se complaire dans une aversion systématique pour les riches ; supposer à tout homme qui possède un avantage de position, un odieux

égoïsme; vivre dans une exaspération continuelle; s'ingénier à inoculer aux masses sa haine inépuisable, quelle existence! — N'est-ce pas l'enfer anticipé? Et cette frénésie satanique, de prétendus amis du peuple en voudraient faire notre état normal!.... Chaque jour des milliers de brochures et de journaux, trempés dans le poison des plus abominables doctrines, circulent par toute la France, pénètrent dans les ateliers, se glissent dans les chaumières, et apportent à l'esprit confiant de l'ouvrier et du cultivateur le trouble et la confusion. Habiles à exploiter les fautes, les oublis, les injustices, les fâcheux exemples de ceux qu'on appelle *les heureux*, ces écrits perfides grossissent le mal, dissimulent le bien, brouillent, renversent toutes les notions du vrai, et de vieilles rancunes se réveillent, de nouvelles convoitises s'allument. Grâce aux calomnies, aux provocations du papier menteur, l'épidémie de la haine se propage partout où il passe; on se croirait encore à ces temps reculés où, dans une ville en proie aux horreurs de la peste, les habitants se montraient avec épouvante des démons qui donnaient la mort en courant d'une maison à l'autre. La propagande Voltairienne a commencé l'œuvre de démoralisation, la propagande socialiste l'achève. Moqués, insultés, persécutés dans nos croyances par les rhéteurs et les beaux esprits de la bourgeoisie rationnaliste, ceux d'entre nous qui ont vu le ciel se fermer devant une vie de tra-

vaux pénibles et de privations, étaient bien préparés à se tourner vers ces jouissances de la terre que de nouveaux apôtres, plus ouvertement hostiles à l'ordre social, venaient nous offrir. Est-il étonnant que ces jouissances devenues l'ambition du plus grand nombre, soient aujourd'hui la cause de nos inimitiés? Est-il étonnant qu'en s'éloignant de Dieu, l'homme se rapproche tellement de la brute, et cela dans toutes les classes, que, quels que soient les grands mots de l'enseigne, il ne songe guère à autre chose, en réalité, qu'à disputer la pâture et le dormir?

Une sainte femme appelait Satan *celui qui n'aime pas*, et cette dénomination effrayante désigne, en effet, ce qu'il y a de plus malheureux. « — Mon ami, » m'écrivait l'année dernière un ouvrier, vous avez » visité notre atelier en 1846; vous avez entendu nos » chansons, nos éclats de rire; vous avez été témoin » de notre gaieté bruyante, et peut-être les souvenirs » que nous vous avons laissés, vous font-ils demander encore avec Lamartine si, une fois le nécessaire » assuré, il y a plus de bonheur dans un écu que » dans un gros sou? Employés par l'Etat, notre position matérielle n'a pas changée depuis la dernière » révolution; et pourtant, revenez nous voir, et vous » ne retrouverez ici ni les chansons ni le rire. Que » s'est-il passé au milieu de nous? — Des journaux » nous ont été apportés par un camarade; nous les » lisons tous les jours, et les torts des gouvernements

» envers le peuple, les griefs des pauvres contre les
 » riches remplissent nos conversations. Chacun de
 » nous raconte les injustices dont il a été l'objet, les
 » humiliations que jusqu'alors il avait dévorées en
 » silence, et ces récits nous exaspèrent, et nous avons
 » soif de vengeance, de révolte, et nous voudrions
 » détruire cette société marâtre, dussions-nous nous
 » perdre avec elle dans le chaos. »

L'histoire de cet atelier n'est-elle pas l'histoire d'un grand nombre d'autres où la haine a remplacé la résignation, l'indulgence, le pardon des injures, vertus sublimes qui n'appartiennent qu'à l'homme religieux. Des écrivains illustres, et dont je respecte les douces convictions sans les partager, ont beau se montrer optimistes à l'égard des classes laborieuses, affirmer que, dans l'année de la disette, par exemple, le peuple des campagnes n'a nulle part manqué de pain, et que celui des villes a eu le nécessaire; nous qui avons vu la preuve du contraire dans notre province pourtant si charitable, nous qui croyons à des misères affreuses et souvent sans consolations humaines, nous comprenons les colères de la multitude, et beaucoup de ses plaintes, de ses réclamations ont de l'écho dans notre cœur. Je l'avouerai même, je retrouve dans mes souvenirs une heure de désespoir, où j'ai payé aussi mon tribut aux haines populaires. Oui, j'ai maudit la société, et je dirai à quelle occasion, ne fut-ce que pour montrer aux administrateurs et

aux chefs d'industrie combien une parole dure, dédaigneuse, bien qu'irréfléchie peut-être, est difficile à supporter pour un cœur fier.

Destiné d'abord à une profession libérale, puis, après la mort de mon père, à un état manuel, puis rejeté à la bureaucratie par des circonstances qu'il est inutile de rapporter, j'ai passé plusieurs années de ma première jeunesse à solliciter vainement le moindre petit emploi. Je n'avais aucun protecteur; je n'étais qu'un pauvre jeune homme désireux de venir en aide à ma famille, et toutes les portes se fermaient devant moi. Un jour, après bon nombre de ces démarches infructueuses, j'obtins enfin, grâce aux services de mon père qui n'étaient pas encore tout-à-fait oubliés, une lettre de recommandation pour un des premiers chefs d'une administration que je ne nommerai pas. Muni de cette précieuse lettre, je me rendis en toute hâte au bureau du chef en question. Enfin, disais-je en sortant de chez moi, cette fois mes sœurs ne seront plus seules à travailler pour ma mère! Je ne serai plus une charge pour les miens... je gagnerai trois ou quatre cents francs par an, et puis j'avancerai. — Tout en bâtissant mes châteaux en Espagne, j'arrivai au bas de l'escalier de l'administrateur. Mais là, avant de monter, un revirement subit se fit dans mon esprit, et je ne me souvins plus que de mes continuels mécomptes. Une défaillance soudaine me força de m'appuyer à la rampe. — Ah!

le petit emploi aura été accordé à un autre ! il ne s'en présentera plus de sitôt ! il faudra attendre, moi qui ai déjà tant attendu !.... — Tremblant, le cœur gros de larmes, je me trainai le long de cet escalier comme un condamné qui va entendre sa sentence. J'ouvris cette porte qui me séparait encore de la triste vérité, et, un nuage devant les yeux, je présentai en bégayant mes papiers à l'homme qui allait décider de mon sort. Celui-ci me toisa des pieds à la tête, parcourut les premières lignes de ma pétition, puis avec un sourire de dédain que je n'oublierai jamais, il rejeta les papiers devant moi, se plaignit violemment de ce que je l'avais dérangé, et s'écria qu'il ne s'occupait point de *pareilles niaiseries*. Ce furent là ses expressions. Oh ! si j'avais pu l'écraser, l'anéantir d'un regard ! Cet emploi si désiré, si important pour moi, si nécessaire à ma famille, le haut fonctionnaire l'avait appelé une niaiserie ! une niaiserie indigne de l'occuper un instant !... — Je sortis, la rage, le désespoir au cœur, exaspéré par cette ironie méprisante. Qu'il eût été facile de m'enrôler en ce moment dans l'armée de la révolte ! J'étais trop jeune, trop ignorant du monde pour ne pas rendre toutes les classes élevées solidaires de l'action d'un seul administrateur.

Ma mère qui m'avait donné deux fois la vie en me donnant une éducation religieuse, ouvrit l'Evangile, et me calma. Depuis, j'ai rencontré des amis dévoués,

parmi les riches comme parmi les pauvres, et j'ai regretté plus d'une fois d'avoir jugé la société tout entière sur un seul homme qui, lui-même, était peut-être moins méchant qu'ignorant des souffrances du peuple, et imbu de ces préjugés de classes, mesurant toujours la politesse à la finesse du drap de l'habit. Pourtant, ce qu'un manque d'égards, une parole blessante, une humiliation m'ont fait éprouver, plusieurs ici peuvent l'avoir ressenti comme moi pour d'autres humiliations. A ceux-là, je répéterai que la haine est mauvaise ; qu'elle est plus lourde à porter que l'injustice, la pauvreté et le malheur. En nous ordonnant le pardon des injures et l'amour des ennemis, la religion paraît exiger de nous un sacrifice énorme, et il se trouve, au contraire, qu'elle nous délivre d'un fardeau.

Dans l'intérêt de notre bonheur, sachons pardonner une offense, un oubli, un tort quelconque à nos supérieurs, à nos patrons, aux hommes plus riches ou plus puissants que nous. Préservons surtout notre âme des préventions de classe à classe, de secte à secte, de coterie à coterie ; de ces sentiments mesquins et injustes qui contestent de glorieux services rendus à l'humanité quand ces services viennent d'un riche ou d'un grand. Demandez aux instigateurs de révolte ce qu'ils pensent de Louis IX. Tout le monde sait comment il donnait audience à ses moindres sujets sous un arbre du bois de Vincennes ; comment il

fonda ou restaura l'Hôtel-Dieu de Paris, ceux de Vernon, de Compiègne, de Pontoise, l'hôpital des Quinze-Vingt. N'était-ce pas lui encore qui se chargeait de subvenir à la vieillesse des pauvres laboureurs devenus incapables de travailler ? lui qui refusait d'abandonner un navire battu par une horrible tempête, ne voulant point séparer sa destinée de celle des matelots que sa fuite aurait dérangés ? lui enfin qui, devant Tunis, visitait tous les jours ses soldats malades de la peste, jusqu'au moment où, atteint lui-même par la contagion, il mourut en héros chrétien ?

« — Louis IX ! Saint Louis ! s'écrient les démagogues, nous n'avons point de louanges pour sa mémoire ! C'était un roi. »

— Et Léopold de Brunswick qui se dépouillait de son manteau pour en couvrir de petits mendiants, et revenait à son palais transi de froid sous la pluie et la neige, est-ce qu'il ne nous sera pas permis de l'admirer ? — Vous savez pourtant ce qui se passait à Francfort le 27 avril 1788. L'Oder avait brisé ses digues, l'inondation étendait ses ravages, et l'épouvante était si grande, que Léopold, gouverneur de la ville, ne pouvait obtenir ni par ses ordres, ni par ses prières, ni par l'espoir d'une récompense que quelques bateliers se décidassent à porter secours aux victimes du débordement. Une mère éplorée embrassait les pieds du Gouverneur ; ses deux fils

allaient périr ; ils lui tendaient les bras ; ils imploraient leurs amis, leurs frères qui détournaient la tête en frémissant. — « Mes amis, dit le Duc à ceux des bateliers qui se trouvaient le plus près de lui, j'irai seul si vous refusez de m'accompagner. — On lui répond qu'il court au devant de la mort. — « N'importe, dit-il, ne suis-je pas homme comme ces malheureux ? » Et il s'élance dans une barque où deux ou trois marins entraînés par son exemple, se jettent après lui. Léopold et ses compagnons luttent avec le courant qui les entraîne. Des arbres déracinés et que les flots emportent, heurtent l'embarcation qui chavire. Un cri de détresse s'élève sur le rivage : les bateliers s'accrochent à des débris ; ils sont sauvés... mais le prince a disparu. Quelque temps auparavant Léopold disait à un de ses amis qui le louait de son amour pour les pauvres : — « Plut à Dieu que je » pusse faire plus de bien ! plut à Dieu que j'eusse » l'occasion de sauver la vie à un homme ! » Le ciel avait enregistré ce vœu sublime, et il fit plus que de l'exaucer : le duc de Brunswick ambitionnait de sauver la vie à quelques-uns de ses semblables, Dieu lui permit de mourir pour eux.

Mais le duc de Brunswick était prince, et il est convenu que tous les princes doivent être voués à l'exécration.

— Et Monthyon dont le nom revient si souvent dans nos entretiens ? Monthyon qui a consacré sa

fortune à encourager les arts, à récompenser la vertu indigente, à procurer aux ouvriers convalescents, abandonnés sans ressources à Paris, les secours dont ils ont besoin en attendant qu'ils puissent travailler, faudra-t-il l'envelopper aussi dans la réprobation générale?... C'est quelque chose pourtant que cette fondation qui procure des secours à domicile à plus de 12,000 ouvriers, fournit aux frais de route de 4 à 500 étrangers qui veulent quitter Paris, et assiste immédiatement à leur sortie de l'hospice 20,000 convalescents!

— Eh! mon Dieu, oui! ce serait quelque chose si Monthyon n'eût point tiré ses ressources de l'*infâme Capital*!

— Nous citerions encore les Malesherbes, les Penthievre, les Larochehoucauld, les Belsunce, les Chevéus et beaucoup d'autres, mais pourquoi? — Des nobles! des prêtres! des riches! — Nos démagogues hausseraient les épaules et ils se hâteraient de nous signaler comme types quelques noms hideux choisis dans les sommités sociales.

Un Apôtre, mais un véritable Apôtre a dit que la charité ne s'irritait point; qu'elle ne pensait point le mal; qu'elle ne se réjouissait point dans l'injustice; qu'au contraire, elle se plaisait dans la vérité. C'est donc à la vérité que nous en appellerons contre les déclamations de la haine et de l'envie. Sans chercher plus longtemps dans l'histoire, voyons autour

de nous si la fortune est toujours placée dans des mains indignes; si elle ne profite qu'à celui qui la possède; si, enfin, le nom d'*oisif*, prodigué si libéralement à tout homme qui vit du revenu de ses propriétés, du produit de ses capitaux, ne s'applique pas souvent à un homme très-actif, très-occupé. Ce que nous faisons ici, on peut le faire dans toutes les villes de France, et dans toutes les villes de France, nous en avons la certitude, la reconnaissance publique nommera et bénira quelque bienfaiteur. Certain de contrister nos charitables compatriotes en divulguant leurs bonnes œuvres, nous ne parlerons que des morts. Transportons-nous ensemble au mois de Juin de l'année dernière (1849) au moment où la foule se pressait dans les jardins de Keranroux pour rendre les derniers devoirs au petit-fils du célèbre La Chalotais. — M. le comte de La Fruglaye, dont les funérailles nous avaient rassemblés en si grand nombre, possédait assez de fortune pour être rangé parmi les riches; et il n'est pas douteux que sans le connaître, sans même savoir son nom, rien qu'en voyant son château, ses belles prairies au bord de la rivière, ses chalets à la lisière du bois, ses ombrages, ses buissons de fleurs, son élégante chapelle, il n'est pas douteux que les vertueux réformateurs du vieil ordre social, ne l'eussent transformé en oisif, en oppresseur du pauvre, en ennemi né des travailleurs. — Quoi de vrai pourtant dans ces conjectures? —

L'homme qui habitait encore le château de Keranroux il y a moins d'un an, consacrait le tiers de son revenu en aumônes fixes, sans compter la part des pauvres dans l'argent de poche, des sommes prêtées à des malheureux de toutes les classes, des secours aux ouvriers sans travail, l'achat d'objets de fantaisie pour obliger des personnes dans la gêne ou venir en aide à des artistes. La commune de Ploujean lui doit un atelier de travail pour les hommes valides, des écoles gratuites pour les enfants, un établissement de sœurs de Charité pour la visite des malades. A ces importants services il faut en ajouter bien d'autres, sans oublier les travaux de dessèchement qui, changeant en prairies luxuriantes des marais pernecieux, délivrèrent la commune de fièvres annuelles. Plusieurs personnes s'étaient noyées entre le bas de la rivière et la ville: M. de La Fruglaye pensa que des secours plus prompts les auraient rappelées à la vie, et, pour obvier à l'isolement de la rive, il construisit ces maisons rustiques qui nous paraissent seulement un caprice du paysagiste, mais où tout est ménagé pour le transport d'un malade ou d'un blessé. Le prévenait-on d'un accident arrivé dans les environs, il accourait toujours des premiers pour offrir des secours de toutes sortes. Un jour, il revint d'un incendie la barbe et les sourcils brûlés, après avoir contribué par son courage et sa présence d'esprit à sauver des flammes une rue entière. Ce n'est pas tout: le désir de créer une nouvelle industrie aux ouvriers

bretons et de faire admirer en même temps les richesses minéralogiques de notre province lui coûtèrent de laborieuses études, de longs et pénibles voyages sur nos côtes, où, presque octogénaire, il cheminait encore le sac et le marteau sur les épaules. Quels efforts, quels sacrifices n'eût-il pas faits pour arriver à son but! On en trouve une preuve bien frappante dans ces quelques lignes du journal laissé dans ses papiers et qu'il écrivait pour lui seul:

« Je reçois un billet m'annonçant que M. C.... sera » chez moi demain à 7 heures, et qu'il désire être » conduit sur les carrières de Mélaiphyre. Il a été » souverainement impertinent pour moi à Paris, et » je l'ai vivement senti. Mais il peut, en faisant ex- » ploiter ces carrières, rendre un grand service au » pays. Il ne faut songer qu'à cela, et le recevoir » comme si de rien n'était. »

Voilà du patriotisme! Un véritable amour de l'ouvrier et du pauvre! Car tel qui n'hésite pas devant de grands sacrifices pécuniaires, recule dès que l'amour-propre est en jeu.

Il serait curieux de rapprocher de mon entrevue avec l'administrateur, la première visite que me fit M. de La Fruglaye à l'époque où j'habitais encore un village à un quart de lieue de Brest. J'étais alors petit commis au bureau des hypothèques, et, néanmoins, à la conversation toute amicale du fils de l'ouvrier et de l'ancien pair de France, on voyait

clairement que ce noble vieillard n'avait pas besoin de la promulgation d'un décret pour croire à l'égalité chrétienne. Depuis ce jour jusqu'à l'époque de sa mort, il ne cessa, en échange de ma vénération sincère, de me témoigner l'estime la plus affectueuse. Souvent, dit-on, ses bienfaits n'ont rencontré que des ingrats. Que ce souvenir respectueux, adressé en passant à sa tombe, atteste au moins ma reconnaissance.

Haïr les riches, les haïr en masse sans vouloir distinguer entr'eux, ce n'est pas seulement manquer d'indulgence; c'est manquer de reconnaissance et d'équité. Les livres saints, les exhortations pathétiques des Bourdaloue, des Bossuet, des Massillon, des Bridaine, adressent les mêmes reproches au mauvais riche et lui annoncent la même condamnation. Mais l'homme qui fait un bon usage de ses biens, celui qui prend soin du pauvre et procure du travail à l'ouvrier, en vérité, j'ai beau me demander comment il aurait mérité les malédictions du peuple, je ne puis encore le comprendre. Maudire un homme parce qu'il possède une voiture, des meubles de prix, parce qu'il donne des fêtes, c'est détester avec lui les artisans et les petits industriels, puisque ce riche, qui n'est ni carrossier, ni forgeron, ni tapissier, ni ébéniste, ni miroitier, ni tailleur, ni pâtissier, ni marchand d'aucune sorte, aide à vivre, par ses dépenses, une foule de travailleurs et de marchands.

On l'a dit bien des fois, mais il est bon de le redire toujours, de le redire partout: — Crier: *A bas les riches!* c'est crier à bas le travail, à bas les ouvriers, à bas le peuple, à bas la nation tout entière!...

Pour nous rendre odieux ces hommes qui, après tout, ne seraient pas encore inutiles quand ils ne feraient qu'acheter et user sans rien produire par eux-mêmes, on les appelle hommes de *loisirs*, on répète qu'ils ne pensent qu'à eux, qu'ils sont indifférents aux souffrances du peuple, et les désignant tout particulièrement sous le nom générique de *la société*, on accuse cette société qu'on veut détruire dans ses fondements les plus sacrés, les plus respectables, on l'accuse de n'avoir rien fait pour le pauvre, pour l'ouvrier. Sans aucun doute, ni la plupart des riches pris individuellement, ni la société n'ont fait en faveur des classes malheureuses tout ce qu'il était possible de faire. Mais, s'ils n'ont pas accompli dans son entier leur douce et sublime mission de charité évangélique; si la fragilité humaine, la nonchalance, le moi égoïste ont retardé des améliorations nécessaires, des institutions indispensables, s'en suit-il que les mécontents aient raison en appliquant à ce qui existe le mot de M. Desmousseaux de Givré: — Rien! rien! rien! — « L'oubli est le commencement de l'ingratitude, a dit M. de Lamartine. Rappelez-vous ce qui a été déjà fait en France pour le paupérisme et pour le soulagement du peuple travailleur, agricole

» ou industriel. Les droits féodaux, dîmes et redevances remis au peuple; les maîtrises, jurandes, corporations privilégiées d'ouvriers supprimées; les héritages divisés, subdivisés, démocratisés jusqu'au parcellement de la terre et des meubles par le Code civil; l'enseignement gratuit des pauvres donné aux frais des riches; les salles d'asile ouvertes aux dépens des municipalités; les caisses d'épargnes instituées pour l'encouragement et pour la sécurité garantie par les riches de l'économie des prolétaires; des écoles d'arts et métiers et des enseignements professionnels par les premiers professeurs de la science, accessibles souvent gratuitement aux fils des familles indigentes.... le droit des pauvres prélevé sur le produit des théâtres ou d'autres réunions des plaisirs publics; la part des indigents prélevée de même sur le prix des concessions de terre que les villes vendent pour les tombes à perpétuité des familles riches; tous les actes de la vie civile dispensés de timbre et d'enregistrement coûteux pour le pauvre; les sociétés de charité maternelle pour prêter asile et secours aux mères surprises par l'enfantement; des monts-de-piété pour convertir en moyens immédiats de subsistance jusqu'à concurrence d'environ cinquante millions par an, les mobiliers de la famille souffrante, et pour les lui restituer après dans des jours meilleurs; des distributions de nourriture, de bois,

» de vêtements, faites annuellement par huit mille bureaux de secours dans nos villes; près de quatre-vingt-cents hôpitaux possesseurs d'un revenu de cinquante-deux millions et pourvus de tous les secours de la médecine et de la pharmacie, s'ouvrant aux malades, aux infirmes, aux blessés du prolétariat; près de quatre-vingts asiles récemment affectés aux aliénés des familles indigentes; trente mille enfants trouvés ou abandonnés, recueillis, allaités, instruits, nourris aux frais des départements chaque année; près de dix mille autres établissements de bienfaisance nationale, départementale, communale, religieuse ou privée; en tout, cent quinze millions par an consacrés déjà au soulagement du paupérisme par les institutions légales et publiques. »

M. de Lamartine poursuit son énumération en mentionnant les secours de circonstance, et il arrive, pour ces vingt dernières années, au chiffre énorme de deux milliards. De bonne foi, tant d'argent consacré aux souffrances, aux besoins des prolétaires, mériterait autre chose que des injures et des malédictions. Rien! disent les Tribuns de la Démagogie. — Ah! je le répète, toutes ces institutions bienfaites ne sont pas ce qu'elles pourraient être avec un esprit vraiment religieux; toutes n'atteignent pas complètement leur but, et l'atteindraient-elles, que la multiplicité des besoins, la diversité des souffrances

exigeraient encore davantage de la charité des individus et de l'assistance de la société. Mais, s'il est vrai que des plaintes légitimes n'ont pas été suffisamment écoutées, que des droits sacrés ont été méconnus, faut-il répondre à ces injustices par une injustice plus grande en conservant la mémoire de l'injure et en effaçant celle du bienfait ? Frappés aujourd'hui dans nos intérêts les plus chers, menacés, faute de travail, dans notre existence, nous demandons impatiemment de nouvelles améliorations sociales, et comme les difficultés nous échappent, la colère nous gagne, et l'on nous persuade aisément qu'une faible partie de la grande famille française se complait à voir souffrir l'autre partie de la nation. Et pourtant si nous voulions raisonner aussi, nous reconnâtrions nous-mêmes tout ce que renferment de complications et d'entraves ces formidables questions de travail et d'assistance. Que d'intérêts différents à sauvegarder ! Que d'études à faire ! Que de précautions à prendre pour ne pas ruiner celui-ci en soulageant celui-là, déplacer seulement la misère au lieu de la détruire ! — On demandait à un fossoyeur ce qu'il ferait de la terre qu'il venait d'ôter d'une fosse. « — Je creuserai une autre fosse pour la mettre, » répondit-il. — Et la terre de cette seconde fosse, qu'en ferez-vous ? « — Il faudra bien creuser une nouvelle fosse pour la recevoir, » répliqua le pauvre homme. — Ainsi, il ne s'apercevait pas que la même difficulté se retrouverait encore devant lui à la centième fosse.

En comparant à ce fossoyeur la plupart des hommes qui s'occupent des questions d'économie politique, je n'ai pas la désolante prétention de présenter comme insoluble le problème qui agite le monde. Riches et pauvres, si nous cherchions nos devoirs dans l'Evangile comme nous y cherchons nos droits, nous arriverions bientôt à cette régénération encore douteuse et qui ne peut s'accomplir que par la confiance et l'union de tous. Or, si nous prêtons l'oreille aux sophistes qui ne voient dans les bienfaits de certaines classes qu'une restitution partielle et incomplète d'un vol héréditaire, qu'un effet combiné de la Peur et de l'Orgueil, comment arriverions-nous jamais à l'union ? — N'est-ce pas plutôt un moyen d'éterniser nos discordes, de tarir à leur source les sentiments les plus généreux que d'accuser à la fois et avec une violence égale le riche avare et le riche compatissant ? Un moraliste a dit que l'Ingratitude ne décourageait pas la Bienfaisance ; mais qu'elle servait de prétexte à l'Egoïsme. Ce dernier point n'est pas douteux. Seulement, à mon avis, l'homme bienfaisant n'a pas toujours la vertu stoïque que M. de Lévis lui suppose, et bien des dévouements se sont glacés ou refroidis à la pensée des fausses interprétations. Quoi ! ce riche dont l'étude est de faire le bien et de le bien faire, ce riche dont j'admire les belles actions, la noble conduite, si j'écoute les missionnaires de la calomnie et de la haine, je ne verrai en lui qu'un

orgueilleux ou un poltron !... Ah ! si nous devons à la Peur et à l'Orgueil tout ce qui se fait de bon sur la terre ; si la Peur et l'Orgueil préparent une layette à l'enfant du pauvre, reçoivent cet enfant à sa naissance dans les crèches et les salles d'asile, lui ouvrent l'école gratuite, le patronent à l'apprentissage, le soignent lorsqu'il est malade, fondent pour lui les caisses d'épargnes, le Mont-de-Piété, le bureau de placement, l'association de secours mutuels, la caisse de retraite, créent enfin des asiles à toutes ses misères, offrent des consolations à toutes ses douleurs, hâtons-nous de mettre en pièces la menteuse idôle de la Charité chrétienne, et dressons des autels à la Peur et à l'Orgueil !

Mais non, nous le savons tous, et les calomniateurs le savent eux-mêmes, les créations de la Peur et de l'Orgueil ne sont jamais viables : tout ce qui dure, tout ce qui prospère dans les institutions fraternelles est l'œuvre de la Justice et de l'Amour. Semblables à des aveugles qui nieraient la lumière, à des sourds qui nieraient l'harmonie, il se rencontre des hommes au cœur étroit, à l'âme rampante, et qui, privés du goût de la vertu, veulent nous persuader qu'elle n'existe pas. Eh ! qu'ont-ils jamais fait pour l'ouvrier et pour le pauvre ces harangueurs, ces folliculaires qui sèment la division parmi nous dans l'espoir qu'une Révolution sociale leur donnerait une large part de butin ? Où sont les misères qu'ils ont soulagées ? les

peines qu'ils ont adoucies ? — A une époque à jamais néfaste, en 1793, ces prétendus amis du peuple, ces défenseurs de l'opprimé ont gouverné la France. Cherchez les institutions généreuses qui ont signalé leur passage ! — Vous ne trouverez que de la boue, du sang et des larmes !

Confiance, union, conciliation, indulgence réciproque, tout cela vient de la même source, et, sans ces conditions essentielles, point de repos ni pour l'homme ni pour la société. Nous avons vu les services rendus publiquement à l'humanité par les classes riches, mais indépendamment de ces bienfaits incontestables, que d'actions généreuses se font dans l'ombre et n'ont que Dieu pour témoins ! — Quand nous avons eu le plaisir d'obliger un ami malheureux, d'aider un voisin dans la peine, certes, il ne vient à l'idée d'aucun de nous de le proclamer. De là, dans toutes les classes, une foule de bienfaits cachés, inconnus, et qui n'en sont que plus admirables. Supposons donc, puisque nous aimons tant les jugements anticipés, supposons plus volontiers ce qui fait honneur à l'espèce humaine que ce qui la dégrade et l'avilit. Au point de vue social comme au point de vue chrétien nous avons tout à gagner à nous estimer et à nous aimer les uns les autres. Il y a plus de force, plus de véritable puissance dans l'amour que dans la haine, dans la douceur que dans la colère. Ce n'est pas au vent impétueux qui brisait les rochers ; ce

n'est pas au tourbillon de feu qui passa devant lui sur la montagne d'Horeb, que le prophète Elie reconnut la présence du Seigneur. Après ce vent violent et ce feu terrible, un souffle rafraîchissant et pur caressa doucement la cime de la montagne, Elie couvrit sa tête de son manteau et se prosterna : le Seigneur était dans ce léger souffle.

XIII.

DE L'ORGUEIL.

Intérieur d'une diligence. — Les deux Colins. — L'Élève de marine et le Mousse.
— Véritable supériorité. — Allain Choquer. — Souvenir du choléra de 1832.
— Le toast du Matelot.

Dans les premiers jours du mois d'avril de l'année 1848, je me rendais de Morlaix à Brest, et j'avais pour compagnons de voyage dans la diligence une vieille dame, un matelot des équipages de ligne, et deux autres voyageurs à l'apparence modeste, à la physionomie honnête, et qu'à leur air de famille ainsi qu'aux paroles qu'ils échangeaient entr'eux, il était aisé de reconnaître pour le père et le fils. A part ces derniers qui causaient à demi-voix de leurs affaires, chacun de nous restait silencieux dans son coin, la dame feuilletant un livre, le marin s'humectant assez fréquemment le gosier au moyen d'une bouteille dont le goulot sortait de sa large poche, et moi contemplant d'un œil à moitié endormi les riants paysages qui se succédaient devant nous. Nous arri-

vâmes ainsi à Landivisiau, et je commençais à croire que la route s'achèverait de la façon la plus maussade, quand le postillon arrêta les chevaux, ouvrit la portière et nous pria de faire place au numéro six.

Au même instant nous entendîmes des exclamations mêlées de rires à la porte d'un hôtel, et un grand jeune homme à barbe rousse se jeta au milieu de nous, en nous bourrant les côtes, en nous écrasant les pieds, et en répétant à plusieurs reprises : « — Pays de sauvages ! pays de sauvages ! »

La bourrasque fut si soudaine que le livre de la dame sauta au nez du matelot, tandis que la bouteille du matelot roulait sur les genoux de la dame.

« — Doucement, camarade ! dit le marin en arrêtant au vol la Vie des Saints de *Dom Lobineau* qui venait le frapper au visage. Nom d'un Marsouin ! quel branle-bas vous faites !... »

» — Et on en ferait à moins, reprit le nouveau venu : tel que vous me voyez, Messieurs et Madame, j'échappe à une bande d'Iroquois. »

La dame paraissait indignée. Elle regardait avec stupéfaction cette bouteille qui venait de remplacer son livre, et il était facile de voir, à la rougeur de son front et au mouvement de sa lèvre, que l'auteur de cet échange involontaire était à jamais perdu dans son esprit « — Que parlez-vous d'Iroquois et de sauvages ? dit-elle d'une voix assez aigre. Ma famille est

de Landivisiau, Monsieur ! je connais cette ville comme je connais la ville de Morlaix où j'habite, et je vous assure que si l'on y rencontre des gens mal élevés, butors, sans égards pour les femmes ; comme vous, Monsieur, ils sont étrangers au pays. »

Le jeune homme ne comprit pas le reproche, ou il feignit de ne pas le comprendre.

« — Quoi ! Madame, s'écria-t-il en affectant une pose dramatique, pensez vous que moi, Théobald-Narcisse, voyageur en nouveautés, j'attache quelque importance à ces formes rachitiques, à ces politesses usées, à ces égards antédiluviens, écume d'une monstrueuse civilisation ?.... Non ! si vos Bretons sont des sauvages, c'est qu'ils n'entendent rien aux idées de régénération, aux grandes, aux sublimes conceptions du Socialisme. Vous avez vu, tout à l'heure ces paysans qui me riaient au nez, eh ! bien, ces misérables se cramponnent à la religion, à la propriété, au mariage !... ils tiennent à une bicoque, à un champ, à un outil... bien mieux, les nigauds tiennent à leurs femmes !... »

J'ai déjà dit un mot dans notre première causerie des doctrines socialistes, et je n'y reviendrai pas. La dame et moi nous nous moquâmes de ces utopies extravagantes. — Le marin riait et buvait son vin : les deux autres voyageurs écoutaient.

Désespérant sans doute de nous convertir la dame, le marin et moi, M. Théobald-Narcisse s'adressa à

nos deux compagnons qui n'avaient encore rien dit, et il parut s'apercevoir tout à coup que le plus jeune portait une blouse.

« — Voyons, Messieurs, s'écria-t-il, n'êtes-vous pas de mon avis à moi qui chéris, qui aime, qui adore les blouses, et qui méprise, qui exècre tout ce qui n'est pas ouvrier?... Oh! l'ouvrier!... — »

Et il se mit à chanter un couplet dont le refrain était :

— A genoux devant l'ouvrier!.... —

« — Mon Dieu, Monsieur, répondit le père du jeune homme en blouse, ce que vous dites est très-flatteur pour mon fils qui est ouvrier menuisier, mais j'ai le regret de vous avouer qu'après avoir été aussi artisan dans ma jeunesse, j'ai pu faire quelques économies, et qu'aujourd'hui je suis commerçant. De grâce, Messieurs, n'attribuez pas à tant d'honnêtes travailleurs les haines orgueilleuses et jalouses de quelques milliers d'avocats sans causes, de médecins sans malades, de peintres et de poètes sans talent. Quitte à passer à vos yeux pour un Iroquois, je me garderai bien d'approuver un enthousiasme si extraordinaire pour une seule classe de la société. Pourquoi vous mettre à genoux devant la blouse de mon fils, quand nous ne sommes nullement disposés à nous prosterner devant votre habit noir?... Une estime mutuelle, la considération qui doit toujours s'attacher à l'honnête homme qu'il soit ouvrier ou général, commerçant

ou ministre, voilà ce qui est juste, raisonnable, et ce qui peut être sincère. Quant à cette manie de diviniser certaines professions aux dépens de professions aussi honorables, de chercher toujours qui est *au-dessus* et qui est *au-dessous*, ma foi, si ce n'est pas une méchanceté, un calcul intéressé et perfide, c'est au moins une étrange folie. »

La bonne dame avait repris son livre; mais elle écoutait la conversation.

« — Qu'ils soient princes ou ramoneurs, dit-elle, les hommes aiment la flatterie, et ils préfèrent à un ami un courtisan. Qu'arrive-t-il, cependant? — Une fois l'amour-propre excité, mille contrariétés, mille inquiétudes, mille préoccupations nouvelles viennent alourdir et embarrasser la vie. Si l'on se croit au-dessus des autres, on veut le paraître par sa position matérielle; l'ambition s'éveille : il ne suffit plus d'être un honnête homme, il faut devenir quelque chose, ne fut-ce que conseiller municipal. Oh! alors, quand le jour des élections approche, comme le comptoir ou l'atelier s'attriste! Parents, amis, connaissances ne sont plus des connaissances, des amis, des parents, mais des voix qui ont toutes une valeur égale; mais des chiffres qui représentent un total qu'on ne trouve jamais assez fort. Puis viennent les soupçons sur la défection de tel ou tel, les rivalités imprégnées d'envie et de haine, les querelles, les brouilleries... et les mécomptes, et les déboires qui gonflent le cœur, et

rendent quelquefois méchant en même temps que malheureux.

» — Bien tapé ! dit le matelot ; on voit, ma bonne dame, que votre croisière dans le monde ne date pas d'hier, et que vos heures de quart ont été employées en observations utiles. Je me souviens que ma vieille mère parlait comme vous de ce sot orgueil qui gêne notre manœuvre et nous rend insupportables à ceux qui naviguent de conserve avec nous. A ce sujet elle me racontait l'histoire de ses deux voisines, qui toutes les deux se nommaient Colin, et ne cessaient de se donner des coups de bec, prétendant chacune d'elles appartenir à une famille plus ancienne et mieux gréée que l'autre. — Eh ! Mesdames, leur dit un jour un avocat beau parleur et amarré depuis plus de trente ans dans la chicane, vous vous tourmentez pour un rien du tout. Je ne connais au livre de loc des noms illustres que deux Colins, et ils sont aussi anciens et aussi célèbres l'un que l'autre. Vous, madame Colin de babord, vous descendez de Colin-Maillard, et vous, madame Colin de tribord, de Colin-Tampon ; et, là-dessus, levez l'ancre, et filez, vent arrière sur la même ligne.

» — Eh ! bien, oui, sur la même ligne... égalité ! je ne connais que ça, dit le commis-voyageur.

» — Tout à l'heure vous disiez *supériorité* ! » reprit la dame.

« — En vous écoutant causer amicalement du tiers et du quart, dit le matelot, il me revient un tas d'histoires dans la pomme du mât (et il frappait son front) tout comme si j'étais assis à plat-pont au milieu des vieux de la cale. Nous parlons, n'est-il pas vrai, de ces farceurs qui ont toujours la gloriole en tête, et nous disons qu'en virant à l'ambition, ils ne sont ni meilleurs ni plus heureux. Nous avions (il y a de cela environ dix ans, et c'est à peu près le temps où *M. Timballe-Noircisse* devait commencer à se faire la barbe), nous avions à bord de la *belle Paumelle* un élève premier-brin et un gringalet de mousse qui se ressemblaient comme deux boutons d'ordonnance. Les fins matelots observaient du coin de l'œil le *si signor* élève, et ils se chuchottaient à l'oreille : — Bien sûr que ce beau Monsieur frisé, luisant, doré est le frère de l'autre qui met de l'eau dans les gargoulettes et cire les souliers de l'état-major. — Cric, crac, j'en aurais le cœur net, dit le plus malin de l'équipage, et un beau jour il vous empoigne le mousse juste comme il trempait son doigt dans les confitures du commandant. — Mathurin mon ami, je n'ai rien vu, mais attention de me répondre !... dis, n'est-ce pas que ce mirliflor d'élève qui te regarde par-dessus l'épaule est ton frère ? — Mathurin fit une grimace comme s'il eut avalé un boulet de trente-six. Pourtant il n'y avait pas à louvoyer dans la circonstance, et après quelques façons il avoua la

chose. Il dit pour ses raisons que lui et M. l'élève s'arrangeaient très-bien autrefois lorsqu'ils se rendaient ensemble, à Brest, à l'École des Frères, un tas de bouquins sous le bras, et lestés d'un morceau de pain noir. Alors, M. l'Orgueilleux était fier de son pantalon de toile et de ses sabots, et lorsqu'il rencontrait quelque enfant habillé de drap fin : — Te crois-tu donc plus que moi, lui criait-il, que tu passes sans m'ôter ton couvercle ? — et il lui lançait des pierres. Cependant ce garçon-là, tout bourré de gloriole qu'il était, avait l'esprit ouvert, dans le genre ficelé, quoi ! et il avalait l'instruction plus vite que moi les haricots et les gourganes quand je mange à la gamelle. On le remarqua : le gouvernement le gratifia d'une bourse au collège, si bien qu'un beau matin il suspendit son hamac à l'École Navale, et qu'en moins de rien il se trouva élève de marine à bord d'un navire où son frère, meilleur enfant que lui, était mousse, et pas un zeste de plus. La bonne femme de mère s'était dit : — Voilà que Victor est un Monsieur, et si quelqu'un voulait allonger un coup de pied à Mathurin, il le défendrait. — Ah ! bien oui, la vieille ! le premier soin de ton Victor fut de dire à Mathurin : souviens-toi que tu n'es plus de ma famille, tu me compromettrais : un élève de marine ne peut s'avouer le frère d'un mousse.... Ainsi, mon mignon, ni vu ni connu ! Vire de bord et pousse au large ! — »

L'histoire de ce jeune homme n'était pas nouvelle pour moi. Qui ne pourrait citer un de ces exemples où l'Orgueil joue un si triste rôle ? Des hommes d'esprit, des hommes qui ont laissé un nom estimé dans les arts ou dans les lettres, se sont abaissés quelque fois à cette vanité puérile et coupable si éloignée de la véritable dignité. Jean-Baptiste Rousseau, fils d'un honnête ouvrier, renia son père ; et il fallut faire un procès à Rivarol pour l'obliger à quitter le nom de *Parcieux* qu'il avait ajouté au sien pour donner le change sur sa famille. Mais revenons à notre conversation en diligence.

« Celui qui dédaigne l'ouvrier, dit le commerçant, celui qui rougit d'appartenir à la grande famille des travailleurs, peut bien avoir de l'esprit, mais, à coup sûr, il manque de bon sens. Qui a couvert le monde de ponts, de canaux, de routes, de palais, de cathédrales sinon les ouvriers ? Quelques-uns des monuments qu'ils nous ont laissés, ont paru tellement extraordinaires, tellement merveilleux, que des traditions naïves répandues partout les attribuent à une puissance surnaturelle.

» — Et que disais-je ! s'écria le commis-voyageur, et il répéta avec plus d'énergie le refrain de sa chanson :

— A genoux devant l'ouvrier ! —

» — A genoux ! à genoux ! reprit le vieillard impatient. Eh ! mon Dieu, Monsieur, tenez vous donc

droit sur vos jambes ou prosternez-vous également devant notre brave armée française qui a versé son sang pour le pays ! devant la grande et la petite propriété qui ont fécondé le travail ! devant les merveilles des arts ! devant les progrès des sciences ! devant les nombreux services rendus par le commerce !

» — Et devant les matelots, nom d'un sabord ! interrompit le marin. Drôlichon de flatteur, va ! si tu t'avisais de te mettre à genoux devant moi comme si j'étais un évêque en grande tenue, je te confirmerais de la belle façon !

» — Je voudrais, continua le commerçant, au lieu de chercher à nous élever les uns au-dessus des autres par nos vanités et nos faiblesses, que nous missions notre ambition à nous surpasser en loyauté, en courage, en charité, en dévouement. Quoique nous fassions, il y aura toujours des riches et des pauvres, et en cela nous ne pouvons choisir notre lot. Mais ce que nous pouvons toujours, c'est honorer la position la plus humble par la dignité de notre caractère. Ne disons pas celui-là est au-dessus de celui-ci parce qu'il est ouvrier, parce qu'il est patron, parce qu'il est pauvre, parce qu'il est riche ; mais disons que les bons sont au-dessus des mauvais, qu'ils portent un habit noir, un uniforme, une veste ou une blouse. C'est au point de vue moral, au point de vue religieux qu'il faut chercher la véritable supériorité.

» — Qu'est-ce que vous appelez le point de vue religieux et moral ? » dit en ricanant M. Théobald-Narcisse.

» — Je puis vous répondre par un exemple, répondit le père du jeune menuisier. A une époque déjà loin de nous, vers 1816 je crois, le chef d'une ferme de la commune de Saint-Martin-des-Champs, à Morlaix, eut le malheur de perdre la raison. Le père et la femme de Prouff (c'était le nom du fermier) essayèrent d'abord de calmer les accès de fureur du malade, mais ces accès devenant chaque jour plus fréquents et plus terribles, les obligèrent bientôt à chercher un aide dans un bon serviteur. Toutefois, il n'était pas facile de rencontrer un homme qui voulût se *gager* avec la perspective qui s'offrait dans la ferme de Kerjourdren. Infirmier d'un fou ! gardien d'un fou, et d'un fou furieux !... Personne ne voulait accepter cette condition. Le pauvre qui mendiait son pain de porte en porte eût préféré mourir de faim ou de froid dans une étable en ruines, que de sacrifier son repos de tous les instants au malheureux aliéné. Vous croyez sans doute, Monsieur le voyageur, que la famille du malade en fut partout pour ses offres et ses prières. Eh bien ! non, un homme se présenta, un homme encore jeune, et qui pouvait assurément se créer une heureuse position ailleurs. Tout ce qui avait rebuté les autres, tout ce qui

les avait effrayés, l'attira lui au contraire. Il ne vit qu'une famille désolée et un homme souffrant, et il se dévoua, il se dévoua avec tant de simplicité, qu'il serait le dernier à comprendre que son action était héroïque. Vous paraissez étonné, Monsieur! Ah! c'est que nous avons encore de la foi en Bretagne, et qu'Allain Choquer est un homme religieux! Que serait-ce donc si je vous parlais de son zèle, de sa douceur, de sa patience, de sa tendresse toute fraternelle pour le malheureux dont il apaisa les fureurs; de la paix qu'il rendit à ce ménage; de ses soins pour les enfants du fermier, après la mort de celui-ci; de sa constance à veiller sur les intérêts de ses jeunes maîtres, de son désintéressement; enfin, de trente années d'abnégation et d'une monotonie sublime?.... Allain Choquer, voyez-vous, tout pauvre domestique qu'il est, m'inspire ce respect profond qu'un honnête homme éprouve toujours pour la vertu partout où il la trouve; et, à mon point de vue, au point de vue religieux et moral, c'est dans cette voie de nobles sacrifices et de devoirs remplis que j'aimerais à voir mon fils placer toute son ambition.

» — Et pour que Monsieur vous comprenne mieux encore, reprit la vieille dame, j'ajouterai une anecdote à celle que vous venez de raconter. Dans cette même ville de Morlaix où vous aimez à rencontrer Allain Choquer, en 1832, lorsque le choléra étendait

ses ravages au milieu de nous, une mère de famille, riche et dans une position très-brillante, allait visiter les malheureux atteints par le fléau, les consoler, et remplir auprès d'eux la place d'une humble garde-malade. Un jour une pauvre vieille femme qu'elle avait secourue, qu'elle avait soignée avec un dévouement vraiment filial, mit sa bonté à une rude épreuve. La malade se sentait près de sa fin, et déjà le terrible choléra avait renversé ses traits et répandu sur son visage une couleur livide.

« — Madame, dit-elle d'une voix éteinte, vous avez été mon bon ange, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance et ma vénération.... Je suis pauvre, bien pauvre, et vous êtes riche, que puis-je donc faire pour vous? que puis-je vous donner?.... Ah! si j'osais.... Madame, ajouta la mourante dans un transport de tendresse et en se soulevant tout-à-coup, Madame, je voudrais vous embrasser! »

« — Je voudrais vous embrasser! et l'on ignorait encore si le choléra était ou n'était pas contagieux!.. La femme chrétienne dont je tais à regret le nom vénérable, éprouva sans doute un mouvement de frayeur; l'idée de ses enfants dut traverser son esprit et la faire hésiter devant cette figure cadavéreuse et de l'aspect le plus repoussant. N'importe! la noble femme ne recula point, et quel que fût le

trouble de son cœur, elle embrassa la mourante. — Le soir même elle tomba malade à son tour; elle eut le choléra; mais Dieu ne voulait pas qu'elle mourût victime de sa charité, et elle guérit. — Voilà encore un exemple, Monsieur le voyageur, de ce qu'on regarde comme une supériorité incontestable au point de vue moral et religieux.

» — Et remarquez, dit le matelot, qu'ici le grade et l'uniforme n'y font rien, et qu'il ne s'agit pas, comme vous le pratiquez vous autres, de faire des pauvres et des riches, des bourgeois et des ouvriers autant d'escadres naviguant sous pavillons ennemis? Et parbleu non! que nous ayons une bonne fois le véritable honneur, la bonne ambition en poupe, et nous cinglerons tous du même côté. Les braves gens sont partout de la même pâte, entendez-vous, Monsieur Gripe-Maisons, l'homme aux femmes d'emprunt?... Je prétends moi qu'un cœur généreux peut se rencontrer sous l'habit brodé du commandant comme sous la chemise rose du dernier mousse de l'équipage. Je dis cela; je le répète, et si quelqu'un soutient le contraire, je lui casse la machoire.»

Nous étions à Landerneau où l'on s'arrête habituellement pour déjeuner. M. Théobald-Narcisse, qui n'avait pas répondu à la provocation du matelot, descendit au plus vite en murmurant encore une fois entre ses dents : — Pays de sauvages! —

« — Madame et Messieurs, nous dit le marin en nous montrant sa bouteille, il ne me reste plus qu'un dernier coup, et, avec votre permission, je vais le boire à la santé de la France. Vivent l'ouvrier, le patron et le consommateur! Vive celui qui fait travailler, et vive celui qui travaille! — Et après nous avoir fait entendre un dernier glouglou assez prolongé, il ajouta en brisant sur le pavé sa longue fiole devenue inutile : « Vivent tous les bons enfants! et au diable les courtisans, les orgueilleux, les envieux, les ambitieux... et les bouteilles vides! »

XIV.

DE LA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES.

Le bonheur n'est pas toujours une conséquence de la vertu. — La case des ouragans. — Nécessité de la Patience. — Deux sortes d'épreuves. — La vieillesse du Journalier cultivateur. — L'Espérance. — Bernard Palissy. — A chaque jour suffit sa peine. — La Méduse. — Prière d'un payen. — La vertu grandit dans l'adversité.

Avant de terminer nos entretiens sur le Bonheur en vous parlant des consolations religieuses, leur conclusion naturelle, jetons un regard sur la route que nous avons parcourue ensemble, et remarquons que notre portrait de l'homme heureux est aussi le portrait de l'homme de bien. Est-ce à dire que l'ouvrier laborieux et économe, l'ami dévoué, le fils respectueux et soumis, le frère indulgent et aimable, l'époux fidèle, le père tendre, le chrétien compatissant envers les pauvres, bienveillant envers ses camarades, juste envers tout le monde, est-ce à dire que celui à qui nous donnons à juste titre le nom d'*homme de bien* sera toujours un homme heureux? Non, Messieurs, nous

n'aurons point la témérité de présenter la vertu et le Bonheur comme inséparables. Nous affirmons qu'on ne peut arriver au bonheur que par la vertu ; nous croyons que l'accomplissement de nos devoirs est le premier élément de toute félicité, mais comme le Malheur n'est pas seulement un châtement, qu'il est aussi une épreuve, nous reconnaissons avec les livres saints que souvent, ici-bas, le bon est traité comme le méchant, le juste comme l'injuste, et que, sous le soleil, le prix de la course n'est pas toujours aux plus agiles, les richesses aux doctes, le pain aux sages, la victoire aux forts. (1). Préparons-nous donc, même dans le droit chemin et quand nous n'aurions rien négligé pour mériter d'être heureux, préparons-nous, à tout hasard ; à la rencontre du Malheur, et sachons nous précautionner contre ses attaques. Aux Antilles, où les orages sont fréquents et épouvantables, chaque habitation a dans l'endroit le plus abrité une petite case ne présentant aucune prise aux vents ni aux tremblements de terre, et qu'on appelle la case des ouragans. Tâchons aussi, dans la prévision de l'adversité, de nous assurer d'avance un refuge impénétrable aux tempêtes. Dans l'ordre moral, la case des ouragans, c'est la Patience.

D'ailleurs, heureux ou malheureux, pour vivre en paix avec les autres et avec nous-même, nous

(1) Ecclésiaste. — Chap. IX.

avons besoin de patience, puisque, là où manquent les malheurs, on attache plus d'importance aux contrariétés. On raconte qu'un religieux ne pouvant supporter les contradictions qu'on lui suscitait dans son monastère, sortit du couvent, et se retira dans une caverne ; comptant bien qu'à l'avenir il n'aurait plus d'occasion d'exercer la patience qui lui manquait. Il arriva, cependant, que le premier jour de sa retraite, sa cruche, qu'il avait remplie d'eau, se renversa trois fois de suite, ce qui le mit dans une telle fureur qu'il cassa le vase de terre en le jetant contre un rocher. De violents chagrins sont souvent aussi peu justifiés que cette extravagante colère : un de nos peintres les plus célèbres, au moment où il allait monter en voiture pour visiter un prince italien, rentra tout désolé dans son atelier, jeta son habit, déchira sa cravate et pleura comme un enfant parce qu'on venait de lui apprendre au bas de l'escalier la mort de son chat. — Mais c'est trop nous arrêter à la facilité que nous avons de trouver des sujets de peines dans les causes les plus futiles ; parlons des véritables épreuves.

Il y a deux sortes d'épreuves qui, elles-mêmes, se confondent quelquefois, les privations et les afflictions. Ce qui rend les premières plus difficiles à supporter pour le pauvre, c'est surtout le spectacle du luxe, la comparaison que nous sommes tous portés à faire entre la vie de loisirs et la vie de fatigues, la vie

d'opulence et la vie de dénuement. Quels contrastes ne voyons-nous pas, dans la même rue, à vingt pas de distance! — Je sais bien, et vous savez tous, comme moi, que l'inégalité des fortunes existera toujours; que si quelques-uns n'avaient pas le superflu, un bien plus grand nombre manquerait du nécessaire; mais ce qui est inévitable dans les sociétés humaines, ce qui se rétablirait demain si on l'abolissait aujourd'hui, n'en excite pas moins dans la foule d'ardentes convoitises. Nous ne jugeons que sur les prestiges de l'apparence, et ce faste, cet éclat que nous poursuivons d'un regard avide, nous causent une hallucination fiévreuse, un pénible éblouissement. Ah! puisque nous allons si rarement au fond des choses, ayons au moins la prudence de chercher des tableaux moins brillants, des tableaux plus propres à calmer nos désirs qu'à les irriter! « En toutes nos fortunes » dit Montaigne, « nous nous comparons à ce qui est » au-dessus de nous et regardons vers ceux qui sont » mieulx. Mesurons nous; ajoute-t-il, à ce qui est » au-dessous; il n'en est point de si misérable qui » ne treuve mille exemples où se consoler. »

Quand le malheur nous visite, dans nos heures d'abattement et de tristesse, au lieu de tourner nos regards vers des prospérités réelles ou factices qui nous rendent notre détresse insupportable, suivons le conseil de Montaigne, parcourons les quartiers les plus indigents, interrogeons toutes les misères,

hélas! si nombreuses dans les villes et dans les campagnes, et, quelle que soit l'amertume de nos peines, nous serons tout surpris de voir des hommes encore plus malheureux que nous : « — O Dieux! qui peut dire : Je suis au pis? » s'écrie Shakespeare dans un de ses drames; et, en effet, l'adversité est un gouffre si profond qu'il est toujours impossible d'affirmer qu'on n'y saurait descendre plus bas. Supposez, par exemple, un vieil ouvrier réduit, après soixante années de travail, au pain d'un bureau de bienfaisance ou à celui de l'hospice, vous dites : il est bien à plaindre! — Oui, sans doute, il est à plaindre; mais songez à la vieillesse du journalier cultivateur à qui la bienfaisance publique n'a pas même un lit à offrir dans un hôpital! « Après avoir épuisé ses forces pour » élever sa famille — dit une note manuscrite que j'ai » sous les yeux et qui est le résultat d'une expérience » longue et attentive —, le prolétaire des campagnes » n'a plus d'autre ressource que la mendicité. Il y a » très-peu de vieillards dans cette classe; la fatigue » et les privations abrègent leur vie, et l'on serait » tenté de s'en réjouir pour eux, quand on voit l'état » déplorable où languissent trop souvent leurs pauvres vieilles veuves, dont la vie se prolonge ordinairement beaucoup plus. Elles mendent aussi » longtemps qu'elles peuvent marcher. Quand leurs » forces manquent, que les maladies ou les infirmités » viennent, une grange leur sert d'asile; quelques

» fagots soulèvent, de la terre nue et humide, un peu
 » de paille recouverte d'un lambeau de toile et, pour
 » couverture, les haillons qu'elles dépouillent pour
 » s'allonger sur ce triste grabat. Quelques-unes même
 » n'ont pas d'asile fixe, elles préfèrent à l'affreuse
 » solitude d'un réduit isolé l'angle d'une crèche à
 » vaches où le fermier charitable prolonge pour elles
 » la litière des animaux qui les réchauffent de leur
 » haleine. C'est de là que relevant une pauvre femme
 » mourante, couverte d'ordure et de vermine, une
 » fermière répondait à l'offre de payer ses soins :
 » on ne fait point des choses si répugnantes pour de
 » l'argent, on ne peut les faire que pour l'amour de
 » Dieu.

» Dans la dernière quinzaine — ajoute l'auteur de la
 » même note —, deux de ces malheureuses femmes,
 » dans une commune voisine de Morlaix, n'ont pu
 » recevoir que de la charité privée l'asile et les soins
 » nécessaires pour conserver encore quelque temps
 » leur douloureuse existence. Une d'elles, sans force
 » et déjà glacée, s'efforçait de gagner l'étable où une
 » auge de pierre, remplie de paille, lui avait souvent
 » servi de lit; l'autre, incapable de se mouvoir seule
 » et réclamant chaque jour l'assistance d'un dévoue-
 » ment sans bornes, ne pouvait rester dans la grange
 » où elle avait trouvé un abri temporaire, et que la
 » récolte allait remplir. Cinquante centimes par jour
 » ont suffi pour que la première soit maintenant

» guérie et la seconde préservée de la gangrène,
 » suite trop probable de l'état où elle gisait sur un
 » amas d'immondices..... Et l'administration ne con-
 » naissait aucun moyen de leur venir en aide!... — »

Nous nous associons pleinement à ce reproche adressé à l'administration de la Bienfaisance publique, car il est honteux qu'un pays civilisé n'ait rien fait encore pour secourir un tel abandon. Mais cette vie si dure, si éprouvée et acceptée partout dans nos campagnes avec une résignation si touchante, dites, n'est-elle pas une condamnation bien frappante de l'homme qui ne manque ni de pain, ni de vêtements, ni d'abri, et qui ne cesse d'accuser la Providence parce qu'elle lui impose d'autres privations? Avant de nous désoler outre mesure, avant de murmurer surtout, nous devrions nous demander si notre situation ne pourrait s'aggraver encore, et si quelqu'autre infortuné ne regarderait pas cette situation qui nous paraît si misérable, comme un grand allègement à ses douleurs.

La comparaison de nos souffrances à des souffrances plus grandes est donc un moyen d'apaiser notre âme quand le découragement ou la révolte ont troublé sa sérénité. Un second moyen non moins sûr et beaucoup plus doux, c'est l'Espérance aux jours de la tribulation; c'est la pensée, qu'un avenir prochain nous dédommagera de ce que le présent a de pénible. L'Espérance est la compagne de la force

et la mère du succès. Ceux qui espèrent ont en eux le don des miracles : ils marchent quelquefois bien lentement vers le but qu'ils veulent atteindre ; ils sont persécutés, accablés de maux, mais comme ils ne reculent devant aucun obstacle, ils finissent presque toujours par arriver. L'histoire nous a montré bien souvent ce que peuvent l'énergie et la persévérance au milieu des plus cruelles épreuves. Je ne citerai qu'un seul de ces exemples toujours si utiles à rappeler.

Né au commencement du seizième siècle, dans un petit village du Périgord, Bernard Palissy, pauvre ouvrier sans instruction, travaillait d'abord à la vitrerie ; et s'occupait surtout de la peinture de ces vitreaux colorés qui font encore notre admiration. Fixé à Saintes, après plusieurs années de voyages, il s'y était marié, et comme sa famille devenait très-nombreuse, la gêne se faisait sentir dans sa maison. A cette époque, une coupe de terre émaillée d'une beauté remarquable étant tombée entre ses mains, le peintre-vitrier voulut imiter ce travail, et sur l'espoir qu'il avait de découvrir le secret du vernis appliqué à la poterie, secret jusqu'alors inconnu en France, il résolut de se faire aussi potier. A partir de ce moment commença pour lui la vie d'angoisses, la vie de courage surhumain et de patience sublime qu'il a lui-même racontée dans son *Traité de l'Art de terre*. Durant treize années ses tentatives se succé-

dent sans aucun résultat heureux. Ses efforts, ses études, ses sacrifices ne réussissent qu'à le plonger dans la plus affreuse détresse et à lui attirer les reproches de sa famille et les sarcasmes de ses voisins. Enfin, en 1543, muni d'un peu d'argent que lui avaient rapporté des plans qu'il s'était chargé de dresser pour aider à l'établissement de la gabelle en Saintonge, Palissy entreprit de nouveaux essais, mais qui, cette fois, tout en achevant sa ruine, devaient lui prouver que la confiance qu'il avait en son génie, n'était pas une vaine illusion. Il construisit tout seul les fourneaux où il voulait cuire ses ouvrages ! les difficultés se multipliaient, il manquait de combustibles, et pourtant il avait passé neuf mois à préparer sa nouvelle fournée dont le succès lui paraissait maintenant certain. Le feu est allumé, il brûle depuis six jours et six nuits, et l'émail n'est pas encore fondu. Que fera l'ouvrier ou plutôt l'artiste qui n'a plus de bois pour alimenter ses fourneaux ? — Il court à son jardin, il enlève les étais qui en soutenaient les tailles, et quand ces étais ont disparu dans la fournaise, il y jette ses meubles et jusqu'au plancher de sa maison.

Cette fois, nous l'avons dit, l'expérience ne fut pas entièrement perdue, mais il faut entendre Palissy nous en raconter les suites : « — Il y avoit plus d'un » mois que ma chemise n'avoit séché sur moi — écri- » vait-il dans son style naïf et saisissant. — J'étois dans

» une telle angoisse que je ne saurois dire, car j'étois
 » tout tari et desséché à cause de la chaleur des four-
 » neaux ; encore pour me consoler on se moquoit de
 » moi, et même ceux qui devoient me secourir
 » alloient crier par la ville que je faisois brûler le
 » plancher, et par tel moyen on me faisoit perdre
 » mon crédit, et m'estimoit-on être fol.... Quand je
 » fus reposé un peu de temps avec regret que nul
 » n'avoit pitié de moi, je dis à mon âme : Qu'est-ce
 » qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cher-
 » chois ? Travaille à présent, et tu rendras honteux
 » tes détracteurs. Mais mon esprit disoit d'autre part :
 » Tu n'as rien de quoi poursuivre ton affaire. Com-
 » ment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les
 » choses requises pour passer le temps de quatre ou
 » cinq mois qu'il faut auparavant que tu puisses jouir
 » de ton labeur ? Or, ainsi que j'étois en tel défaut
 » d'esprit, l'Espérance me donna un peu de courage,
 » et ayant considéré que je serois beaucoup long
 » pour faire une fournée toute de ma main, pour
 » plus soudain faire apparaître le secret que j'avois
 » trouvé dudit émail, je pris un potier commun et
 » lui donnois certains pourtraits pour qu'il me fit des
 » vaisseaux selon mon ordonnance. Mais c'étoit une
 » chose pitoyable, car j'étois contraint nourrir ledit
 » potier en une taverne à crédit parce que je n'avois
 » nul moyen en ma maison. Quand nous eûmes tra-
 » vaillé l'espace de six mois et qu'il fallut cuire la

» besogne faite, il falloit faire un fourneau et donner
 » congé au potier, auquel, par faute d'argent, je fus
 » contraint donner de mes vêtements pour son sa-
 » laire. »

De nouvelles douleurs étaient réservées au coura-
 geux Palissy. Forcé de broyer seul son émail à un
 moulin à bras qui demandait la force de deux hommes,
 ses mains sont ensanglantées, couvertes de blessures,
 et, après un travail incroyable, ces pièces d'une four-
 née qui lui avait coûté plus de 1,200 francs, et sur la
 vente desquelles il comptait pour payer ses *créditeurs*,
 ne lui rapportèrent que *honte et confusion*. « — Au-
 » paravant que j'aie eu rendu mes émaux fusibles à
 » un même degré de feu, dit-il encore, j'ai cuidé en-
 » trer jusqu'à la porte du sépulcre. Aussi en tra-
 » vaillant à telles affaires, je me suis trouvé l'espace
 » de plus de dix ans si fort écoulé en ma personne
 » qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de
 » bosses ni aux bras ni aux jambes. Je m'allois sou-
 » vent pour mener dans la prairie de Xaintes en con-
 » sidérant mes misères et ennuis, et, sur toutes
 » choses, de ce qu'en ma maison même, je ne pouvois
 » avoir nul repos ni faire rien qui fut trouvé bon ;
 » toutefois l'Espérance que j'avois me faisoit procéder
 » en mon affaire si virilement que plusieurs fois, pour
 » entretenir les personnes qui me venoient voir, je
 » faisois mes efforts de rire combien que intérieure-
 » ment je fusse bien triste. »

Est-il rien de plus beau, rien qui relève davantage la dignité humaine que cette lutte d'un noble esprit, d'une grande âme contre la mauvaise fortune? « J'ai » été plusieurs années que n'ayant rien de quoi faire » couvrir mes fourneaux — poursuit l'admirable auteur du *Traité de l'art de terre* —, j'étois toutes nuits à » la merci du temps, sans avoir aucun secours, aide ni » consolations, sinon des chats-huants qui chantoient » d'un côté et des chiens qui hurloient de l'autre. » Parfois il se levoit des vents et tempêtes qui souffloient de telle sorte le dessus et le dessous de mes » fourneaux que j'étois contraint quitter là tout avec » perte de mon labeur, et me suis trouvé plusieurs » fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur » moi à cause des pluies qui étoient tombées, je m'en » allois coucher à la minuit ou au point du jour accoutré de telle sorte comme un homme ivre que » l'on auroit traîné par tous les boursiers de la ville. » Et en m'en allant ainsi retirer j'allois bricollant sans » chandelle et rempli de grandes tristesses, d'autant » qu'après avoir longuement travaillé, je voyois mon » labeur perdu. Or, en me retirant ainsi souillé et » trempé, je trouvois en ma chambre une persécution » pire que la première, qui me fait à présent émerveiller que ne suis consumé de chagrin. »

Ce martyr du génie aux prises avec la misère ne dura pas moins de quinze années. Mais quand l'heure du succès arriva, quand les charmants

ouvrages du potier de Saintes devinrent l'objet de l'admiration générale, combien l'artiste ne dut-il pas se réjouir de n'avoir jamais désespéré! — Un Palissy de notre époque aurait-il eu le courage d'attendre sa récompense aussi longtemps? Quinze ans de patience! quel supplice, quelle agonie, quelle impossibilité peut-être dans un temps de mollesse où l'on veut jouir vite, sans peine, sans effort, et où l'on comprend bien mieux l'usage d'un pistolet, d'un réchaud allumé ou d'un bout de corde que la persévérance au milieu des épreuves de la vie et la soumission aux décrets d'en haut!

Il y a loin, il faut en convenir, de notre lâcheté devant le Malheur à l'héroïsme des hommes du vieux temps. Sous ce rapport, le contraste est tellement frappant, notre pusillanimité va si loin, qu'on rencontre tous les jours des hommes qui se lamentent d'infortunes encore à venir et qui peuvent ne les atteindre jamais. La santé de celui-ci ne laisse rien à désirer; vous le croyez content: « — Eh! mon Dieu! s'écrie-t-il, qui m'assure que demain je ne serai point malade! » Cet autre a du travail, il vit doucement dans une aisance relative: « — Et quand je serai vieux, dit-il, que deviendrai-je? » Un troisième a le bonheur d'être père, il voit ses enfants grandir autour de lui, caressants, pieux, aimables: « — Mes enfants! dit-il, ah! qui me répond que toutes mes leçons ne seront pas perdues un jour! »

Les appréhensions d'un avenir dont personne n'a le secret, empoisonnent ainsi les joies présentes, et la seule crainte du Malheur nous rend déjà malheureux. Pourquoi donc nous tourmenter à l'avance d'une vie que nous devrions prendre jour par jour comme Dieu nous la donne?... Demain, dit-on, le bien portant peut être malade, le laborieux incapable de travailler, l'enfant vertueux un être dégradé et flétri? Oui, en effet, tout cela est possible; mais si nous sommes réellement destinés à subir quelques épreuves, ne sera-t-il pas toujours assez tôt de nous en affliger lorsqu'elles arriveront, ou faudra-t-il, au contraire, rompre nous-mêmes la trêve de la Providence, et remplir de troubles et d'angoisses des jours de grâce, des jours qui devaient être sereins? L'Évangile, qui est la bonne philosophie et la vraie sagesse, condamne ces frayeurs de l'esprit qui vont au devant de l'adversité. « Ne vous inquiétez point » pour le lendemain, car le jour de demain s'inquiétera » pour lui-même : à chaque jour suffit sa peine. »

Nous bien persuader que nous ne sommes pas au dernier degré du Malheur; que d'autres sont plus à plaindre que nous, que le Malheur n'a souvent qu'un temps, qu'il développe dans une belle âme des vertus ignorées sans lui; espérer le rayon après les nuages, compter pour le jour de demain sur la protection de celui qui n'oublie aucun de ses enfants, voilà ce qui chasse le murmure des lèvres, ce qui sèche les pleurs

dans les yeux, ce qui répand au fond du cœur le baume de la Patience. Nous pouvons aussi nous dire, pour nous porter à une soumission plus grande envers la Providence, quel œil de notre raison est borné, et qu'il nous est arrivé plus d'une fois de prendre pour une douloureuse épreuve un bonheur réel. En 1816, mon père, mis à la demi-solde depuis plusieurs mois faute d'embarquement, fit le voyage de Rochefort à l'effet de rejoindre l'équipage d'une frégate destinée à l'expédition du Sénégal, et sur laquelle un officier de marine qui le protégeait, lui avait promis de le faire recevoir avec son grade de maître voilier. Malgré cette promesse la place fut accordée à un autre; et, lorsque mon père revint à Brest, incertain qu'il était de la durée de l'état de gêne où le manque d'emploi le réduisait avec sa femme et ses deux enfants, il déplora son échec comme un effroyable malheur. Ma mère se désolait avec lui, ne sachant trop comment subvenir aux besoins de la famille. Bientôt les couverts d'argent, la montre d'or, luxe d'un ménage heureux, disparurent, et, à chacune de ces pertes, la pensée du marin cherchait la frégate où ses appointements de maître lui auraient épargné tant de sacrifices et d'humiliations. Mais voici qu'un jour une épouvantable nouvelle jeta la consternation dans toute la France : une frégate du Roi avait fait naufrage; on parlait d'un radeau où cent quarante-huit hommes se déchiraient, s'étouffaient les uns les

autres, où l'on noyait les malades, où les cadavres des morts servaient de nourriture aux survivants. Ce naufrage, il n'est pas un de vous qui n'en connaisse les affreux détails. La frégate où mon père avait failli s'embarquer et qu'il poursuivait de ses regrets et de ses désirs, cette frégate était la *Méduse* !...

Oh ! combien de fois depuis dans mes jours d'abattement et de dégoût, quand je sentais mon cœur se gonfler d'amertume et la Patience toute prête à m'échapper, combien de fois la pensée de ce voyage de mon père à Rochefort et du naufrage sur le banc d'Arguin n'a-t-elle pas humilié ma raison et porté mon cœur à s'abandonner aveuglément à la Providence ! « — Souverain Juge, disait un poète païen, « Accordez-nous le *Bien* que nous songions ou non » à vous le demander, et refusez-nous le *Mal* alors » même que nous vous le demandons. » Cette prière convient à l'ignorance de l'homme, toujours incertain de ce qui doit lui profiter ou lui nuire dans les événements de ce monde.

Travaillons, persévérons, espérons, et une fois que nous aurons semé et arrosé de nos sueurs ce qui nous semble devoir produire un jour la félicité humaine, attendons patiemment qu'il plaise à Dieu de développer le germe que lui seul peut féconder. Si l'heure de la moisson arrive, réjouissons-nous ; mais si elle n'arrive point, tâchons au moins de ne pas perdre de tous les côtés, et de gagner en éléva-

tion d'esprit et de cœur ce qui nous manque en biens terrestres et fugitifs. Il y a des consolations bien grandes dans ces simples mots : « J'ai rempli mes devoirs, » et il y en a de plus grandes encore dans ceux-ci : « Dieu me voit ; il me juge, et il proportionne » nera ses récompenses éternelles à la grandeur de » mes souffrances passagères. » Saint François de Sales en faisant remarquer à Philotée que si les petits feux s'éteignent au vent, les grands feux s'y enflamment davantage, saint François de Sales nous présente une fidèle image de l'adversité qui peut nuire aux petites vertus, mais qui donne aux grandes toute leur force et tout leur éclat. Voulez-vous savoir pourquoi il est écrit : « Bienheureux les » pauvres ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif ! » Bienheureux ceux qui sont persécutés ! Bienheureux » ceux qui pleurent ! » c'est qu'il y a dans la pauvreté, les privations, les persécutions et les larmes, des grâces de détachement du monde et d'attraction vers le ciel, bien difficiles à rencontrer au milieu des enivremments de ce que la foule appelle le Bonheur. Nous lisons qu'au premier mot adressé par le fils de Marie, aux pêcheurs de la mer de Galilée et au publicain Matthieu, ceux-ci quittèrent tout pour le suivre. Il n'en fut pas de même de ce jeune homme qui vint un jour le consulter sur ce qu'il y avait à faire pour mériter la vie éternelle. Jésus lui ayant dit aussi : « Venez et suivez-moi, » au lieu de le

suivre, il s'en alla tout triste, « *Car, dit l'Évangile, possédait de grands biens.* » La fortune, les honneurs, les plaisirs ne sont donc pas à envier si nous les pesons au poids de nos croyances religieuses ; aussi tandis que les nouveaux docteurs veulent abandonner l'ambition à son cours naturel et blâment le pauvre de ne pas désirer cent millions et une souveraineté du globe (1), le Chrétien prend pour sa devise : Patience et Modération. « Le désir des richesses est » la racine de tous les maux, écrivait saint Paul à » son disciple Thimotée, et quelques-uns de ceux qui » sont possédés de ce désir se sont égarés de la foi » et jetés dans de grandes douleurs. »

(1) Fourier, *Traité d'Association*, T. II.

XV.

DE LA RELIGION.

Une Procession au mois de Mai. — L'Étable de Bethléem. — Naissance du Christianisme. — Les Évêques devant Attila. — Bienfaits de l'Église depuis le baptême de Clovis jusqu'à la Réformation. — Luther et le Protestantisme. — Le Clergé séculier et les Ordres religieux depuis la Réformation jusqu'à la Révolution française. — Le Christianisme au XIX^e siècle. — Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé.

Le dernier soir de Mai, à peu de distance de la petite église de Saint-Martin-des-Champs, je suivais, la main passée sous le bras d'un ami bien cher, un chemin qui conduit de cette église à la Villeneuve. Avec la confiance qu'inspire toujours un autre soi-même quand on a pu le rencontrer, nous parlions mon ami et moi de nos inquiétudes, de nos soucis, de nos regrets, de nos projets d'avenir, de toutes ces préoccupations enfin dont la vie est pleine et qui, pour la plupart, tendent beaucoup moins à l'égayer qu'à l'assombrir. Notre âge à tous les deux correspondait à l'époque de l'année où nous nous trouvions;

c'était notre dernier soir de printemps, l'adieu de la première jeunesse, et peut-être ce rapprochement qu'aucun de nous pourtant ne songeait à faire, contribuait-il à notre insu à donner à nos pensées un charme indéfinissable, mêlé de tristesse et de douleur. Tout à coup une croix d'argent brilla entre les arbres de la route, et, en même temps, le pieux *ora pro nobis* des litanies répété par des voix confuses nous annonça la rencontre d'une procession. Déjà, durant trente jours, les fidèles s'étaient réunis à la même heure à Saint-Martin pour entendre les louanges de Marie, et, au moment de clore ce mois vénéré, ils avaient voulu promener à travers les campagnes l'image de la mère de Dieu. Des cultivateurs et des ouvriers de la ville formaient le cortège, tous en habits de travail, car ce n'était pas un dimanche, et leur journée finie, ils n'avaient eu que le temps d'accourir en toute hâte du champ ou de l'atelier. Tous les fronts étaient sereins à cette modeste fête de la religion. Les vieillards, les jeunes hommes, les enfants s'avançaient graves et recueillis, chacun choisissant dans les belles prières de l'église un élan particulier vers le ciel; chacun confiant à la Vierge mère les secrets besoins de son âme. Les deux amis s'étaient arrêtés sur le bord du chemin: mais eux aussi ils avaient leurs peines, leurs désirs, et, sans se consulter, ils se mêlèrent bientôt à la foule. La procession continua sa route en invoquant pour les persé-

cutés le *Miroir de justice*, pour les cœurs froids ou ulcérés le *Sanctuaire de Charité* ou l'*Arche d'alliance*, pour le jeune homme qui lutte contre ses passions le *Modèle de pureté*, la *Rose Mystérieuse*, pour les pêcheurs et les affligés celle qui s'est appelée leur *Refuge* et leur *Consolation*. Nous arrivâmes ainsi à la porte du cimetière qui entoure l'église, et alors le joyeux carillon des cloches se répandit sur nos têtes comme une bénédiction du ciel. Jamais soirée de printemps ne fut plus calme et plus ravissante: un vent léger agitait doucement les branches des sapins et des sycomores; des oiseaux gazouillaient dans le feuillage, les feux du soleil couchant jetaient comme un réseau d'or sur les tombes: — On eut dit que toute la nature souriait à notre approche, et qu'interprète de la Providence, elle répondait à nos vœux et à nos prières par le mot le plus consolant de la langue des hommes: « Espérez! »

Eh! quoi! me disais-je lorsqu'après la cérémonie je vis les laboureurs reprendre gaiement le chemin de leurs fermes et les ouvriers descendre dans la ville, paisibles et satisfaits; eh! quoi! l'on ose encore présenter au peuple comme ses amis des hommes qui ont voulu lui ravir les fêtes chrétiennes!... Trouvez donc une assemblée, trouvez donc un spectacle en dehors des pompes religieuses où le pauvre n'a point à rougir de son indigence; où les grandeurs de la terre s'effacent dans une égalité inflexible; où tous

les rangs se rencontrent et se confondent sans haine d'un côté, sans mépris de l'autre ! — Ce n'est pas en sortant de nos solennités chrétiennes que la pensée est troublée de visions pénibles, que la vie pèse davantage au malheureux, que son pain lui paraît plus noir et son lit plus dur.

Les fêtes du christianisme sont les véritables fêtes du peuple parce que seules, pour lui, elles mêlent à des consolations divines et à d'immortelles espérances de glorieux souvenirs. Les réminiscences payennes qu'on essaya vainement de leur substituer, ne rappellent à celui qui sait quelque chose de l'histoire qu'une plèbe misérable, méprisée, et d'immenses troupeaux d'esclaves vendus, troqués comme des denrées commerciales, noyés, massacrés sur le signe d'un maître comme les plus vils animaux. Mais voici que sous le douzième consulat d'Auguste, un vieillard et une jeune femme sortis d'un atelier de Nazareth, vinrent à Bethléem pour obéir à l'édit qui ordonnait un dénombrement et enjoignait à tout père de famille de se faire inscrire lui, sa femme, ses enfants, ses affranchis et ses esclaves, sous peine de perdre sa liberté. Or, quand ces deux voyageurs arrivèrent dans la cité de David, la ville était tellement encombrée qu'ils ne purent trouver de logement que dans une crèche où surprise par les douleurs de l'enfantement, la jeune femme mit au monde un fils. Cette même nuit des bergers veillaient dans les champs

à la garde de leurs troupeaux, et un ange leur annonça la naissance d'un sauveur. Aussitôt, ces bergers accoururent à Bethléem où ils trouvèrent Joseph, Marie et l'enfant couché sur la paille de l'étable. Ceci est la plus belle page de l'histoire du peuple. Jésus était né pour servir et non pour être servi; il venait bénir la pauvreté et ennoblir le prolétariat.

Conviés les premiers au berceau du Christ, les pauvres, si dédaignés jusqu'alors, devinrent, dès ce moment, les préférés du libérateur. C'est dans leurs rangs qu'il choisit ses apôtres; c'est pour eux qu'il multiplia les miracles; c'est en leur faveur, c'est pour défendre leurs droits et consoler leurs souffrances qu'il établit une nouvelle morale où il est dit que celui qui veut être le premier parmi les hommes doit se faire le serviteur de tous. Ce n'était pas encore assez pour le Christ, de naître dans la famille de David au moment où cette famille était tombée dans l'obscurité et l'indigence; ce n'était pas assez de porter des vêtements grossiers, de n'avoir pas un lieu où reposer sa tête, de choisir pour amis des ouvriers et des matelots, de réunir autour de lui tout ce qu'il y a de faible, de moins protégé, il fallut encore qu'il s'identifiât avec les objets de sa compassion, tellement qu'il dit un jour à ses disciples que celui qui nourrirait ou vêtirait un pauvre, le nourrirait et le vêtirait lui-même. Cette parole aussi touchante qu'elle est

merveilleuse devait enfanter un monde nouveau, et il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les pages de l'histoire de France et de rappeler les titres si nombreux de la religion chrétienne et de ses ministres à la pieuse reconnaissance des classes souffrantes de notre pays. Lorsque Attila, le fléau de Dieu, pénétra dans le nord de la Gaule, laissant derrière lui des cités incendiées, remplies de cadavres que se disputaient les chiens et les vautours; quand les routes étaient couvertes d'enfants pendus aux arbres par le nerf de la cuisse, de femmes, de jeunes filles écrasées par des charriots ou clouées en terre par des pieux; quand le pouvoir manquait à sa mission devenue périlleuse et que le peuple désolé attendait aux pieds des autels une mort inévitable, ne voyez-vous point déjà les pasteurs chrétiens se jeter courageusement entre les ravageurs et leurs victimes, et commencer ainsi, même avant la fondation de la Monarchie Française, cette longue suite d'actions généreuses, de dévouements héroïques, dont le martyr des journées de Juin, Monseigneur Affre devait montrer de nos jours un exemple si frappant? — A Troyes où la résistance n'est plus possible, un évêque, saint Loup, apprend la clémence à des barbares qui n'avaient connu jusque-là que l'horrible plaisir de la destruction; à Orléans où tout n'est pas encore perdu, un autre évêque, saint Agnan, relève le courage des combattants épouvantés, et donne

ainsi le temps à l'armée d'Aëtius de venir dégager la ville. Vaincu dans les plaines de Châlons, si le terrible Attila veut se rejeter sur l'Italie sans défense, c'est encore un prêtre, c'est le grand pape saint Léon qui se charge de l'arrêter. Ces hommes intrépides à qui la reconnaissance publique a dressé des autels, se faisaient tout à tous à l'exemple de leur divin maître; ils disaient comme l'évêque Pontamius : « Que j'aie » aussi consoler mon troupeau et souffrir avec lui » pour Jésus-Christ; je n'ai pas reçu la charge d'évêque » que pour être dans la prospérité, mais dans le » travail. »

Mais ce fut surtout après le baptême de Clovis, quand la conquête achevée, il fallut songer à établir ces institutions qui assurent la vie et l'avenir de chacun, ce fut alors que l'Eglise, libre désormais de toute entrave, sema comme à pleines mains des bienfaits inconnus aux sociétés anciennes, et que la foi chrétienne seule pouvait inspirer. A la voix de saint Colomban et de saint Maur, disciple de saint Benoît, de nombreuses abbayes se fondent sur tous les points de la France et le nombre de ces missionnaires-laboureurs dont l'existence est consacrée au travail, à l'étude et à la prière, augmente chaque jour. Autour de ces centres de vie paisible et pieuse, les populations se groupent, et, dociles aux leçons des moines, elles apprennent qu'elles ont des devoirs à remplir. Sous cette heureuse influence, le peuple

prend goût à la vie sédentaire et au travail : il aime ces religieux qui lui enseignent les bonnes méthodes de culture, le soulagent dans ses besoins, élèvent et instruisent ses enfants, apaisent ses différends et rétablissent, par de sages conseils, la paix parfois troublée du ménage. Soit piété, soit calcul, les rois avaient accordé de grandes faveurs à ces moustiers, indépendants de toute tyrannie civile, et dont beaucoup levaient de petites armées composées de leurs tributaires. Plusieurs de leurs églises, de leurs communautés jouissaient du droit de mettre à l'abri de toutes poursuites ceux-là qui s'y réfugiaient, et ces privilèges qui peuvent aujourd'hui nous paraître exorbitants, les opprimés si nombreux alors, les regardaient à bon droit comme leur sauve-garde. S'il arrivait à cette époque toute guerrière qu'un chef opulent troublât les colons de l'abbaye, aussitôt l'abbé, fort de son droit, de son caractère sacré, prenait la défense du faible contre l'oppresser, et si après avoir prononcé en vain des paroles de paix, les censures ecclésiastiques ne suffisaient pas, il repoussait la force par la force. Certes, voilà bien de quoi occuper avec la prière les moments de ces moines, et, néanmoins, ils trouvaient encore du temps pour copier dans leurs cellules les auteurs sacrés et profanes qu'eux seuls nous ont conservés.

Tandis que des villes considérables se formaient à l'abri de ces monastères et que leurs fêtes patro-

nales, qui attiraient la foule, devenaient l'origine des foires et marchés, les évêques et le haut clergé, admis chez les grands et consultés par eux, modéraient leur insatiable avidité et leur férocité naturelle. Lois, mœurs, institutions politiques, tout se ressent de l'influence religieuse : la société chrétienne s'installe à côté de la société civile, écartant, adoucissant autant que possible tout ce que la seconde a de trop rude; elle se mêle par les sacrements à tous les actes de la vie; elle a des sourires pour toutes les joies, des larmes et des consolations pour toutes les douleurs. Nous l'avons dit, le peuple qui lui doit tout, lui doit encore et ses jours de repos et ses fêtes, car, nous le répétons, ses fêtes à lui ce sont celles de l'Eglise. La joyeuse volée des cloches, le parfum de l'encens, les chants sacrés si graves, si harmonieux, la pompe majestueuse des processions traversant les campagnes, tout concourt à l'émouvoir délicieusement. Là il oublie ses fatigues et ses privations; là son cœur souvent attristé s'ouvre à l'amour qui donne l'espérance. Aussi, écoutez-le raconter quelque fait pour lui mémorable, au lieu de le rapporter à une date vulgaire, il vous dira : c'était trois jours avant Noël, après Pâques; c'était le jour de la Fête-Dieu ou le lendemain de l'Assomption. Et comment n'attacheraient-ils pas une haute importance aux cérémonies catholiques, ces ouvriers, ces paysans qui, dans nos solennités, portent souvent sur leurs épaules

les restes vénérés d'un paysan ou d'un ouvrier comme eux, pieuses reliques renfermées dans des chasses d'argent, enveloppées dans la soie et le velours, et devant lesquelles, depuis des siècles, toutes les grandeurs de la terre s'humilient et fléchissent le genou! — Dans le monde, trop souvent le pauvre se voit méprisé de tous, mais l'Eglise ne l'a jamais dédaigné ni repoussé, elle qui donne à la ville de Madrid, pour son protecteur, le laboureur Isidore, et à la capitale de la France, pour sa patronne, Geneviève la gardeuse de moutons. Eh! qu'importaient de vaines distinctions de naissance et de fortune à des prêtres et à des moines qui se recrutaient dans tous les rangs de la société, et plus particulièrement aux échelons les plus bas! — Avec ces prêtres et ces moines, les faibles, les petits se formaient une idée de la justice céleste qui ne tient aucun compte de la richesse et de la puissance et mesure tout à la vertu. Ne nous étonnons pas si les hagiographes et les légendaires, organes des dispositions de leurs contemporains pour le clergé séculier et régulier, entourent l'Eglise de tant de vénération. A beaucoup d'entre ses membres, ils attribuent de nombreux miracles où l'imagination a sans doute une large part; mais qu'en conclure? sinon l'exagération d'un sentiment de gratitude pour d'immenses services rendus?

Il nous est impossible de suivre pas à pas l'Eglise catholique dans sa voie civilisatrice où elle ne laisse

échapper aucune occasion d'apporter une amélioration ou un adoucissement à la condition des peuples. Elle crée ces hôpitaux, ces maladreries, véritables champs de bataille de la charité, où tant de prêtres et de moines périssent victimes de leur dévouement, en soignant les pestiférés et les lépreux; elle ouvre la maison de ses évêques aux pauvres malades, comme elle ouvre ses monastères aux malheureux laboureurs abandonnés sans défense à la fureur de ces pirates Normands dont Charlemagne avait vu fuir devant lui les premières voiles, et que sa présence n'effrayait plus. Ce Charlemagne, l'Eglise l'avait aidé à fonder l'unité de l'empire, à le consolider, et elle défendit l'œuvre gigantesque du grand Empereur contre les populations révoltées qui, sous ses descendants, menaçaient de la détruire. Puis, quand vinrent ces dissensions civiles qui désolèrent la France, elle offrit son appui à Hugues Capet, assumant sur lui et sa race la tâche laborieuse et difficile de faire marcher notre patrie à la tête de la civilisation. C'est à l'Eglise, c'est à sa doctrine toujours favorable aux déshérités de la terre, que nous devons saint Louis, ce roi véritablement très-chrétien parce qu'il était très-juste et très-charitable. C'est l'Eglise qui prêche les Croisades et détermine ces expéditions lointaines dont les résultats heureux sont partout appréciés aujourd'hui; c'est l'Eglise qui tonne contre ces Juifs, ces usuriers qui pressuraient

et affamaient le peuple ; c'est elle qui , après avoir vainement donné son or à ce Philippe IV , roi faux-monnayeur , pour remplir ses coffres toujours vides , fulmina contre lui ses anathèmes , comme elle l'avait fait contre Philippe I^{er} , le roi adultère , qui répudiait sa femme et enlevait celle du comte d'Anjou. C'est elle encore qui menaçait d'excommunication quiconque établirait de nouveaux impôts sans nécessité (1). Aussi , malgré l'introduction dans son sein de membres indignes , grâce à la prétention que s'étaient arrogés les princes de distribuer certaines dignités ecclésiastiques ou monacales , l'Eglise était toujours la directrice bien-aimée , la lumière des nations. A la satisfaction des peuples , l'épiscopat grandissait de plus en plus , et béni , honoré , consulté par les rois , le pouvoir pontifical était devenu la première puissance du monde.

Mais les jours d'épreuves approchaient : cette puissance incontestable et longtemps incontestée qui ne provenait pas comme tant d'autres de l'usurpation et puisait sa force dans la reconnaissance universelle , cette puissance trouva des ennemis et des calomniateurs. Les tracasseries jalouses des légistes , race de parchemin née de nos troubles civils , les tentatives ambitieuses des princes étrangers sur l'Italie dont les Papes protégeaient l'indépendance , et , par-dessus tout , l'invention nouvelle de la Presse , préparèrent

(1) Bulle *In cœna domini* , art. V.

ces luttes funestes où l'esprit de discussion finit par ne plus rien respecter. On présenta sous une couleur odieuse la conduite privée des papes et des cardinaux ; on avança qu'ils manquaient même de la foi du Chrétien ; on exagéra à plaisir les abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise , on accusa la papauté , et l'on omit à dessein de dire que Nicolas V , Sixte IV , Innocent VIII , Jules II , Léon X surtout , s'étaient activement occupés de la réforme sacerdotale. Alors parut Luther , et son éloquence passionnée , pleine de fiel , trouva des milliers d'échos dans cette Allemagne qui oubliait pour des sarcasmes prodigués aux successeurs de saint Pierre , ses barons détrousseurs de passants et les Turcs qui menaçaient de l'asservir. Le mot magique de Liberté produisit son effet accoutumé sur des masses ignorantes , il les enivra , et le protestantisme s'établit sur quelques points de l'Europe , au grand malheur de ces populations si impatientes de secouer le joug de leurs bienfaiteurs. En effet , à partir de l'époque de la prétendue réforme faite au nom de la liberté , le pouvoir royal augmenta de despotisme , et pour suppléer au frein religieux , il institua les armées permanentes , il inventa un luxe de mesures répressives dont l'énumération nous entraînerait beaucoup trop loin. En même temps qu'elle le rendait moins libre dans la vie civile , l'hérésie nouvelle dérobaît au peuple ses croyances les plus douces , ses conso-

lations les plus précieuses : elle lui enlevait cette foi si touchante en la vierge Marie, protectrice et consolatrice des malheureux et des affligés ; la Messe, sacrifice adorable et tous les jours renouvelé de l'Homme-Dieu ; la Confession, seul soulagement efficace des consciences troublées ; les prières pour les morts qui adoucissent les regrets et promettent souvenir et secours au-delà de la tombe ; et les processions, et cette milice du ciel, ces saints, ces saintes, anneaux de la chaîne qui lie la créature au créateur et qu'une foi naïve immisçait dans les moindres actions de la vie Chrétienne. — Et que lui a-t-on présenté en échange à ce peuple ainsi dépouillé ?... Rien que l'orgueilleuse raison humaine, froide et nue comme le temple protestant : rien, sinon une sèche discussion de tout, qui des doctrines passant au pouvoir, a engendré l'indifférence religieuse et sa conséquence naturelle le mépris de l'autorité.

Et les Ministres de ce nouveau culte ?... Ah ! Messieurs ! quelles que soient les vertus privées dont plusieurs d'entr'eux ont donné l'exemple, comparez à ces pasteurs mariés et pères de famille, à ces hommes qui vivent au milieu du monde et qui en partagent les plaisirs et les intérêts matériels, comparez ces moines, ces prêtres, ces évêques que le célibat catholique délivre de toute sollicitude exclusive, particulière, et qui, dans l'austérité et l'indépendance d'un chaste isolement, peuvent et veulent se sacrifier

tout entiers ! — Au moment même où quelques novateurs leur adressent les invectives les plus grossières et leur prédisent la ruine prochaine de leur culte, voyez quel admirable spectacle nous offrent ces fidèles serviteurs du Christ, qui semblent puiser dans ces prophéties lugubres et menteuses, une vie plus forte, plus ardente et plus féconde que jamais ! Pendant que les prêtres, les évêques se multiplient pour remplir les devoirs de leur ministère sacré, que des communautés distribuent gratuitement l'instruction aux enfants des classes laborieuses, les pauvres malades reçus dans des hôpitaux desservis par des religieux de différents ordres, sont entourés de soins tout fraternels, et si la mort vient les surprendre, ce sont des moines qui les ensevelissent, des moines qui se chargent de les enterrer. Les cordeliers, les franciscains vont dans les prisons, tantôt instruire et consoler les prisonniers, tantôt recevoir les pleurs du malheureux condamné qu'ils suivent jusque sur l'échafaud. Les moines du grand saint Bernard rappellent à la vie les voyageurs saisis par les glaces des grandes Alpes ; les religieux militaires protègent l'Europe contre les attaques du musulman et assistent les pèlerins qui visitent les saints lieux ; les Trinitaires et les Pères de la Merci consacrent leur vie aventureuse au rachat des captifs. Puis viennent ces frères prêcheurs dont la parole éloquente réveille la piété et renouvelle l'ardeur pour le bien ; et ces trappistes,

ces carmes qui fournirent à l'Eglise tant de saints et de savants docteurs ; et ces communautés d'hommes et de femmes où tant d'âmes ardentes réfugiées dans la solitude du cloître brûlent comme des lampes toujours allumées devant l'autel , et fléchissent par la persévérance de la prière la colère de Dieu. Ce n'est pas tout : le principe d'autorité a été attaqué, ébranlé, eh bien ! voici venir Ignace de Loyola et ses compagnons ; ils déposent leur force et leur volonté aux pieds du Vicaire du Christ, et la société de Jésus est fondée. L'ordre nouveau se partage le monde : tandis qu'une partie de ses membres dirigés par saint François Xavier traverse les mers et donne à l'Eglise des milliers d'enfants pour la consoler de ceux qu'elle a perdus ; l'autre partie lutte dans la vieille Europe contre l'hérésie qu'elle terrasse, qu'elle accable, et peut-être devons-nous uniquement à ces vaillants athlètes, poursuivis même de nos jours par tant de vociférations et de clameurs, le peu de foi et d'amour que nous avons conservés.

Il faut terminer cet exposé déjà trop long et nous n'avons pas nommé saint Vincent de Paul, le fondateur de l'établissement des Enfants trouvés, de l'hospice des vieillards, de l'ordre des Sœurs de Charité, de la Compagnie des Dames de l'Hôtel-Dieu, des Ecoles pour les jeunes filles pauvres, et de tant d'autres bonnes œuvres en faveur de tous les infortunés. Il est monté bien haut ce nom béni puisqu'à

l'époque où l'on égorgeait non seulement les prêtres, mais le paysan qui leur avait offert un asile, mais l'ouvrier qui, sachant où ils cachaient leur dévouement et leur misère, s'était refusé à les dénoncer aux bourreaux ; il est monté bien haut ce nom de Vincent de Paul puisque dans ces jours de crime et de honte, il ne subit qu'un outrage, celui d'être glorifié même par des scélérats ! — Et cependant, quels temps effroyables que ceux dont nous parlons et que de misérables sophistes cherchent encore à nous peindre sous les couleurs les plus brillantes ! — Ils se fermèrent alors ces monastères, ces églises, refuges de toutes les indigences, asiles de toutes les douleurs : la maison de l'aumône, de la prière et de l'espérance se changea en usine, en magasin, en écurie, et vous savez tous si les nouveaux possesseurs de ces monuments profanés ont continué les bienfaits sans nombre des prêtres et des religieux !

Oui, nos autels ont été renversés, nos croix abattues, et nous repousserions bien loin ce lamentable souvenir si les novateurs de notre temps, un moment respectueux, du moins en apparence, pour la religion de nos pères, n'aspiraient en réalité, comme ils le laissent voir aujourd'hui, à reprendre, à continuer contre le catholicisme une guerre d'extermination. Et que sont-ils ces hommes qui voudraient encore une fois souffler leur venin aux masses abusées ? Au lieu de cicatriser les blessures comme l'a fait le

Christianisme ; au lieu de répandre sur tous les maux inévitables le baume de la résignation et de l'espérance, n'ont-ils pas tourné cruellement dans la plaie le fer qui déchire ? Ont-ils été autre chose pour les souffrances de la foule, qu'orgueil, haine et sécheresse de cœur ? — Oter à la société, ôter à l'homme les croyances chrétiennes, c'est enlever à la société le moteur suprême des grandes choses ; c'est déshériter l'homme du premier, du plus sûr élément du Bonheur. — Si vous ajoutez à ce que nous avons dit des bienfaits du Christianisme cet ordre nouveau et si utile des Frères de la Doctrine Chrétienne, ces créations récentes des sociétés laïques de Saint Vincent de Paul, de saint François Xavier, de saint François Régis ; fondées pour la visite des familles nécessiteuses, le patronage des apprentis et des écoliers, l'instruction et la moralisation des classes ouvrières ; si vous comprenez dans cette nomenclature ces asiles consacrés au jeune âge, ces *Crèches*, nom charmant qui relève la dignité de l'enfant du pauvre en rapprochant son indigence du dénuement de l'étable de Bethléem ; si vous tenez compte également de tant d'œuvres généreuses encore en germe, mais que réchauffe déjà la douce chaleur de l'Evangile, et qui s'épanouiront un jour ; de tous ces résultats, de toutes ces tentatives, de toutes ces aspirations, vous tirerez la preuve irrécusable que la Religion, la Religion seule est le principe de toute rénovation

sociale. Elle n'est pas moins nécessaire à l'individu cette Religion dont l'absence laisse toujours vide le cœur de l'homme, même au milieu de la prospérité ; et qui, au jour de l'infortune, peut, au besoin, nous tenir lieu de tout. Nous avons mis au nombre des premières conditions du Bonheur, l'Amitié et les sentiments si doux de la famille. Eh ! bien, cet ami, confident de toutes nos peines, cette mère qui nous a bercés sur ses genoux, cette épouse dont la tendresse s'est répandue comme un parfum sur notre vie, ces enfants notre joie et notre orgueil, dites, ne sommes-nous pas menacés à chaque instant de les perdre ; bien plus, si nous sommes destinés à vieillir, n'avons-nous pas la triste certitude de presser la main glacée, de recueillir l'haleine mourante de plusieurs de ces chers objets de notre affection ?... Oui, (et ici les dons de la fortune n'y peuvent rien) à moins de déchirer nous-mêmes par une mort prématurée le cœur de nos amis et de nos proches, il faut nous résigner à voir beaucoup mourir, il faut accepter l'isolement et les regrets pour les soirs désolés de notre hiver ! — Qui nous donnera la force de survivre à ceux que nous aimons ? Qui adoucira pour nous, dans les vicissitudes d'une longue existence, les fatigues du travail, les maladies, les privations, l'injustice et l'ingratitude des hommes, la plus amère peut-être de toutes les épreuves ; qui nous consolera, qui nous protégera dans notre passage

sur la terre, sinon la certitude que tout ne finit pas entre les quatre planches d'un cercueil, la pensée d'une âme immortelle, la foi dans un avenir où ceux qui se sont aimés se retrouveront, où toutes les peines, où toutes les douleurs supportées avec patience recevront un prix inestimable de la magnificence de Dieu ? — « Je trouve le temps court, chantent, au pied de nos calvaires bretons, les mendiants de nos campagnes ; je trouve le temps court et légères les peines en songeant nuit et jour à la gloire du Paradis. » (1)

Nous, qui avons examiné ensemble comment nous parviendrions à être heureux ; nous, qui avons reconnu que le meilleur moyen d'y arriver serait la pratique constante des devoirs enseignés par le Christianisme, élevons-nous donc, Messieurs, élevons-nous aussi par la pensée religieuse au-dessus de tout ce qui passe, et retrempons nos forces, réveillons notre courage dans la consolante idée d'une autre patrie, véritable séjour de la paix, de l'amour et du Bonheur. « Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé ! » répétait fréquemment cette pieuse Duchesse de Bretagne surnommée la *Mère du peuple*, la *Nourrice des pauvres*, et cette simple exhortation de Françoise d'Amboise, que nous adoptons après elle, résumera tous nos entretiens. Que la morale

(1) M. de La Villemarqué : *Barzaz Breiz*.

évangélique règle la conduite de chacun de nous, que Dieu soit le mieux aimé, et toutes les vertus des premiers chrétiens reflouriront dans la famille, et de la régénération de la famille naîtra la régénération de la société. On se plaint que cette Religion que nous avons montrée si grande, si juste, si charitable, n'ait pas encore établi le ciel sur la terre, comme si ses bienfaits avaient toujours été libres, comme si nous ne lui opposions pas nos résistances, comme si le Dieu qu'elle nous prêche n'occupait pas le plus souvent la dernière place dans notre cœur ! — Que Dieu soit le mieux aimé enfin ; qu'il soit le mieux aimé des grands et des petits, des riches et des pauvres, et cet idéal de félicité que rêvent aujourd'hui les peuples, pourra trouver dès ce monde sa presque réalisation. Le Christianisme, croyez-le, est encore l'émanation divine de celui qui se disait la voie, la vérité et la vie : le Christianisme a conservé toute sa force ; toute sa fécondité, et pour peu que nous le voulions, il n'a pas dit son dernier mot à la France.

FIN.

TABLE.

DÉDICACE. 5

I. DU BONHEUR. — Désir du Bonheur. — Le Bonheur promis par les Socialistes. — La Réciprocité. — L'Organisation du Travail. — Le Fonriérisme. — Le Communisme. — Comment les Socialistes se jugent les uns les autres. — D'où vient que le Socialisme a des adhérents. — Conte de l'étoffe invisible. — Impuissance du Socialisme pour rendre les hommes plus heureux. — Idée générale des entretiens qui vont suivre. — Les Bretonnes de l'île de Batz. — Le Socialisme ne régnera jamais en Bretagne. 9

II. DU TRAVAIL. — Punition infligée aux paresseux en Allemagne. — Nécessité du Travail. — Difficultés vaincues par l'amour du Travail. — L'horloger Bréguet. — André Roubo. — L'aveugle Montal. — Fortunes considérables acquises par le Travail. — Stulz. — Michel Bonlard. — Claude Martin. — L'artisan laborieux devenu patron. — Un mot sur le Droit au Travail. — Sol orgueil de quelques industriels. — Le maréchal Lannes et son ancien patron le teinturier. — Les hommes du peuple. — Vœux pour la reprise du Travail. 37

III. DE L'ÉCONOMIE. — Les deux Matelots. — Économie et Prodigalité. — Saint Lundi. — Calcul sur la perte des journées du Lundi. — Le Marchand d'allumettes. — Goût de la Parure chez les femmes. — Les Dettes. — Querelles intérieures. — L'économie n'est point l'avarice. — L'habit d'Arlequin. — Les pénates de l'ouvrier. 59

IV. L'INTEMPÉRANCE. — Le verre d'eau du père Mathew. — La mrot dans une tonne de wiski. — Les boissons alcooliques. — Histoire d'Augustin Chevert. — Le Ferblantier de Louhans. — Misère et désordres causés par l'ivrognerie. — La Cruche. — Différence entre *user* et *abuser*. 75

V. DES PLAISIRS. — I. Le Bouc émissaire. — La passion du Jeu. — Les joueurs de boule de Gonfreville. — Moyen d'empêcher un délasement de se changer en passion. — Le sens dépravé. — Encouragements donnés aux doctrines contraires à la morale et à la famille. — Dangers de l'atelier pour l'apprenti. — Les débauchés veulent l'égalité dans l'abjection. — Un odieux mensonge. — Le mépris de la Femme. — Conseil de Silvio Pellico. 91

VI. DES PLAISIRS. — II. Lectures dangereuses. — La Guitare du tapissier Jouvence. — Romanciers et auteurs dramatiques. — Plaisirs de la vanité. — Les bals chez le menuisier. — Plaisirs simples. — Choix à faire entre les plaisirs. 107

VII. DE LA FAMILLE. — I. Souvenirs du vieillard. — Piété filiale et amour fraternel. — L'enfant du pauvre et l'enfant du riche. — L'ouvrier loin de sa famille. — Encore les souvenirs de la maison maternelle. — Les enfants ingrats. — Des égards entre frères et sœurs. — Le frère du conscrit. — Longue vie promise aux bons fils. 127

VIII. DE L'AMITIÉ. — Les deux enfants de Châtillon. — Portrait du véritable ami. — L'amitié ne peut exister qu'entre gens de bien. — Les faux amis. — Dumoulin et ses trois compagnons. — Différence entre le véritable ami et l'ami intéressé, frivole ou orgueilleux. — Montaigne et La Boétie. — Souvenir d'un premier ami. — L'amitié est nécessaire à

l'homme pour l'exciter à la vertu. — Prudence dans le choix d'un ami. — Le véritable ami est indulgent. — Oraison funèbre d'un ouvrier d'Abbeville. — La charrette de la veuve Vignon. — Douceurs de l'amitié. — La chambre de l'ami. 141

IX. DE LA FAMILLE. — II. Deux époques dans la vie de famille. — Le Mariage et le Célibat. — Unions malheureuses. — Le Divorce. — Bonheur dans le mariage. — Journée de la bonne ménagère et de l'honnête ouvrier. — Babel Le Roi. — Le premier sourire de l'enfant. — Joies domestiques. — La carpe de Jean Racine. — La famille hors du mariage. — Éloge de l'Épouse chrétienne. — Le poète Stolberg. 159

X. DE LA CHARITÉ. — I. Amour universel. — Témoignage de Bernardin de Saint-Pierre et de M. Laurentie en faveur de la charité du pauvre envers le pauvre. — Le Savetier. — M. Achille Monneret. La Mendiante de Ploujean. — Jeanne Jugon et ses compagnes. — Les femmes du peuple à Brest. — Chacun pour tous. — Les Sociétés de Secours mutuels. 179

XI. DE LA CHARITÉ. — II. La bienveillance entre collègues, entre confrères. — Les sermons du petit père André. — Le Compagnonnage. — Origine du Compagnonnage. — Les Enfants de Salomon, de Maître Jacques et du père Soubise. — Divisions entre les Compagnons. — Le tour de France. — Beau côté du Compagnonnage. — Conduite de Grenoble. — Les *Gavots* et les *Dévorants*. — Le Topage. — La ville de Lyon gagnée par les Enfants de Salomon. — Bataille de la *Crau*. — Nécessité d'une réforme dans les Associations ouvrières. 197

XII. DE LA CHARITÉ. — III. Charité du pauvre envers le riche. — Propagande anti-sociale. — Lettre d'un ouvrier. — Visite à un administrateur. — Le pardon

des injures. — Louis IX. — Léopold de Brunswick.
— Monthyon. — Vie d'un bon riche. — Ce que les
riches ont fait pour les pauvres. — Améliorations
sociales. — La Peur et l'Orgueil. — Appel à l'union. . . 223

XIII. DE L'ORGUEIL. — Intérieur d'une diligence. —
Les deux Colins. — L'Élève de marine et le Mousse.
— Véritable supériorité. — Allain Choquer. —
Souvenir du choléra de 1832. — Le toast du Ma-
telot. 245

XIV. DE LA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES. —
Le bonheur n'est pas toujours une conséquence de
la vertu. — La case des ouragans. — Nécessité de
la Patience. — Deux sortes d'épreuves. — La vieil-
lesse du journalier cultivateur. — L'espérance. —
Bernard Palissy. — A chaque jour suffit sa peine.
— La *Méduse*. — Prière d'un payen. — La vertu
grandit dans l'adversité. 261

XV. DE LA RELIGION. — Une Procession au mois de
Mai. — L'Étable de Bethléem. — Naissance du
Christianisme. — Les Evêques devant Atila. —
Bienfaits de l'Eglise depuis le baptême de Clovis
jusqu'à la Réformation. — Luther et le Protestan-
tisme. — Le Clergé séculier et les Ordres religieux
depuis la Réformation jusqu'à la Révolution fran-
çaise. — Le Christianisme au XIX^e siècle. — *Faites*
sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé. . . . 269

FIN DE LA TABLE.

